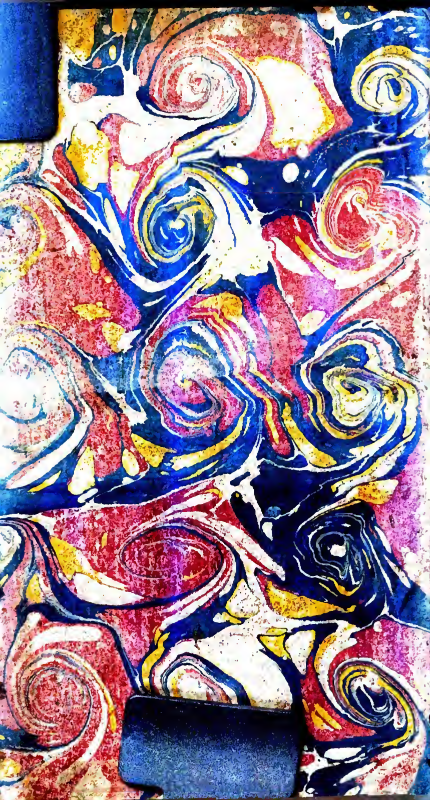
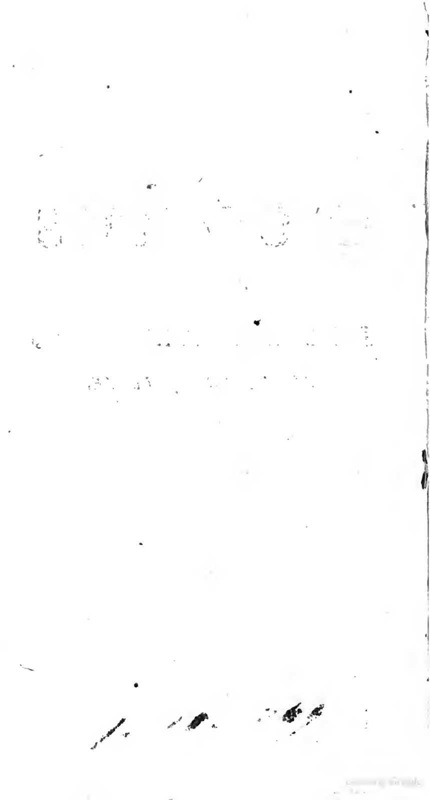








ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT EVREMOND.
TOME QUATRIEME.





L'ELOQUENCE, ET L'HISTOIRE

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT EVREMOND,
AVEC
LA VIE DE L'AUTEUR.

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME QUATRIE'ME.



M. DCC. XL.

TABLE DES PIECES CONTENUES DANS LE QUATRIE'ME TOME.

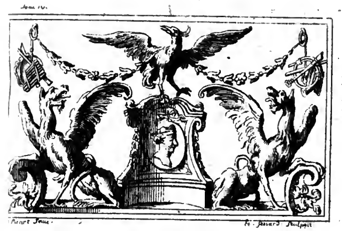
Dissertation sur le mot de *Vaste*. pag. 1.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 28
Pour Mademoiselle de Beverweert. 35
Lettre à Mademoiselle de Beverweert. 42
Défense de quelques Piéces de Théatre de M. Corneille. 45
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 56
L'Homme sur le retour : *Tircis, le bel âge nous laisse*, &c. 59
Lettre à M. le Comte de Saint-Albans. 62
Lettre à M. le Duc de Buckingham. 68
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, avec un discours sur la Religion. 71
Portrait de Madame la Duchesse Mazarin. 76
Epître de M. le Duc de Nevers, à M. l'Abbé Bourdelot. 81
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 87
Epître au Roi. 93
Lettre à M. le Comte d'Olonne. 99
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin : *Si je venois un jour pénétré de vos charmes*, &c. 102
Lettre à M. le Comte de Grammont. 106
L'amitié sans amitié. A M. le Comte de S. Albans. 111
La Prude & la précieuse : *Pour un plaisir trop rare en commerce d'amour*, &c. 124
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos 127
Lettre à M. Justel. 129

Epître à Madame la Duchesse Mazarin, sur la Bassette. 148
Lettre à la même. 150
Pensées, Sentimens, Maximes. 160
Sur la Santé. ibid.
Sur l'Amour. 161
Sur la dévotion. 162
Sur la Mort. 163
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, le premier jour de l'An. 164
A la même, sur le dessein qu'elle avoit de se retirer dans un Couvent. 171
Sentimens de Madame la Duchesse Mazarin, qui se consacre à Dieu. *Stances.* 183
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, inconsolable de la mort de son amant. 189
A la même; sur la résolution qu'elle avoit prise de quitter l'Angleterre. 195
A la même, sur le même sujet. 201
A la même: *Vous avez un mérite extrême*, &c. 203.
Observations sur le goût & le discernement des François. 205
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 212
Lettre à Monsieur *** qui ne pouvoit souffrir l'amour du Comte de S. Albans à son âge. 217.
Sur l'absence de Madame la Duchesse Mazarin, le jour de la naissance de la Reine. 220
A Madame la Duchesse Mazarin; *Noires Ondes du Styx*, &c. 222
Lettre à Madame Harvey. 224
Epître à Madame la Duchesse Mazarin. *Après mes services passés* &c. 228
A la même; *Avec humble réverence*, &c. 234
Oraison Funébre de Mad. la Duchesse Mazarin. 238
A Madame la Duchesse Mazarin: *Duchesse, en tous lieux adorable*, &c. 259
Parodie d'une Scéne de l'Opera de Roland, sur les

Joueurs & Joueuses de Bassette de la Banque de Madame de Mazarin. 264
Lettre au jeune Dery. 269
Sur la retraite de M. le Prince de Condé à Chantilly. *Stances.* 272
A Madame la Duchesse Mazarin : *Nous serions consumé du feu de vos regards*, &c. 273
Réfléxion sur la Religion. 275
Que la dévotion est le dernier de nos amours. 280
Lettre à une Dame Galante qui vouloit devenir Devote. 284
Discours. *Que d'ennuis, de chagrins accompagnent la vie*, &c. 289
Dialogue entre M. de S. Evremond & Madame la Duchesse Mazarin. 294
Sur la mort de Charles II. *Stances.* 298
Sur les Poëmes des Anciens. 302
Du merveilleux qui se trouve dans les Poëmes des Anciens. 313
Lettre à M. le Maréchal de Créqui. 320
Sur le Gouvernement de Jacques II. *Stances.* 321
Sur le jour de la naissance de la Reine. *Stances.* 324
Compliment de Madame la Duchesse Mazarin à la Reine. 326
Eclaircissement sur ce qu'on a dit de la Musique des Italiens. 327
A Mademoiselle de l'Enclos. Sonnet. *Passer quelques heures à lire*, &c. 329
Sur les vaines occupations des Savans & des Controversistes. *Stances.* 331
Sur la mort de M. le Prince, & sur son Catafalque. *Stances.* 337
A Madame la Duchesse Mazarin : *Horace amoureux de son bois*, &c. 341
A la même : *Quand je songe au respect que j'eûs toujours pour vous*, &c. 343
Dialogue entre M. de S. Evremond & Morin. 345

A M. Lulli; *A Lulli seul le monde est redevable, &c.* 353
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 356
Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre. 359
Dialogue sur l'absence de Madame Mazarin, qui étoit partie de Windsor pour aller à Londres avec M. de Bonrepaux 360
Sur la Morale d'Epicure. 367
A Madame la Duchesse Mazarin: *Le Philosophe étoit jadis heureux, &c.* 377
De la Retraite. 384
Entretien de deux Dames avec une Religieuse mal satisfaite de sa condition. 396
Lettre de M. de la Fontaine à M. de Bonrepaux. 402
Lettre de M. de la Fontaine à Madame la Duchesse de Bouillon. 412
Réponse de M. de S. Evremond à la Lettre de M. de la Fontaine à Madame la Duchesse de Bouillon. 421
Réponse de M. de la Fontaine à M. de S. Evremond. 429
Sur la mort de M. le Maréchal de Créqui. 439
Lettre à Monsieur ***. 440
Les Nôces d'Isabelle: *Scéne en Musique.* 441
A Madame la Duchesse de Bouillon, sur son départ d'Angleterre. 447
Jugement sur les trois Relations de Siam, & sur le Livre de Confucius. 451
Lettre à M. Justel. 454
A M. le Comte de Grammont: *A ce fameux Evénement, &c.* 457
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 459
Le pouvoir des charmes de Madame la Duchesse Mazarin. *Demandez vous à quel usage, &c.* 463
Lettre à M. de la Bastide. 467
A Madame la Duchesse Mazarin. *C'est un service bien douteux, &c.* 470
Sur un Portrait de S. Antoine. *Il est bien beau, ce Moine frais tondu, &c.* 471

DISSERTATION



DISSERTATION
SUR LE MOT DE
VASTE,
A MESSIEURS
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

APRE'S m'être condamné moi-même sur le mot de VASTE, je me persuadois qu'on devoit être content de ma rétractation : mais puisque Messieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur censure fût ajoûtée à la mienne, je déclare que mon désaveu n'étoit pas sincére : c'étoit un pur effet de docilité, & un as-

ſujettiſſement volontaire de mes ſentimens à ceux de Madame Mazarin. Aujourd'hui je reprens contre eux la raiſon que j'avois quittée pour elle, & que tout honnête homme feroit vanité d'avoir perdue.

On peut diſputer à Meſſieurs de l'ACADEMIE le droit de regler notre langue comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs d'abolir de vieux termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaiſie : tout ce qu'on peut faire pour eux, c'eſt de les rendre maîtres de l'uſage, lorſque l'uſage n'eſt pas contraire au jugement & à la raiſon. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues, il y en a eu qui les ont corrompues ; & il faut revenir au bon ſens pour en juger. Jamais Rome n'a eu de ſi beaux eſprits que ſur la fin de la République : la raiſon en étoit, qu'il y avoit encore aſſez de liberté parmi les Romains, pour donner de la force aux eſprits, & aſſez de luxe pour leur donner de la politeſſe & de l'agrément. En ce temps où la beauté de la langue étoit à ſon plus haut point ; ce temps où il y avoit à Rome de ſi grands génies, Céſar, Salluſte, Ciceron, Hortenſius, Brutus, Aſinius Pollio, Curion, Catulle, Atticus, & beaucoup d'autres qu'il ſeroit inutile de nommer ; en ce temps il étoit juſte de ſe ſoûmettre à leur ſentiment, & de recevoir avec docilité leurs déciſions ; mais lorſque la langue

est venue à se corrompre sous les Empereurs; lorsque l'on préféroit Lucain à Virgile, & Séneque à Ciceron, étoit-on obligé d'assujettir la liberté de son jugement à l'autorité de ceux qui faisoient les beaux esprits? Et Pétrone n'est-il pas loué par tous les gens de bon goût, d'en avoir eu assez pour tourner en ridicule l'éloquence de son temps; pour avoir connu le faux jugement de son siécle, pour avoir donné à Virgile & à Horace, toutes les louanges qui leur étoient dûes? *Homerus testis & Lirici, Romanusque Virgilius & Horatii curiosâ felicitas.*

Venons des Latins aux François. Quand Nerveze (1) faisoit admirer sa fausse éloquence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation à quelque bon esprit, qui l'eût détrompé? Quand on a vû Coëffeteau charmer tout le monde par ses métaphores, & que les *maitresses voiles de son éloquence* (2) passoient pour une merveille : quand la langue fleurie de Cohon (3), qui n'avoit ni force ni solidité, plaisoit à tous les faux polis, aux faux délicats: quand l'affectation de Balzac, qui ruinoit la beauté naturelle des pensées, passoit pour un stile majestueux & magnifique, n'auroit-on

(1) Nerveze a publié un volume d'EPITRES MORALES pleines de phœbus & de galimatias.
(2) Expression de Coëffeteau.
(3) Célébre Prédicateur, & ensuite Evêque de Nîmes.

pas rendu un grand service au public, de s'opposer à l'autorité que ces Messieurs se donnoient, & d'empêcher le mauvais goût que chacun d'eux a établi différemment dans son temps?

J'avoue qu'on n'a pas le même droit contre Messieurs de l'ACADEMIE. Vaugelas, Ablancourt, Patru, ont mis notre langue dans sa perfection; & je ne doute point que ceux qui écrive aujourd'hui ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont mise. Mais si quelque jour une fausse idée de politesse rendoit le discours foible & languissant; si pour aimer trop à faire des Contes, & à écrire des Nouvelles, on s'étudioit à une facilité affectée, qui ne peut être autre chose qu'un faux naturel, si un trop grand attachement à la pureté produisoit enfin de la séchéresse; si pour suivre toujours l'ordre de la pensée, on ôtoit à notre langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on la rendît barbare, pensant la rendre naturelle; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des corrupteurs, qui ruineroient le bon & le véritable stile, pour en former un nouveau aussi peu propre à exprimer les sentimens forts, que les pensées délicates?

Qu'ai-je affaire de rappeller le passé, ou de prévoir l'avenir? Je reconnois la Jurisdiction de l'ACADEMIE: qu'elle décide si VASTE est en usage, ou s'il n'y est pas; je me

endrai à son jugement : mais pour connoître a force & la proprieté du terme ; pour savoir i c'est un blâme, ou une louange, elle me ermettra de m'en rapporter à la raison. Ce pe- it discours fera voir si je l'ai eue.

J'avois soutenu qu'ESPRIT VASTE se rend en bonne ou en mauvaise part, selon es choses qui s'y trouvent ; qu'un ESPRIT ASTE, *merveilleux*, *pénétrant*, marquoit ne capacité admirable, & qu'au contraire un SPRIT VASTE *&* *démésuré*, étoit un prit qui se perdoit en des pensées vagues, en belles, mais vaines idées, en des desseins op grands, & peu proportionnés aux moyens i nous peuvent faire réussir. Mon opinion e paroissoit assez moderée. Il me prend en- de nier que VASTE puisse jamais être une uange, & que rien soit capable de rectifier tte qualité. Le grand est une perfection ns les esprits : le *Vaste* toujours un vice. L'é- ndue juste & réglée, fait le grand, la gran- ur démesurée fait le *Vaste*. *VASTITAS*, *andeur excessive*. Le *Vaste* & l'affreux ont n du rapport : les choses *vastes* ne convien- nt point avec celles qui font sur nous une pression agréable. *VASTA SOLI- DO*, n'est pas de ces Solitudes qui don- nt un repos délicieux, qui charment les nes des amans, qui enchantent les maux misérables ; c'est une Solitude sauvage,

où nous nous étonnons d'être seuls, où nous regrettons la perte de la compagnie où le souvenir des plaisirs perdus nous afflige, où le sentiment des maux présens nous tourmente. Une *Maison vaste* a quelque chose d'affreux à la vûe : des *Appartemens vastes* n'ont jamais donné envie à personne d'y loger : des *Jardins vastes* ne sauroient avoir ni l'agrément qui vient de l'art, ni les graces que peut donner la nature : de *vastes Forêts* nous effrayent ; la vûe se dissipe & se perd à regarder de *vastes Campagnes*. Les rivieres d'une juste grandeur nous font voir des bords agréables, & nous inspirent insensiblement la douceur de leur cours paisible : les Fleuves trop larges, les débordemens, les inondations nous déplaisent par leurs agitation ; nos yeux ne sauroient souffrir leur *vaste étendue*. Les Pays sauvages qui n'ont pas encore reçû de culture, les Pays ruïnés par la désolation de la guerre, les Terres désertes & abandonnées, ont quelque chose de *vaste* qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur. *VASTUS, quasi vastatus* : VASTE est à-peu-près la même chose que *gâté*, que *ruiné*. Passons des solitudes des forêts, des campagnes, des rivieres, aux animaux & aux hommes.

Les Baleines, les Elephans se nomment *VASTÆ imanes Belluæ*. Ce que les Poëtes ont feint de plus monstrueux, les Cyclopes,

:s Géans sont nommés *vastes*:

VASTOS que ab rupe Cyclopas
Prospicio (1)
VASTA se mole moventem.
Pastorem Polyphemum (2).

Parmi les hommes, ceux qui excedoient otre stature ordinaire; ceux que la grosseur ı la grandeur distinguoit des autres, étoient ommez chez les Latins, *VASTA Corpo-ı.*

VASTUS a passé jusqu'aux coutumes & aux aniéres. Caton, qui avoit d'ailleurs tant de onnes qualités, étoit un homme *VASTIS ıoribus*, à ce que disoient les Romains. Il n'y oit aucune élegance en ses discours, aucune ace, ni en sa personne, ni en ses actions: il oit un air rustique & sauvage en toutes chos. Les Allemands, aujourd'hui civilisés & po- en beaucoup de lieux, vouloient autrefois ıe ce qui étoit chez eux & autour d'eux, eût ıelque chose de *vaste*. Leur habitation, leur ıin, leur suite, leurs équipages, leurs assem-ées, leurs festins, *VASTUM aliquid dolebant*; c'est-à-dire, qu'ils se plaisoient à ıe grandeur démesurée, où il n'y avoit ni ıitesse ni ornement. J'ai remarqué que le

(1) Virg. Æneid. *Lib. III.* v. 647. 648.
(2) *Ibid.* v. 656. 657.

mot de VASTE a quatre ou cinq significations dans Ciceron, toutes en mauvaise part : *VASTA Solitudo* (1), *VASTUS & agrestis* (2), *VASTA & immanis Bellua*(3) *VASTAM & hiantem Orationem* (4). La signification la plus ordinaire de *VASTUS*, c'est *trop spacieux, trop étendu, trop grand, démesuré.*

On me dira peut-être que VASTE ne signifie pas en François, ce que *VASTUS* peut signifier en Latin, dans tous les sens qu'on lui a donnés. Je l'avoue. Mais pourquoi ne conservera-t-il pas sa signification la plus naturelle, comme DOULEUR, VOLUPTE', LIBERTE', FAVEUR, HONNEUR, AFFLICTION, CONSOLATION, & mille mots de cette nature-là, conservent la leur ? Encore y a-t-il une raison pour VASTE, qui ne se trouve point pour les autres ; c'est qu'il n'y a jamais eu de terme François qui exprimât véritablement ce que le *VASTUS* des Latins savoit exprimer ; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de mots qui signifient la même chose ; c'est pour donner à notre langue ce qui lui manquoit, ce qui la rendoit défectueuse.

(1) CICERO. *in Somn. Scip. §. 6.*
(2) *De Oratore. Lib. I. §. 25*
(3) *De Divin. Lib. I. §. 24.*
(4) *Rhetor ad Herenn. Lib. IV. §. 12.*

Nous pensons plus fortement que nous ne
ıous exprimons : il y a toujours une partie de
ıotre pensée qui nous demeure : nous ne la
:ommuniquons presque jamais pleinement ;
& c'est par l'esprit de pénétration plus que
ar l'intelligence des paroles, que nous en-
rons tout à-fait dans la conception des Au-
eurs. Cependant, comme si nous appréhen-
ions de bien entendre ce que pensent les au-
res, ou de faire comprendre ce que nous
ensons nous-mêmes, nous affoiblissons les
ermes qui auroient la force de l'exprimer.
Mais en dépit que nous en ayons, VASTE
onservera en François la véritable significa-
.on qu'il a en latin. On dit *trop vaste*;
omme on dit *trop insolent*, *trop extrava-
ant*, *trop avare* ? & c'est l'excès d'une mé-
hante qualité : on ne dit point *assez vaste*;
arce qu'ASSEZ marque une situation, une
onsistance, une mesure juste & raisonnable ;
: du moment qu'une chose est *vaste*, il y a
e l'excès, il y a du trop ; *assez* ne sauroit ja-
ıais lui convenir. Venons à examiner particu-
érement l'ESPRIT VASTE, puisque c'est le
ıjet de la question.

Ce que nous appellons l'ESPRIT, se distin-
ue en trois facultés, le jugement, la mémoi-
:, l'imagination. Un jugement peut être loué
'être *solide*, d'être *profond*, d'être *délicat* à
iscerner, *juste* à définir ; mais, à mon avis,

jamais homme de bon-sens ne lui donnera la qualité de *vaste*. On dit qu'une *mémoire* est *heureuse*, qu'elle est *fidéle*, qu'elle est propre à recevoir & à garder les espéces: mais il n'est pas venu à ma connoissance qu'on l'ait nommée, *vaste*, qu'une fois (1), à mon avis, mal-à-propos. *Vaste* se peut appliquer à une *imagination* qui s'égare, qui se perd, qui se forme des visions & des chiméres.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu louer Aristote, en lui attribuant un *génie vaste*. On a crû que cette même qualité de *vaste* étoit une grande louange pour Homere. On dit qu'Alexandre, que Pyrrhus, que Catilina, que César, que Charles-Quint, que le Cardinal de Richelieu, ont eu l'ESPRIT VASTE: mais si on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont fait, on trouvera que les beaux ouvrages, que les belles actions doivent s'attribuer aux autres qualités de leur esprit, & que les erreurs & les fautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de *vaste*. Ils ont eu ce *vaste*, je l'avoue: mais ç'a été leur vice, & un vice qui ne leur est pardonnable qu'en considération de leurs vertus. C'est une erreur de notre jugement, de faire leur mérite d'une chose qui ne peut être excusée que par indulgence: s'ils n'étoient presque toujours grands, on ne leur permettroit pas

(1) Patru.

tre quelquefois *vastes*. Venons à l'examen leurs ouvrages & de leurs actions; donnons chaque qualité les effets qui véritablement appartiennent: commençons par les ouages d'Aristote.

Sa POETIQUE en est un des plus achevés; is à quoi sont dûs tant de préceptes judiux, tant d'observations justes, qu'à la neté de son jugement? on ne dira pas que st à son *esprit vaste*. Dans sa POLITIQUE, i regleroit encore aujourd'hui des Législaurs, c'est comme sage, comme prudent, mme habile, qu'il regle les diverses constiions des Etats: ce ne fut jamais comme *ste*. Personne n'est jamais entré si avant que dans le cœur de l'homme, comme on le ut voir dans sa MORALE, & dans sa RHERIQUE, au chapitre des *passions*; mais c'est mme pénétrant qu'il y est entré, comme Philosophe qui savoit faire de profondes léxions, qui avoit fort étudié ses propres ouvemens, & fort observé ceux des autres. fondez pas le mérite du *vaste* là-dessus; n'y eut jamais aucune part. Aristote avoit oprement l'*esprit vaste* dans la PHYSIQUE, c'est delà que sont venues toutes ses erreurs; r-là il s'est perdu dans les principes, dans la *tiére premiere*, dans les Cieux, dans les tres, & dans le reste de ses fausses opions.

Pour Homere, il eſt merveilleux tant qu'il eſt purement humain; juſte dans les caractéres, naturel dans les paſſions, admirable à bien connoître & à bien exprimer ce qui dépend de notre nature. Quand ſon *eſprit vaſte* s'eſt étendu ſur celle des Dieux, il en a parlé ſi extravagament, que Platon l'a chaſſé de ſa République comme un fou.

Sénéque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire, qui devoit ſa grandeur à ſa fortune. Plutarque me paroît avoir raiſon, lorſqu'il attribue ſes conquêtes à ſa vertu plus qu'à ſon bonheur. En effet, conſiderez Alexandre à ſon avénement à la couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de conduite que de courage pour s'établir dans les Etats de ſon pere. Le mépris que l'on faiſoit de la jeuneſſe du Prince, porta ſes ſujets à remuer, & ſes voiſins à entreprendre: il punit des ſeditieux, & aſſujettit des inquiets. Toutes choſes étant pacifiées, il prit des meſures pour ſe faire élire Général des Grecs contre les Perſes; & ces meſures furent ſi bien priſes, qu'on n'en eût pas attendu de plus juſtes du politique le plus conſommé. Il fut élû, il entreprit cette guerre; il fit faire mille fautes aux Lieutenans de Darius, & à Darius lui-même, ſans en faire aucune. Si la grandeur de ſon courage ne l'avoit fait paſſer pour téméraire par les périls où il s'expoſoit, ſa conduite nous auroit laiſſé

idée d'un Prince prudent, d'un Prince sage. Je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez *vaste*; & c'est à ce *vaste* qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal-à-propos. Un desir de gloire que rien ne bornoit, lui fit faire une guerre extravagante contre les Scythes. Une vanité démesurée lui persuada qu'il étoit fils de Jupiter. Le *vaste* s'étendit jusqu'à sa douleur, lorsque sa douleur le porta à sacrifier des nations entiéres aux Mânes d'Ephestion. Après qu'il eut conquis le grand Empire de Darius, il pouvoit se contenter du monde que nous connoissons; mais son *esprit vaste* forma le dessein de la conquête d'un autre: comme *vaste*, il entreprit son expédition des Indes, où l'armée le voulut abandonner, où sa flotte faillit à se perdre; d'où il revint à Babilone triste, confus, incertain, se défiant des Dieux & des hommes. Beaux effets de l'*esprit vaste d'Alexandre !*

Peu de Princes ont eu l'*esprit* si *vaste* que *Pyrrhus*: sa conversation avec Cynéas, cette conversation qui n'est ignorée de personne, le témoigne assez. Sa valeur, son expérience à la guerre lui faisoient gagner des combats; son *esprit vaste* qui embrassoit toutes choses, ne lui permit pas de venir à bout d'aucune; c'étoit entreprise sur entreprise, guerre sur guerre: nul fruit de la guerre. Vainqueur en

Italie, vainqueur en Sicile, en Macedoine; vainqueur par tout, nulle part bien établi; sa fantaisie prévalant sur sa raison par de nouveaux desseins chimériques, qui l'empêchoient de tirer aucun avantage des bons succès.

On parle de Catilina comme d'un homme détestable; on eût dit la même chose de César s'il avoit été aussi malheureux dans son entreprise que Catilina le fut dans la sienne. Il est certain que Catilina avoit d'aussi grandes qualités que nul autre des Romains: la naissance, la bonne mine, le courage, la force du corps, la vigueur de l'esprit: *nobili genere natus, magna vi & animi & corporis, &c.* Il fut Lieutenant de Sylla comme Pompée; d'une maison beaucoup plus illustre que ce dernier, mais de moindre autorité dans le parti. Après la mort de Sylla, il aspira aux emplois que l'autre sut obtenir; & si rien n'étoit trop grand pour le crédit de Pompée, rien n'étoit assez élevé pour l'ambition de Catilina. L'impossible ne lui paroissoit qu'extraordinaire, l'extraordinaire lui sembloit commun & facile: *VASTUS animus immoderata, incredibilia, nimis alta cupiebat.*

Et par-là vous voyez le rapport qu'il y a d'un *esprit vaste* aux choses démesurées. Les gens de bien condamnent son crime; les politiques blâment son entreprise, comme mal conçue; car tous ceux qui ont voulu opprimer

la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du peuple, ou l'appui des légions. Catilina n'avoit ni l'un ni l'autre de ces secours: son industrie & son courage lui tinrent lieu de toutes choses dans une affaire si grande & si difficile. Il se fit lui-même une Armée de soldats ramassés, qui n'avoient presque ni armes, ni subsistance; & ces troupes combattirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais troupes ayent combattu. Chaque soldat avoit l'audace de Catilina dans le combat; Catilina la capacité d'un grand Capitaine, la hardiesse du soldat le plus résolu & le plus brave. Jamais homme ne mourut avec une fierté si noble. Il est difficile au plus homme de bien qui lira cette bataille, d'être fort pour la République contre lui: impossible de ne pas oublier son crime pour plaindre son malheur. Il eût pû acquérir sûrement une grande autorité selon les loix: cet ambitieux si *vaste* dans ses projets, aspira toûjours à la puissance, & se porta à la fin à cette conspiration funeste qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que César? quelle adresse, quelle industrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de Suisses, qui cherchoient à s'établir dans les Gaules? il eut besoin d'autant de prudence que de valeur pour défaire & chasser loin de lui les Allemans: il eut une dextérité ad-

mirable à menager les Gaulois, se prévalant de leurs jalousies particuliéres pour les assujettir les uns par les autres. Quelque chose de *vaste* qui se mêloit dans son esprit avec ses belles qualités, lui fit abandonner ses mesures ordinaires pour entreprendre l'expédition d'Angleterre. Expédition chimérique, vaine pour sa réputation, & tout-à-fait innutile pour ses intérêts. Que de machines n'a-t-il pas employées pour lever les obstacles qui s'opposoient au dessein de sa domination? Il ruina le crédit de tous les gens de bien qui pouvoient soûtenir la République : il fit bannir Ciceron par Clodius qui venoit de coucher avec sa femme : il donna tant de dégoût à Catulus & à Lucullus, qu'ils abandonnerent les affaires : il rendit la probité de Caton odieuse, la grandeur de Pompée suspecte. Il soûleva le peuple contre ceux qui protegeoient la liberté. Voilà ce qu'a fait César contre les Défenseurs de l'Etat; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aiderent à le renverser. Son inclination pour les Factieux se découvrit à la conjuration de Catilina; il fut des amis de Catilina, & complice secret de son crime : il rechercha l'amitié de Clodius, homme violent & téméraire; il se lia avec Crassus, plus riche que bon Citoyen : il se servit de Pompée pour acquérir du crédit. Dès qu'on songea à donner des bornes à son autorité, & à prévenir

l'établissement

l'établissement de sa puissance, il n'oublia rien pour ruiner Pompée. Il mit Antoine dans ses intérêts: il gagna Curion & Dolabella: il s'attacha Hirtius, Oppius, Balbus, & tout autant qu'il pût de gens inquiets, audacieux, entreprenans, capables de travailler sous lui à la ruine de la République. Des mesures si fines, si artificieuses, des moyens si cachés, & si délicats, une conduite si étudiée en toutes choses; tant de dissimulation, tant de secret, ne peuvent s'attribuer à un *esprit vaste*: ses *fautes*, ses malheurs, sa ruine, sa mort ne doivent s'imputer qu'à cet esprit. Ce fut cet esprit *qui l'em*pêcha d'assujettir Rome, comme il le pouvoit; ou de la gouverner, comme *il l'eût* dû. C'est ce qui lui donna fantaisie de faire la guerre aux Parthes, quand il faloit s'assurer mieux des Romains. Dans un état incertain, où les Romains n'étoient ni citoyens, ni sujets; où César n'étoit ni Magistrat, ni tyran; où il violoit toutes les loix de la République, & ne savoit pas établir les siennes; confus, égaré, dissipé dans les *vastes idées* de grandeur, ne sachant regler ni ses pensées, ni ses affaires, il offensoit le Sénat, & se fioit des Sénateurs; il s'abandonnoit à des in*fidéles*, à des ingrats, qui préferant la liberté à toutes les vertus, aimerent mieux assassiner un ami & un bienfacteur, que d'avoir un maître. Louez, Messieurs, louez l'*esprit vaste*

il a coûté à César l'Empire & la vie.

Bautru, qui étoit un assez bon juge du mérite des grands-hommes, avoit coûtume de préferer Charles-Quint à tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans l'Europe, depuis les Romains. Je ne veux pas décider ; mais je pourrois croire que son esprit, son courage, son activité, sa vigueur, sa magnanimité, sa constance, l'ont rendu plus estimable qu'aucun Prince de son temps. Lorsqu'il prit le gouvernement de ses Etats, il trouva l'Espagne révoltée contre le Cardinal Ximenès, qui en avoit la Régence. L'humeur austére, & les maniéres dures de ce Cardinal étoient insupportables aux Espagnols : Charles fut obligé de venir en Espagne, & les affaires étant passées des mains de Ximenès dans les siennes, tous les Grands se remirent dans leur devoir, & toutes les Villes rentrerent bien-tôt dans l'obéissance. Charles-Quint fut plus habile ou plus heureux que François I. dans leur concurrence pour l'Empire : François se trouvoit plus riche & plus puissant ; Charles l'emporta par sa fortune, ou par la supériorité de son génie. Le gain de la bataille de Pavie, & la prise de Rome, laisserent prisonniers entre ses mains un Roi de France & un Pape : triomphe qui a passé tous ceux des Romains. La grande Ligue de Smalcalde fut ruinée par sa conduite & par sa valeur. Il changea tou-

te la face des affaires d'Allemagne : transfera l'Electorat de Saxe d'une branche à une autre, de Frederic vaincu & dépouillé, à Maurice, qui avoit suivi le parti du victorieux. La Religion même fut soûmise à la victoire, & elle reçut de la volonté de l'Empereur, le fameux INTERIM (1) dont on parlera toujours. Mais cet *esprit vaste* embrassa trop de choses pour en régler aucune : il ne fit pas réfléxion qu'il pouvoit plus par autrui que par lui-même ; & dans le temps qu'il croyoit avoir assujetti Rome & l'Empire, Maurice tournant contre lui les Armées qu'il sembloit commander pour son service, faillit à le surprendre à Inspruck, l'obligea de se sauver en chemise, & de se retirer en toute diligence à Villach. Il est certain que Charles-Quint avoit de grandes qualités, & qu'il a fait de très-grandes choses : mais cet *esprit vaste* dont on le loue, lui a fait faire beaucoup de fautes, & lui a causé bien des malheurs. C'est à cet esprit que sont dûes de funestes entreprises en Afrique ; c'est à lui que sont dûs divers desseins aussi mal conçûs que mal suivis ; à lui que sont dûs ces voyages de Nations en Na-

(1) C'étoit une espéce de Réglement que Charles-Quint fit en 1548. sur les Articles de Foi qu'il vouloit qu'on crût généralement en Allemagne, EN ATTENDANT qu'un Concile en eût décidé.

tions, où il entroit moins d'intérêt que de fantaisie. C'est cet *esprit vaste* qui l'a fait nommer *Chevalier errant* par les Espagnols, & qui a donné le prétexte aux mal-affectionnés, de l'estimer plus grand Voyageur que grand Conquérant. Admirez, Messieurs, admirez la vertu de cet *esprit vaste*. Il tourne les Héros en Chevaliers errans, & donne aux vertus héroïques l'air des avantures fabuleuses.

Je pourrois faire voir que cet *esprit vaste* fut cause de toutes les disgraces du dernier Duc de Bourgogne, aussi bien que de celles de Charles Emmanuel Duc de Savoye : mais j'ai impatience de venir au Cardinal de Richelieu, pour démêler en sa personne les differens effets du grand & du *vaste*.

On peut dire du Cardinal de Richelieu, que c'étoit un fort grand génie ; & comme grand, il apporta des avantages extraordinaires à notre Etat : mais comme *vaste*, (ce qu'il étoit quelquefois) il nous a mené bien près de notre ruine. Entrant dans le ministére il trouva que la France étoit gouvernée par l'esprit de Rome & par celui de Madrid. Nos Ministres recevoient toutes les impressions que Monsieur de Marquemont (1) leur donnoit : le Pape inspiroit toutes choses à cet

(1) Denis-Simon de Marquemont, Archevêque de Lyon, alors Ambassadeur de France à Rome, ensuite élevé au Cardinalat.

l'Ambassadeur ; les Espagnols toutes choses au Pape. Le Roi, jaloux de la grandeur de son état, autant qu'un Roi le peut être, avoit intention d'en suivre les intérêts : les artifices de ceux qui gouvernoient, lui faisoient suivre ceux des étrangers ; & si le Cardinal de Richelieu ne se fût rendu maître des Conseils, le Prince naturellement ennemi de l'Espagne & de l'Italie, eût été bon Espagnol & bon Italien, malgré toute son aversion. Je veux rapporter une chose peu connue, mais très-véritable. Monsieur de Marquemont écrivit une grande lettre au Cardinal de Richelieu sur les affaires de la Valteline ; & pour se rendre nécessaire auprès du nouveau Ministre, il l'instruisit avec soin des mesures délicates qu'il falloit tenir, lorsqu'on avoit affaire aux Italiens & aux Espagnols. Pour réponse, le Cardinal de Richelieu lui écrivit quatre lignes, dont voici le sens :

Le Roi a changé de Conseil, & le Conseil de maxime. On envoyera une armée dans la Valteline, qui rendra le Pape plus facile, & nous fera avoir raison des Espagnols.

Monsieur de Marquemont fut fort surpris de la sécheresse de cette Lettre, & plus encore du nouvel esprit qui alloit régnér dans le ministére. Comme il étoit habile homme ;

il changea le plan de sa conduite, & demanda pardon au Ministre d'avoir été assez présomptueux pour vouloir donner des lumiéres, lorsqu'il en devoit récevoir; avouant l'erreur où il avoit été, d'avoir crû qu'on pouvoit réduire les Espagnols à un Traité raisonnable, par la seule négociation. Monsieur de Senectére a dit souvent, que cette petite Lettre du Cardinal de Richelieu à Monsieur de Marquemont, a été la premiére chose qui a fait comprendre le dessein qu'avoit le Cardinal d'abaisser la puissance d'Espagne, & de rendre à notre Nation la supériorité qu'elle avoit perdue. Mais pour entreprendre au-dehors, il falloit être assuré du dedans: & le parti Huguenot étoit si considérable en France, qu'il sembloit faire un autre Etat dans l'Etat. Cela n'empêcha pas Richelieu de le réduire. Comme on avoit fait la guerre assez malheureusement, durant le ministére du Connétable de Luynes, il fallut faire un plan tout nouveau; & ce plan produisit des effets aussi heureux, que l'autre avoit eu des succès peu favorables. On ne doutoit point que la Rochelle ne fût l'ame du Parti: c'est-là que se faisoient les délibérations, que les desseins se formoient, que les intérêts de cent & cent Villes venoient à s'unir; & c'étoit de-là qu'un corps composé de tant de parties séparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à

prendre la Rochelle : la Rochelle tombant, faisoit tomber tout. Mais lorsqu'on venoit à considérer la force de cette Place, lorsque l'on songeoit au monde qui la défendroit, & au zéle de tous ces peuples; quand on considéroit la facilité qu'il y avoit à la secourir, qu'on voyoit la mer toute libre, & par-là les portes ouvertes aux étrangers; alors on croyoit imprenable ce qui n'avoit jamais été pris: il n'y avoit qu'un Cardinal de Richelieu, qui n'eût pas désespéré de le pouvoir prendre. Il espére, & ses espérances lui firent former le dessein de ce grand siége. Dans la délibération toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincues. On se souviendra éternellement de cette digue fameuse, de ce grand ouvrage de l'art qui fit violence à la nature, qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On se souviendra toujours de l'opiniâtreté des assiégés, & de la constance des assiégeans. Que serviroit un plus long discours? On prit la Rochelle; & à peine se fut-elle rendue, que l'on fit une grande entreprise au-dehors.

Le Duché de Mantoue étant échû par succession au Duc de Nevers, la France s'y voulût établir, & l'Espagne assembla une armée pour l'en empêcher. L'Empereur, sous prétexte de ses droits, mais en effet pour servir l'Espagne, fit passer des troupes en Italie, &

le Duc de Savoye, qui étoit entré dans les intérêts de la Maison d'Autriche, nous devoit arrêter au passage des Montagnes, pour donner loisir aux Espagnols & aux Allemands d'exécuter leurs desseins. Tant d'oppositions furent inutiles: le Pas de Suse fut forcé; l'armée de l'Empereur se perdit; Spinola mourut de regret de n'avoir pas pris Casal; & le Duc de Nevers reconnu Duc de Mantouë, demeura paisible possesseur de son Etat. Tandis que l'armée de l'Empereur se ruinoit en Italie, on fit entrer le Roi de Suede en Allemagne, où il gagna des batailles, prit des Villes, étendit ses conquêtes depuis la mer Baltique jusques au Rhin. Il devenoit trop puissant pour nous, lorsqu'il fut tué : sa mort laissa les Suedois trop foibles pour nos intérêts. Ce fut-là le chef-d'œuvre du ministére du Cardinal de Richelieu. Il retint des troupes qui vouloient repasser en Suede: il fortifia les bonnes intentions d'une jeune Reine mal établie, & s'assûra si bien du Général Banier, que la guerre se fit sous le nouveau régne avec la même vigueur qu'elle s'étoit faite sous ce grand Roi. Quand le Duc de Weimar & le Maréchal de Horn eurent perdu la bataille de Nortlingue, le Cardinal de Richelieu redoubla les secours, fit passer de grandes armées en Allemagne, arrêta le progrès des Impériaux,

périaux, & donna moyen aux Suedois de rétablir leurs affaires dans l'Empire.

Voilà ce qu'a fait le Cardinal de Richelieu, comme grand, comme magnanime, comme sage, comme ferme : voyons ce qu'il a fait par son *esprit vaste*.

La prison de l'Electeur de Tréves nous fournit le sujet ou le prétexte de déclarer la guerre aux Espagnols ; & ce dessein étoit digne de la grande ame du Cardinal de Richelieu : mais cet *esprit vaste* qu'on lui a donné, se perdit dans l'étendue de ses projets. Il prit de si fausses mesures pour le dehors, & donna un si méchant ordre au dedans, que nos affaires vraisemblablement en devoient être ruinées. Le Cardinal se mit en tête le dessein le plus chimérique que l'on ait jamais vû ; c'étoit d'attaquer la Flandre par derriére, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'Allemagne par le moyen de la Meuse. Il s'imagina qu'il prendroit Bruxelles, & feroit tomber les Pays-Bas en même-temps. Pour cet effet, il envoya une armée de trente-cinq mille hommes joindre celle du Prince d'Orange dans le Brabant. Mais au lieu d'enfermer la Flandre entre la Meuse & la Somme, il enferma notre armée entre les Places de la Flandre & celles de la Meuse ; ensorte qu'il ne venoit ni vivres ni munition dans notre camp ; & sans exagération, la misére y fut si

grande, qu'après avoir levé le siége de Louvain, soutenu par de simples écoliers; les Officiers & les Soldats revinrent en France, non pas en corps comme des troupes, mais séparés, & demandans par aumône leur subsistance comme des pélerins. Voilà ce que produisit l'*esprit vaste* du Cardinal, par le projet chimérique des deux armées de la jonction. La seconde campagne, ce même esprit dissipé en ses idées, prit moins de mesures encore. Les ennemis forcerent Monsieur le Comte de Soissons, qui défendoit le passage de Bray avec un corps peu considérable. La *Somme* passée, ils se rendirent maîtres de la campagne, prirent nos Villes, qu'ils trouverent dépourvûes de toutes choses, porterent la désolation jusqu'à Compiegne, & la frayeur jusque dans Paris. Belle louange pour le Cardinal de Richelieu d'avoir été *vaste* dans ses projets! Cette même qualité que Messieurs de l'ACADEMIE font tant valoir, ne lui fit pas faire moins de fautes la campagne d'Aire. Il entreprit un grand siége en Flandre, au même temps que Monsieur le Comte entroit en Champagne avec une armée. A peine eûmes-nous pris Aire, que le Maréchal de la Meilleraye fut poussé, & la Ville assiégée par les ennemis. Que si Monsieur le Comte n'eût pas été tué après avoir gagné la bataille de Sedan,

(1) on pouvoit s'attendre au plus grand désordre du monde, dans la disposition où étoient les esprits. Si Messieurs de l'ACADEMIE avoient connu particuliérement Monsieur de Turenne, ils auroient pû voir que *l'esprit vaste* du Cardinal de Richelieu n'avoit aucune recommandation auprès de lui. Ce grand Général admiroit cent qualités de ce grand Ministre, mais il ne pouvoit souffrir le *vaste* dont il est loué. C'est ce qui lui a fait dire que *le Cardinal Mazarin étoit plus sage que le Cardinal de Richelieu ; que les desseins du Cardinal Mazarin étoient justes & réguliers, ceux du Cardinal de Richelieu plus grands & moins concertés, pour venir d'une imagination qui avoit trop d'étendue.*

Voilà, Messieurs, une partie des raisons que j'avois à vous dire contre le VASTE. Si je ne me suis pas soumis au jugement que vous avez donné en faveur de Madame Mazarin ; c'est que j'ai trouvé dans vos Ecrits une censure du VASTE, beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce Discours. En effet, Messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos esprits, que vous semblez condamner vous-mêmes le mot que vous défendez (2)

(1) Louis de Bourbon, Comte de Soissons, fut tué à la bataille de la Marfée, près de Sédan, en 1641.

(2) Dans un ancien Manuscrit de M. de Saint-

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'Ai entrepris de vous donner un conseil, Madame, quoique les femmes n'aiment pas à en recevoir. Mais il n'importe, je suis

Evremond, au lieu de cette dernière période, *En effet, Messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos esprits*, &c. on trouve quelques traits fort vifs contre Messieurs de l'Académie Françoise, que M. de Saint-Evremond jugea à propos de supprimer, lorsqu'il communiqua cette Piéce à ses amis. Cependant j'ai crû que le Lecteur ne seroit pas fâché de voir ici ce morceau. Le voici.

» En effet, Messieurs, travailleriez-vous depuis » quarante ans à retrancher huit ou dix mots de » notre Langue, sans la juste aversion que vous » avez conçûe contre l'*esprit vaste*.

» Ceux qui ont eu le plus de réputation parmi » vous, ont vieilli sur des traductions; faisant » métier proprement d'assujettir leur sens à celui » des autres: y a-t-il rien de si opposé à l'*esprit* » *vaste*?

» Si vous laissiez agir votre génie dans toute son » étendue, vous pourriez faire des Historiens di-

trop dans l'intérêt de votre beauté, pour ne vous avertir pas du tort que vous lui ferez, s'il vous arrive de vous parer à la naissance de la Reine. Laissez les ornemens pour les au-

» gnes de la grandeur de notre état. Cependant » Messieurs, vous vous contentez d'écrire quelque » relation polie, ou quelque petite nouvelle galan- » te. N'est-ce pas prendre toutes les précautions » possibles contre le *vaste*?

» Quelques-uns imitent Horace servilement; » quelques autres veulent accommoder les Ouvra- » ges des Grecs & des Latins à notre goût: & per- » sonne n'oseroit s'abandonner à son imagination. » Tant on a peur de ce *vaste*, où la justesse de vos » régles seroit mal gardée!

» Je ne m'allarme donc point, Messieurs, du » Jugement que vous venez de donner. Ce que » vous écrivez dément ce que vous dites: vos » Ouvrages, monumens éternels de votre haine » contre le *vaste*, ruinent votre décision.

» Dans la vérité, Messieurs, tout ce que vous » faites est si judicieusement borné, qu'un homme » de bon sens ne vous accusera jamais d'avoir don- » né une approbation sincére à l'*esprit vaste*.

» Si quelqu'un a pû le faire avec fondement, ç'a » été M. Patru; lui, qui sur les plus petits sujets » du monde sur des sujets de Gradués, de Cu- » rés, de Religieuses, & autres matiéres plus sé- » ches & plus stériles encore, a fait voir une éten- » due d'esprit qu'on pourroit nommer *vaste*, si el- » le n'étoit par-tout sagement réglée. Jamais hom- » me n'a mieux employé sa raison que lui: & ja- » mais Auteurs ne se sont si bien servis de celle des » Anciens, que M. Racine & M. Despreaux ont sû » faire.

tres : les ornemens ſont des beautés étrangéres qui leur tiennent lieu de naturelles ; & nous leur ſommes obligés de donner à nos yeux quelque choſe de plus agréable que leurs perſonnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, ſi vous en uſiez comme elles. Chaque ornement qu'on vous donne cache une beauté, chaque ornement qu'on vous ôte vous rend une grace, & vous n'êtes jamais ſi bien que lorſque l'on ne voit en vous que vous-même.

La plûpart des Dames ſe perdent avantageuſement ſous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs perles, qu'on trouveroit fort mal avec leurs cols. Le plus beau collier du monde feroit un méchant effet ſur le vôtre. Il en arriveroit quelque changement en votre perſonne, & tout changement qui ſe fait dans une choſe parfaite, ne lui ſauroit être avantageux. Que ceux qui retiennent vos pierreries, ſervent bien votre beauté ! Je ſuis plus votre ſerviteur qu'homme du monde : mais tout votre ſerviteur que je ſuis, je trouve des jours à excuſer Monſieur Colbert & Monſieur de Metz. (1) Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne démêleroit pas ſi aiſément les avantages de votre mé-

(1) M. Colbert & M. de Metz Gardes du Tréſor Royal, avoient en garde les pierreries de Madame Mazarin.

rite d'avec ceux de votre fortune. Ces Messieurs nous en ôtent l'embarras : graces au soin qu'ils ont de bien séparer ces deux choses, nous voyons nettement que vous n'avez obligation qu'à vous-même, de tous les sentimens qu'on a pour vous. Laissez, laissez ruiner les autres en pierreries & en habits, la nature a fait pour vous toutes les dépenses. Vous seriez une ingrate, & nous aurions méchant goût, si nous n'étions également contens des liberalités qu'elle vous a faites.

Je voudrois bien vous voir faire à la naissance de la Reine, ce que fit autrefois Bussi d'Amboise (1) à un Tournois. Ayant sû

(1) Louis d'Amboise, Seigneur de Bussi, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, se rendit illustre par son savoir, par son courage, & par sa politesse. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ses MEMOIRES, & comme d'une personne qui ne lui étoit pas indifférente : elle avoue même qu'on disoit hautement au Roi Henry IV. son mari, qu'IL LA SERVOIT. Bussi fut malheureusement assassiné en 1579. dans son Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'envion 28. ans. Le Comte de Montsoreau ayant sû qu'il voyoit sa femme, la força le poignard sur la gorge, de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussi vint ; & dès que le Comte fut qu'il étoit dans la chambre de sa femme, il s'y jetta avec cinq ou six hommes armés. Bussi ne trou-

que tous les grands Seigneurs de la Cour devoient faire des dépenses extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, il habilla ses gens comme des Seigneurs, & marcha vétu fort simplement au milieu de ce train si magnifique. La nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de Bussi, que Bussi fut pris seul pour un grand Seigneur, & tous les Seigneurs qui s'étoient fiés à la magnificence, ne passerent que pour des Valets. Réglez-vous, Madame, sur l'exemple de Bussi; faites habiller Fanchon & Grenier (1) en Duchesses, & marchez vétue comme une simple Demoiselle avec le seul charme de votre beauté. Toutes les Dames seront prises pour des Fanchons, & la simplicité de votre habit n'empêchera pas que vous ne soyez au-dessus de toutes les Reines.

Je n'aime pas à faire des contes, & une vanité peut-être assez mal fondée, me fait préférer l'expression de ce que j'imagine au récit de ce que j'ai vû. Le métier de conteur est

vant pas la partie égale, sauta par une fenêtre dans la cour: mais il s'y vit bien-tôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit long-temps avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien chérement sa vie. Brantôme n'a pas osé s'étendre sur la mort tragique de Bussi d'Amboise, dans l'abrégé qu'il a donné de sa vie au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

(1) Deux Demoiselles de Madame Mazarin.

une puérilité dans les jeunes gens, & une foiblesse dans les vieillards. Quand l'esprit n'a pas encore acquis sa force, ou qu'il commence à la perdre, il aime à dire ce qui ne coûte rien à penser. Je renonce au plaisir que me donne mon imagination, pour vous conter une petite avanture que j'ai vû arriver à la Haye.

Dans le temps que je demeurois à la Haye, il prit envie un jour à Monsieur le Comte de Guiche (1) & à Monsieur de la Valiere (2) de se parer pour attirer les yeux du peuple, & ils voulurent que la parure eût également de la magnificence & de l'invention. Le Comte de Guiche se distingua par beaucoup de singularités. Il portoit une aigrette à son chapeau ; & une boucle de diamans qu'il eût souhaité plus gros pour cette occasion, tenoit le chapeau retroussé. Il avoit au col, du point de Venise, qui n'étoit ni cravate ni colet : c'étoit une espéce de petite fraise qui pouvoit contenter l'inclination secrete qu'il avoit prise pour la Golille à Madrid. Après cela, vous eussiez attendu une roupille à l'Espagnole, & c'étoit une veste à la Hongroise. Ici l'antiquité lui revint en tête, pour lui mettre aux jambes des brodequins : mais plus galant que

(1) Armand de Grammont, mort sur la fin de l'année 1672.

(2) Frere de Madame la Duchesse de la Valiere.

les Romains, il y avoit fait écrire le nom de sa maîtresse en lettre assez bien formées dans une broderie de perles. Du chapeau jusqu'à la veste, la *Bizarria* de l'Amirante avoit tout reglé : le Comte de Serin regnoit à la veste ; & l'idée de Scipion lui avoit fait prendre les brodequins. Pour la Valiere, il se mit le plus extraordinairement qu'il lui fut possible : mais il sentoit trop le François ; & pour dire la vérité, il ne put s'élever à la perfection de la bizarrerie.

Telle étoit la parure de nos Messieurs, quand ils entrerent dans le Voohout, lieu destiné pour la promenade à la Haye. A peine y étoient-ils entrés, qu'on accourut de toutes parts pour les regarder ; & le monde surpris de la nouveauté, ne savoit encore s'il la falloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une chose extravagante. Dans cette petite suspension où l'on songeoit à se déterminer, Monsieur de Louvigny (1) arriva. Il avoit un habit noir tout simple ; & de beau linge faisoit sa parure : mais on lui voyoit la plus belle tête du monde, le plus agréable visage, & le meilleur air. Sa modestie insinuoit le mérite de ses qualités ; les femmes étoient touchées, il plaisoit aux hommes. Disons la vérité, il touchoit tout. Sans vous Madame, la question seroit décidée, &

(1) Antoine-Charles de Grammont, Comte de Louvigny, ensuite Duc de Grammont.

les avantages de votre ſexe ſeroient perdus. Vous êtes la ſeule femme qui puiſſiez faire ſur nous des impreſſions plus fortes. Après vous avoir dépeint ſes charmes, vous n'aurez pas de peine à en deviner les effets. Tous les ſpectateurs furent auſſi touchés, que Monſieur le Comte de Guiche & Monſieur de la Valiere furent confondus. On ſe ſouvient encore à la Haye de l'avantage de Monſieur de Louvigny, & de la défaite de ces Meſſieurs. Si je n'étois pas en Angleterre, il m'en ſouviendroit plus qu'à perſonne, mais vous ruinez tous objets & toutes idées; vous déferiez cent Midletons & cent Louvignys: que reſte-t'il dans l'un & dans l'autre ſexe à vous oppoſer ?

POUR MADEMOISELLE
DE BEVERWEERT.

A Peine étions-nous à une lieue d'Euſton (1), que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu; la commodité de la vie qu'on y méne; le mérite & l'honnêteté du maître & de la maîtreſſe de la maiſon; les charmes de la *belle Egiptienne*; les agrémens d'une indifférente pour qui on ne peut jamais

(1) Maiſon de campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

être indifférent ; celle qu'on voit toujours avec plaisir, & qu'on entend toujours avec surprise, cet esprit si vif & si juste, cette humeur si libre avec une conduite si réglée : toutes ces personnes, toutes ces choses se présenterent à notre imagination, & nous firent comprendre que les biens sont moins connus quand on les possede, que lorsqu'on les perd.

L'affliction endormit Monsieur l'Ambassadeur de Portugal (1), par conformité peut-être avec Madame de Beverweert, qui ne dort jamais si bien que dans le temps qu'elle se trouve fort affligée. Comme les constitutions sont différentes, ma douleur me tint éveillé, pour songer à ce que nous perdions. J'entretins assez long-temps ces tristes pensées, qui n'étoient pas sans douceur : mais passant d'une rêverie à une autre, je me trouvai à la fin dans celles de Don Quichotte & l'esprit de Chevalerie venant à me transporter, je m'écriai tout haut ; *Chevaliers de* SUFFOLCK, *Parlement de* BURY (2), *venez confesser au Chevalier* TAGE *& au Mancheque* NORMAND, *que toutes les* ORIANES *& les* ANGELIQUES *du monde ne sont pas dignes de déchausser la sans pareille* CAROLINE D'EUSTON.

Transporté comme j'étois, & plus Don Guichotte que Don Guichote même, je vis venir

(1) Dom Francisco, Comte de Mélos.
(2) Petite Ville du Comté de Suffolck.

deux Marchands, que je pris aussi-tôt pour deux Chevaliers. Ils avoient des bâtons qui me parurent des lances, & des bonnets rabattus comme celui de Mylord Townsend, qui passerent dans mon esprit pour des casques dont la visiere étoit abaissée. Cet équipage qui me sembloit un vrai appareil de guerre, ne me laissa pas douter du combat; & dans cette pensée je criai trois fois, *ami SANCHO, selle Rossinante, & accommode le Grison.*

Le Docteur (1) qui étoit derriere le carrosse, croyant que je l'appellois, descendit en diligence, & vint me demander ce qu'il me plaisoit. *Selle Rossinante, SANCHO, & dépêche-toi; car voici assurément une avanture.* Le bon Docteur pensa que je demandois une *monture*, & que peut-être ennuyé du carrosse, je voulois monter à cheval; ce qui lui fit dire qu'*il n'y avoit pas même assez de chevaux pour le train de son Excellence.* La réponse du Docteur me fit rappeller mes esprits, & la machine de Chevalerie qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à se dissiper, le *Chevalier du Tage* redevint peu-à-peu l'*Ambassadeur de Portugal*, le *Mancheque Normand* se changea en *Saint Evremond*, & les Marchands passerent paisiblement auprès de nous avec des bâtons & des bonnets.

(1) Un Laquais de Mylord Arlington, à qui on avoit donné le nom de Docteur.

Ce n'étoit pas faire un grand sacrifice à Mademoiselle de Beverweert, que de perdre mon jugement pour l'amour d'elle. Le peu que j'en ai n'en rendoit pas la perte considérable. Celui de l'Ambassadeur étoit important; aussi le ménagea-t-il beaucoup mieux que je n'avois fait le mien ; & vous allez voir qu'il le conserva aussi sain & aussi entier dans sa douleur, que s'il avoit été dans l'état le plus tranquille.

Comme nous arrivâmes à une riviére dont les eaux se débordoient par l'abondance de la pluye qui étoit tombée, je lui représentai la facilité qu'il auroit de satisfaire à ce que les vers de Mademoiselle de la Roche (1) desiroient de son amour; c'étoit peu de chose, ce n'étoit que de chercher à mourir, pour se donner la gloire des Héros amoureux. » Si » j'avois, *me dit-il*, une passion sale & vilaine » pour Mademoiselle de Beverweert, je ne » refuserois pas de me noyer dans une eau si » trouble: mais tous mes desirs sont honnêtes, » & méritent bien que je me noye dans une » belle eau, claire, nette & digne de la pureté » de mes pensées » *Vivez*, repris-je, *vivez*,

(1) Mademoiselle de la Roche Guilhen étoit alors auprès de la fille unique du Comte d'Arlington, mariée ensuite au Duc de Grafton. Cette Demoiselle est Auteur de quelques traductions, & de plusieurs Romans.

» *Monsieur l'Ambassadeur : s'il vous faut pour » vous noyer une eau aussi nette que la lumiére » de votre jugement, vous ne vous noyerez de » long-temps.*

Nous sortions de la riviére avec ces sortes de discours quand Charles parut, & il poussa son cheval vers nous de si bonne grace, qu'on l'auroit plûtôt pris pour un Chevalier qui entroit en lice, que pour un Laquais qui venoit rendre compte d'une commission. A la vérité, son éloquence fut assez confuse quand il vint à parler, car trente *Monseigneur*, mêlez avec autant de *Monsieur Jermyn*, de *Bury*, de Mylord *Crofts* & de *Chively*, laisserent deviner à peine, que Charles n'avoit trouvé personne à la maison.

Si le déplaisir d'avoir quitté Euston avoit laissé place à d'autres chagrins, j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant succès de toutes mes Lettres: mais il ne m'étoit permis de m'affliger que d'une chose; je laissois le soin à Monsieur l'Ambassadeur de faire des réfléxions sur la maladie de Mylord Crofts, & sur l'absence de Monsieur Jermyn.

Nous quittions la pensée d'aller à Chively, croyant que Monsieur Jermyn (1) n'y étoit plus, quand nous trouvâmes un de ses gens

(1) Henry Jermyn, créé Baron de Douvre en 1685. mort en 1708. Chively étoit sa Maison de campagne, à deux mille de Newmarket,

à Newmarket, qui me rendit une lettre de ſa part. Cette lettre nous diſoit, qu'ayant appris à ſon retour de Bury le deſſein que nous faiſions de l'aller voir, il nous conjuroit autant qu'il lui étoit poſſible de n'y manquer pas. Nous y allâmes, & fûmes très-bien reçûs par un homme qui, renonçant à la Cour, en avoit porté la civilité & le bon goût à la campagne.

Pendant que Monſieur l'Ambaſſadeur admiroit le bois, les jardins & les eſpaliers; pendant qu'il louoit l'écurie, abattoit quelque muraille, achevoit la maiſon, & changeoit l'entrée; je me repréſentois Mademoiſelle de Beverweert, jouant au billard, jouant à l'hombre, & quelquefois il me ſembloit que je lui voyois mettre une perle à l'oreille de certain Chevalier, comme un ornement convenable à ſon air galant, & qui pouvoit relever le mérite de ſes agréables courtoiſies.

Après avoir fait un fort grand repas où j'avois porté plus de rêverie que d'appétit, il fallut nous ſéparer de Monſieur Jermyn, & pourſuivre le voyage que nous avions commencé. Au ſortir du bois, Monſieur l'Ambaſſadeur reprit la triſteſſe qu'il avoit ſuſpendue, & je continuai celle que je n'avois pas quittée. Ce ne fut que mélancolie & une mélancolie ſi grande, qu'un long chemin & un temps facheux n'y purent rien ajoûter

L'ennui

L'ennui d'Audley-End (1) eut plus de force. Cette grande maison, vaste & solitaire, inspira de nouveaux chagrins, & mit le Comte de Melos en tel état, qu'à peine sut-il louer la galerie, blâmer les appartemens & les Jardins. Alors je crûs qu'il étoit temps de faire une seconde tentavive; & pour n'oublier aucun des secours qui se peuvent offrir au désespoir d'un ami, je lui proposai officieusement de se pendre à quelqu'un de ces longs & tristes Arbres que Madamoiselle de Beverweert fait ressembler à Mylord Suffolck: mais je trouvai un Ambassadeur au lieu d'un Héros amoureux; & un esprit politique, capable de négocier à Nimegue (2), plûtôt qu'un amant désesperé propre à finir tragiquement la violence d'une passion. Peut-être que le Comte de Melos n'a pas voulu mourir de douleur dans l'absence, pour mourir de joie au retour; peut-être espére-t-il qu'après qu'il aura donné la paix à l'Europe, Mademoiselle de Beverweert ne refusera pas de lui donner ce repos heureux que ses longs services ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avoue, & je voudrois vivre éternel-

(1) Maison de campagne du Comte de Suffolk.

(1) Le Comte de Mélos venoit d'être nommé par le Roi de Portugal, son Ambassadeur Plénipotentiaire au Traité de Nimegue.

lement pour honorer Mademoiselle de Beverweert & la servir.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE BEVERWEERT.

JE me suis assez mal justifié auprès de vous, du méchant usage que j'ai fait des droits que nous avions sur la vie de son Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite mort subalterne, je vous offrirois la mienne, pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiselle de la Roche : mais ma mort ne mérite pas d'être considerée. Je suis peu de chose en quoi que ce soit ; petit joueur auprès de Madame Mazarin, petit mortel auprès de vous, indigne de mourir pour votre service. Je veux vivre, & joindre mes ressentimens aux vôtres, pour vous venger de l'Ambassadeur, & rétablir par notre vengeance l'honneur de vos charmes. Je n'espére plus rien aux Rivieres ni aux Arbres d'Audley-End. Son Excellence n'est pas Excellence à se noyer, ni à se pendre : elle engraisse de vos rigueurs, & votre indifférence lui donne une allûre si ferme &

si assurée, que je lui trouve de la santé pour faire quatre paix générales au lieu d'une (1). Il pourroit enterrer tous les Plenipotentiaires de Nimegue, si vous continuez à le maltraiter: *ma lasciate far a me, son furbo*; & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de Mélos au plus pitoyable état du monde. J'ai observé que vos cruautés le font vivre: il faut que vos faveurs le fassent périr. Il me souvient de certaines amours, où son Excellence eut contentement; mais il ne se moqua pas des graces de la belle, comme il fait de vos rigueurs; car il en devint malade à un tel point, que les Médecins eurent bien de la peine à le guérir. Quand on a de bons exemples, il n'est pas mal-aisé de se conduire: je vous conseille, Mademoiselle, de vous régler sur celui-ci; & ne me croyez jamais, si quatre jours de bon traitement ne reculent plus le voyage de Nimegue, que l'opposition des Espagnols, & celle de tous les Confédérés ensemble ne feroient. Je vais vous expliquer la chose en vers, aussi bien vous en dois-je quelques-uns pour ceux que vous m'avez envoyés. Vous aurez nom Caliste, s'il vous plaît: le nom est beau, grand,

(1) Le Comte de Mélos étoit d'une extrême maigreur: il avoit la démarche si chancelante, qu'on eût dit qu'il alloit tomber à chaque pas. Il mourut à Londres dans le temps qu'il se préparoit à passer la mer pour se rendre à Nimegue.

& sonore ; non pas comme ceux d'une chétive Philis, & d'une mince Iris, qui ne sauroient me donner jamais une grande idée.

Caliste à ses vœux trop rebelle,
Semble avoir résolu sa mort ;
Mais Caliste se trompe fort
De faire avec lui la cruelle.
Les rigueurs assûrent ses jours ;
Pour en finir bien-tôt le cours
Il faut contenter son envie ;
Il vivroit cent ans de desirs ;
Mais je croi qu'il n'a pas de vie
Pour cinq ou six jours de plaisirs.

Commencez d'être favorable,
Demain augmentez l'amitié :
Venez aux pleins effets d'une bonne pitié,
C'est-là le vrai moyen de punir le coupable.
Il peut souffrir tous les tourmens
Qu'amour fait donner aux amans
D'une constance non commune ;
Philosophe en adversité,
Peu capable en prospérité
De soutenir long-temps une bonne fortune.

DEFENSE
DE QUELQUES PIECES DE THEATRE DE M. CORNEILLE,
A
M. DE BARILLON. (1)

I. JE n'ai jamais douté de votre inclination à la vertu : mais je ne vous croyois pas ſcrupuleux juſques au point de ne pouvoir ſouffrir Rodogune ſur le Théatre, parce qu'elle veut inſpirer à ſes amans le deſſein de faire mourir leur mere, après que la mere a voulu inſpirer à ſes enfans le deſſein de faire mourir une maîtreſſe. Je vous ſupplie, Monſieur, d'oublier la douceur de notre naturel, l'innocence de nos mœurs, l'humanité de notre politique, pour conſidérer les coutumes barbares, & les maximes criminelles des Princes de l'Orient. Quand vous aurez fait réfléxion

(1) Ambaſſadeur extraordinaire de France en Angleterre.

qu'en toutes les familles royales de l'Afie les peres fe défont de leurs enfans fur le plus léger foupçon ; que les enfans fe défont de leurs peres par l'impatience de régner ; que les maris font tuer leurs femmes, & les femmes empoifonner leurs maris ; que les freres comptent pour rien le meurtre des freres ; quand vous aurez confidéré un ufage fi déteftable, établi parmi les Rois de ces Nations, vous vous étonnerez moins que Rodogune ait voulu venger la mort de fon époux fur Cléopatre ; qu'elle ait voulu affûrer fa vie, recouvrer fa liberté, & mettre un âmant fur le trône, par la perte de la plus méchante femme qui fût jamais. Corneille a donné aux jeunes Princes tout le bon naturel qu'ils auroient dû avoir pour la meilleure mere du monde ; il a fait prendre à la jeune Reine le parti qu'exigeoit d'elle la néceffité de fes affaires.

Peut-être, me direz-vous, que ces crimes-là peuvent s'exécuter en Afie, & ne fe doivent pas repréfenter en France. Mais quelle raifon vous oblige de refufer notre Théatre à une femme qui n'a fait que confeiller le crime pour fon falut, & de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes fans aucun fujet ? Pourquoi bannir de notre fcéne Rodogune, & y recevoir avec applaudiffement Electre & Orefte ? Pourquoi Atrée y fera-t-il fervir à Thyefte fes propres enfans dans un feftin ? Pourquoi Né-

ron y fera-t-il empoisonner Britannicus ? Pourquoi Hérode Roi des Juifs, Roi de ce peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir sa femme ? Pourquoi Amurat fera-t-il étrangler Roxane & Bajazet ? Et venant des Juifs & des Turcs aux Chrétiens, pourquoi Philippe II. ce Prince si Catholique, fera-t-il mourir Dom Carlos sur un soupçon fort mal éclairci ? La NOUVELLE la plus agréable que nous ayons, (1) a renouvellé la mémoire d'une chose ensévelie ; & a produit une Tragédie en Angleterre, (2) dont le sujet a sû plaire à tous les Anglois. Rodogune, cette pauvre Princesse opprimée, n'a pas demandé un crime pour un crime : elle a demandé sa sûreté, qui ne pouvoit s'établir que par un crime ; mais un crime à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR ; un crime, dont Machiavel auroit fait une vertu politique, & que la méchanceté de Cléopatre peut faire passer pour une justice légitimement exercée.

Une chose que vous trouviez fort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune Princesse capable d'une si forte résolution. Je ne sai pas bien son âge : mais je sai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit veuve. Une de ces

(1) DOM CARLOS, NOUVELLE HISTORIQUE : par l'Abbé de S. Real.
(2) Composée par M. Otway.

qualités suffit pour faire perdre le scrupule à une femme à quelque âge que ce soit. Faites grace, Monsieur, faites grace à Rodogune. Le monde vous fournira de plus grands crimes que le sien, où vous pourrez faire un meilleur usage de la vertueuse haine que vous avez pour les méchantes actions.

A Madame la Duchesse MAZARIN.

II. IL me semble que Rodogune n'est pas mal justifiée ; faisons la même chose pour Emilie auprès de Madame Mazarin. Suspendez votre jugement, Madame ; Emilie n'est pas fort coupable d'avoir exposé Cinna aux dangers d'une conspiration. Ne la condamnez pas, de peur de vous condamner vous-même : c'est par vos propres sentimens que je veux défendre les siens ; c'est par Hortence que je prétens justifier Emilie.

Emilie avoit vû la proscription de sa famille ; elle avoit vû massacrer son pere, & ce qui étoit plus insupportable à une Romaine, elle voyoit la République assujettie par Auguste. Le desir de la vengeance, & le dessein de rétablir la liberté, lui firent chercher des amis, à qui les mêmes outrages pussent inspirer les mêmes sentimens ; & que les mêmes sentimens pussent unir pour perdre un usurpateur. Cinna neveu de Pompée, & le seul reste de cette grande Maison, qui avoit péri pour

la

la République, joignit ses ressentimens à ceux d'Emilie; & tous deux venant à s'animer par le souvenir des injures, autant que par l'intérêt du public, formerent ensemble le dessein hardi de cette illustre & célébre conspiration.

Dans les conférences qu'il fallut avoir pour conduire cette affaire, les cœurs s'unirent aussi-bien que les esprits: mais ce ne fut que pour animer davantage la conspiration; & jamais Emilie ne se promit à Cinna, qu'à condition qu'il se donneroit tout entier à leur entreprise. Ils conspirerent donc avant que de s'aimer; & leur passion qui mêla ses inquiétudes & ses craintes à celles qui suivent toujours les conjurations, demeura soumise au desir de la vengeance, & à l'amour de la liberté.

Comme leur dessein étoit sur le point de s'exécuter, Cinna se laissant toucher à la confiance & aux bienfaits d'Auguste, fit voir à Emilie un ame sujette aux remords, & toute prête à changer de résolution: mais Emilie, plus Romaine que Cinna, lui reprocha sa foiblesse, & demeura plus fortement attachée à son dessein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à son amant, ce fut-là qu'elle imposa des conditions que vous n'avez pû souffrir, & que vous approuverez, Madame, quand vous vous serez mieux consultée. Le desir de la vengeance fut la premiere passion d'Emilie: le dessein de rétablir la République

se joignit au desir de la vengeance ; l'amour fut un effet de la conspiration, & il entra dans l'ame des conspirateurs, plus pour y servir que pour y régner.

Joignons à la douceur de venger nos Parens
La Gloire qu'on remporte à punir les Tyrans ;
Et faisons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie ;
On a touché son ame, & son cœur s'est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. (1)

Vous êtes née à Rome, Madame, & vous y avez reçû l'ame des Porcies & des Arries (2), au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le génie des Italiens. Avec cette ame toute grande, toute Romaine, si vous viviez aujourd'hui dans une République qu'on opprimât, si vos parens y étoient proscrits, votre maison désolée, & ce qui est le plus odieux à une personne libre, si votre égal étoit devenu votre maître, ce coûteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verriez la ruine de votre patrie ; ce coûteau ne seroit-il pas essayé contre le tyran, avant que d'être employé contre vous-même ?

(1) Vers d'Emilie à sa confidente dans le CINNA.
(2) Femmes de Brutus & de Petus.

Vous conſpireriez ſans doute : & un miſérable amant qui voudroit vous inſpirer la foibleſſe d'un repentir, ſeroit traité plus durement par Hortence, que Cinna ne le fut par Emilie.

Je m'imagine que nous vivons dans une même République, dont un citoyen ambitieux opprime la liberté. En cet état déplorable je vous offrirois un vieux Cinna, qui feroit peu d'impreſſion ſur votre cœur: mais quand vous lui auriez ordonné de punir le tyran, il ne reviendroit pas vous trouver avec des remords, avec cette vertu apparente qui cache des mouvemens de crainte, & des ſentimens d'intérêt. Il recevroit la confidence & les bienfaits du nouvel Auguſte comme des outrages: les périls ne feroient que l'animer à vous ſervir; il ſe porteroit enfin ſi généreuſement à l'exécution de l'entrepriſe, que vous le plaindriez mort pour avoir obéi à vos ordres, ou le loueriez vivant après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux Philoſophe eſt malheureuſe ! Il ne ſe ſoucie point de gloire; & le mieux qu'il lui puiſſe arriver, c'eſt qu'un peu de louange ſoit le prix de tous ſes ſervices. Encore cette apparence de grace, toute vaine qu'elle eſt, ne lui eſt accordée que bien rarement; il voit même beaucoup plus de diſpoſition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conſerve Monſieur l'Am-

bassadeur de Portugal (1) ! S'il n'étoit plus au monde, le Philosophe seroit exposé le premier aux mauvais traitemens que son Excellence essuye tous les jours.

A Messieurs De * * *

III. SI je dispute quelquefois avec vous, Messieurs, ce n'est que pour remplir le vuide du jeu, & pour vous ôter l'ennui d'une conversation trop languissante. Je conteste à dessein de vous céder, & vous oppose de foibles raisons, tout préparé à reconnoître la supériorité des vôtres.

Dans cette vûe, j'ai soûtenu que le MENTEUR étoit une bonne Comedie, que le sujet du CID étoit heureux, & que cet piéce faisoit un très-bel effet sur le Théatre, quoiqu'elle ne fût pas sans défauts; j'ai soutenu que RODOGUNE étoit un fort bel ouvrage, & que l'OEDIPE devoit passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Pouvois-je vous faire un plus grand plaisir, Messieurs, que de vous donner une si juste occasion de me contredire, & de faire valoir la force & la netteté de votre jugement aux dépens du mien ?

J'ai soûtenu que pour faire une belle Comédie, il falloit choisir un beau sujet, le bien disposer, le bien suivre, & le mener naturel-

(1) Le Comte de Mélos.

lément à sa fin; qu'il falloit faire entrer les caractéres dans les sujets, & non pas former la constitution des sujets après celle des caractéres: que nos actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs; qu'il falloit remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que sont les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils font; & qu'enfin ce n'est pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut réprésenter sur le théatre.

Ne vous ai-je pas bien servi, Messieurs, quand je me suis rendu ridicule par de si sottes propositions? Pouvois-je faire plus pour vous, que d'exposer à votre censure la rudesse d'un vieux goût, qui a fait voir le rafinement du vôtre? Vous avez raison, Messieurs, vous avez raison de vous moquer des songes d'Aristote & d'Horace; des rêveries de Heinsius & de Grotius; des caprices de Corneille & de Ben. Johnson; des fantaisies de Rapin & de Boileau. La seule régle des honnêtes gens, c'est la mode. Que sert une raison qui n'est point reçûe, & qui peut trouver à rédire à une extravagance qui plaît?

J'avoue qui'l y a eu des temps où il falloit choisir de beaux sujets, & les bien traiter: il ne faut plus aujourd'hui que des caractéres; & je demande pardon au Poëte de la Comédie de Monsieur le Duc de Buckingham, s'il

m'a paru ridicule quand il se vantoit d'avoir trouvé l'invention de faire des Comédies sans sujet (1). J'ai les mêmes excuses à vous faire, Messieurs: comme vous avez le même esprit, je vous ai tous offensés également; ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétens pas me raccommoder simplement avec vous sur la Comédie; j'espére que vous me ferez à l'avenir un traitement plus favorable en tout, & que Madame Mazarin me sera moins opposée qu'elle n'est.

Que vous ai-je fait, Madame la Duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez? Il n'y a que moi & le Diable de Quevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités: si je veux me taire, je suis trop discret; si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque: quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paroît méprisante & dédaigneuse. Dis-je des nouvelles? je suis mal informé: n'en dis-je pas? je fais le mystérieux. A l'hombre on se défie de moi comme d'un piqueur, & on me trompe comme un imbécille. On me fait les injustices & on me condamne. Je suis puni du tort

(1) Voyez la Comédie du Duc de Buckingham intitulée, THE REHEARSAL; c'est-à-dire, LA RÉPÉTITION DES RÔLES.

qu'ont les autres : tout le monde crie, tout le monde se plaint, & je suis le seul à souffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses, Madame, sans compter que vous me donnez au public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révérer ceux que je méprise, mépriser ceux que j'honore, offenser ceux que je crains. Quartier, Madame la Duchesse ; je me rens. Ce n'est pas vaincre que d'avoir affaire à des gens rendus : portez vos armes contre les rebelles, forcez les opiniâtres, & gouvernez avec douceur les soumis. La différence des uns aux autres ne doit pas durer long-temps. Un jour viendra, (& ce grand jour n'est pas loin,) que le Comte de Melos ne murmurera plus à l'hombre, & que le Baron de la Taulade perdra sans chagrin. Pour moi, j'ai abandonné les VISIONNAIRES & le MENTEUR : Racine est préféré à Corneille ; & les caractéres l'emportent sur les sujets. Je ne renonce pas seulement à mon opinion ; Madame ; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que Monsieur de Villiers n'en peut avoir à soûtenir la beauté de ses parentes. J'ai changé l'ordre de mes louanges & de mes Censures. Dès les cinq heures du soir je blâmerai ce que vous jugerez blâmable, & je louerai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier sacrifice, je continuerai, tant qu'il vous plaira, la maudite societé que nous

avons eûe, Monsieur l'Ambassadeur de France, Monsieur le Comte de Castelmelhor (1), & moi. Proposez quelque chose de plus difficile, vos ordres, Madame, le feront exécuter.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

SI vous trouvez des extravagances dans le petit livre que je vous envoye, vous êtes obligée de les excuser, puisque vous m'avez ôté le jugement qui m'auroit empêché de les écrire. J'ai passé ma vie avec des personnes fort aimables, à qui j'ai l'obligation de m'avoir laissé tout le bon sens dont j'avois besoin pour estimer leur mérite, sans interesser beaucoup mon repos: j'ai bien sujet de me plaindre de vous, de m'avoir ôté toute la raison qu'elles m'avoient laissée.

(1) Dom Louis de Vasconcellos & Sousa, Comte de Castelmelhor, premier Ministre & favori d'Alphonse Roi de Portugal. Après la révolution qui arriva en Portugal en 1667. il fut obligé de se retirer à Turin, d'où il obtint permission de passer en Angleterre. Il y demeura dix ou douze ans, & retourna ensuite en Portugal.

Que ma condition est malheureuse! J'ai tout perdu du côté de la raison ; du côté de la passion je ne voi rien pour moi à prétendre. Demanderai-je que vous aimiez une personne de mon âge ? Je n'ai pas vécu d'une maniére à pouvoir espérer un miracle en ma faveur. Si le mérite de mes sentimens obtenoit de vous un regret que je sois vieux, & un souhait que je fusse jeune, je serois content. La grace d'un souhait est peu de chose, ne me la refusez pas. Il est naturel de souhaiter que tout ce qui nous aime soit aimable.

Il ne fut jamais de passion si desintéressée que la mienne. J'aime les personnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos amans comme vos sujets, au lieu de les haïr comme mes rivaux: ce qui est à vous m'est plus cher, que ce qui est contre moi ne m'est odieux. Pour ce qui regarde les personnes qui vous sont cheres, je n'y prens guére moins d'intérêt que vous: mon ame porte ses affections & ses mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de votre tendresse, je languis de vos langueurs. Les chants les plus passionnés des opera ne me touchent plus d'eux-mêmes: ils ne font d'impression sur moi que par celle qu'ils ont faite sur vous. Je suis touché de vous voir touchée, & ces soûpirs doulouteux qui vous échappent, coûtent moins à votre

cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines, & j'en ai autant que vous à les souffrir. Quelquefois vous produisez en nous une passion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous recitez les vers d'ANDROMAQUE, vous donnez de l'amour, avec les sentimens d'une mere qui ne veut donner que de la pitié. Vous cherchez à nous rendre sensibles à ses infortunes, & vous nous trouvez sensibles à vos charmes. Les choses tristes & pitoyables rappellent nos cœurs secrettement à la passion qu'ils ont pour vous; & la douleur que vous exigez pour une malheureuse, devient un sentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas sans en avoir fait l'expérience. Les matiéres les plus opposées à la tendresse prennent un air touchant dans votre bouche: vos raisonnemens, vos disputes, vos contestations, vos colères ont leurs charmes; tant il est difficile de trouver rien en vous qui ne contribue à la passion que vous inspirez. Il ne sort rien de vous qui ne soit aimable: il ne se forme rien en nous qui ne soit amour.

Une réflexion sérieuse vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce discours: mais vous ne sauriez vous moquer de mes foiblesses que vous ne soyez contente de votre beauté; & je suis satisfait de ma honte, si elle vous donne quelque satisfaction. On sacri-

fie ſon repos, ſa liberté, ſa fortune, *la gloire ne ſe ſacrifie point*, dit Montagne. Je renonce ici à notre Montagne, & ne refuſe pas d'être ridicule pour l'amour de vous. Mais on ne ſauroit vous faire un ſacrifice de cette nature-là : il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un Miniſtre renonce pour vous à ſa politique, & un Philoſophe à ſa morale, ſans intéreſſer leur réputation. Le pouvoir d'une grande beauté juſtifie toutes les paſſions qu'elle fait produire, & après avoir conſulté mon jugement autant que mon cœur, je dirai ſans craindre le ridicule, que *je vous aime*.

L'Homme ſur le Retour.

TIRCIS, le bel âge nous laiſſe ;
Allons chercher une maîtreſſe.
Qui ſe contente en ſes amans
De vertus au lieu d'agrémens ;
Allons chercher la femme forte ;
Mais en eſt-il de cette ſorte ?
On la cherchoit en vain, dit-on,
Du temps même de Salomon.
S'il n'eſt de ces femmes divines,
Il eſt de folles héroïnes,

A qui d'illuſtres viſions
Tiendront lieu de perfections.
L'une eſt folle de la vaillance ;
L'autre eſt folle de la ſcience,
Et court après les beaux eſprits
Par le charme de leurs écrits.
Telle eſt ſi folle de ſageſſe
Qu'elle en mépriſe la jeuneſſe ;
Et ſe fait une vanité
De plaire à notre gravité.
Il eſt vrai que cette chimére
N'eſt pas aux femmes ordinaire ;
Et qu'on leur voit des appétits
Rarement pour les cheveux gris :
Mais leur incertaine nature,
Pour nous rompre toute meſure,
A le caprice quelquefois
D'aimer ſageſſe, honneur & loix.
Une impertinente adorable
Ecoutera de vieux mortels,
Qui vont révérer ſes autels ;
Et quelque ſotte inéxorable
Penſant donner à ſes appas
La gloire de notre trépas,
Nous laiſſera goûter ſes charmes

Sans qu'il nous en coûte des larmes,
Il eſt mille chemins ouverts,
Pour arriver à leurs travers.
Mais laiſſons la galanterie
Pour une jeuneſſe fleurie,
Et n'eſpérons, pas étant vieux,
De gagner le cœur par les yeux;
Que l'eſprit ſoit notre conquête,
Tâchons d'aſſujettir la tête
Et qu'un aſcendant de raiſon
Tienne la leur comme en priſon.
Si je trouvois une Lucréce
Capable d'un peu de tendreſſe,
J'accorderois avec plaiſir,
Son honneur avec mon deſir;
J'entretiendrois en ſa belle ame
La douceur d'une honnête flâme;
Et les intérêts de ſon cœur,
Ménagez avec ſa pudeur
Feroient voir au monde une prude
Sans rien de trop doux, ni de rude.
Mais Dieux! quelle eſpéce d'amour!
O! triſte & malheureux retour,
Qu'il te faut d'art avec des belles
Que tu veux tendres & cruelles!

Que d'art à vaincre des rigueurs!
Que d'art à borner les faveurs!
Que d'art à trouver la tendresse
Sans intéresser la Lucréce!
Encor, ce mal seroit léger
N'étoit qu'on ne peut plus changer.
Adieu, pour jamais je vous quite,
Agréable légereté,
J'entre dans la saison maudite
Où la triste fidélité
N'a rien qu'un ennuyeux mérite
Dont on est bientôt dégoûté.

LETTRE
A
MONSIEUR LE COMTE
DE SAINT-ALBANS.

J'AI failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; & en quoi je suis plus malheureux, c'est qu'il n'y a pas eu de maladie à Londres que la mienne; pas un rhûme, un mal de dents, un accès de

goutte. Mylord Arlington, à qui vous cediez le rang de premier goutteux, pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail, aussi bien que la bonne femme qui vous sert. Pour moi, je ne suis pas encore bien guéri : mais sans les secours que jai trouvés, je serois mort.

A quoi pensez-vous, Mylord, de passer l'hiver dans un pays où les chevaux sont traitez plus soigneusement cent fois que nous ? Où il y a des Mayernes pour les maladies des chevaux de course ; & des espéces de Maréchaux pour celles des hommes ? Si vous aviez de ces Enthousiasmes de Religion qui rendent la vie odieuse à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque chose dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais si vous êtes homme comme nous ; si vous conservez l'inclination naturelle de vivre, qui est demeurée à Monsieur le Maréclal de Villeroi, à Monsieur le Premier (1), à Monsieur de Ruvigny, & à vos autres contemporains, pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne passez aucun jour qui n'en retranche cinq ou six de votre vie ?

Je m'arrête trop sur des discours que je devois passer legerement, il faut venir à des idées plus agréables. Madame de Portsmouth vous donnera telle part dans sa banque qu'il

(1) Monsieur de Beringhen, premier Ecuyer.

vous plaira. Mylord Hyde (1) vous promet des honnêtetés qui se distingueront mal-aisément de la confiance. Monsieur l'Ambassadeur vous offre une pleine lumiére des affaires de Hongrie, & de la guerre où les Princes du Nord vont s'engager : & ce que j'estime beaucoup, Monsieur le Duc d'Ormond est prêt à jouer au Tric-trac avec vous sans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez presque plus, que vous êtes accablé d'incommodités qui peuvent aisément dégoûter le monde de vous. Vous prenez mal la chose, Mylord ; c'est la Province qui se dégoûte de vous, & non pas le monde.

On juge de vous, à la campagne, par la foiblesse de votre vûe : vos infirmités y sont prises pour des défauts ; & vous ne sauriez croire le mépris qu'a un homme de la *Contrée*, qui se porte bien, pour un homme de la Cour, qui se porte mal. Ici, Mylord, on vous considére par la force de votre esprit : vos maux y sont plaints, & vos bonnes qualités révérées.

Quelle différence de séjour pour vous ! Et cependant vous avez fait choix de celui qui est si contraire à votre santé & à votre réputation. La plus grande peine des disgraces, vous vous l'êtes imposée vous-même. C'est la privation du commerce des gens du monde,

(1) Ensuite Comte de Rochester.

avec

avec lesquels vous avez toûjours vécu. On se console de la perte de ses biens : on ne se console point d'avoir perdu la douceur des Societés agréables, & de souffrir l'ennui des importunes. Ayez tant de raison qu'il vous plaira, le secours de la raison ne peut rien où la délicatesse du goût est affligée.

Revenez donc, Mylord, revenez à des gens qui connoissent votre mérite, comme vous connoissez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribue de tous ses soins à votre soulagement, ou à vos plaisirs. La politesse de Mylord Sunderland vous fera trouver rude & grossier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel ; & la facilité de la vie commode qu'il fait établir à la Cour, vous détrompera pour jamais du faux repos de votre campagne. Madame Mazarin vous ôtera le scrupule de vos visites. Elle ne s'offensera point que vous soyez auprès d'elle sans la voir ; & moins sensible à l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en souffrez, elle vous fera goûter la douceur d'un entretien qui ne céde pas au charme de sa beauté. Pour vous, elle suspendra la fureur de la Bassette, & rappellera cette raison pure & tranquille qu'elle nous refuse tous les jours. Monsieur Waller vous garde une conversation délicieuse. Je ne suis pas si vain que de vous parler de la mienne. Il vaut mieux vous promettre mes services le

jour du Sabbat, & me laisser perdre aux échets toutes les fois que Monsieur de Saissac pariera pour moi. Je ne vous dis rien de Mademoiselle Crofs : depuis qu'elle est *Duchesse de Chastellerault*, je ne sai point ce qu'elle veut être au *Comte de Saint Albans* (1).

Si ces tentations sont trop légeres, que vous ayez résolu de vous retirer du monde présentement, songez, Mylord, que c'est dans la Capitale qu'un honnête homme doit se retirer. Votre raison vous dérobe au monde dans la ville, quand il vous plaît, votre imagination vous y rend à la campagne, même quand vous ne le voulez pas. Vivez ici en Philosophe dans votre maison : c'est un nouveau mérite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au pays de Suffolck, c'est se rendre

(1) Mademoiselle Crofts, sœur de Mylord Crofts, avoit été fille d'honneur de la Reine. Après qu'elle eut quitté la Cour, sa Maison devint un réduit fort agréable, où le Comte de Saint-Albans & deux ou trois personnes de qualité alloient souper presque tous les soirs. Le Comte d'Arran, ensuite Duc d'Hamilton, s'attacha à cette Dame ; & alors Mylord Saint-Albans se retira. Monsieur de Saint-Evremond raille ici sur cette nouvelle intrigue. Il appelle Mademoiselle Crofts DUCHESSE DE CHASTELLERAULT, parce que le Comte d'Arran avoit été en France pour tâcher de faire valoir de vieilles prétentions de la Maison d'Hamilton sur le Duché de Castellerault.

obscur plûtôt que sage, & se faire oublier des autres au lieu de se connoître soi-même.

Les plus grands Philosophes de l'antiquité demeuroient dans la plus belle ville de la Grece; & celui qui conseilloit de *cacher sa vie* (1) avoit de beaux Jardins à Athenes, où cinq ou six de ses amis philosophoient avec lui. Je ne sai comment revenir d'Athenes à Londres. Je souhaiterois pourtant que votre retour fût aussi prompt que le mien. M'y voilà, Mylord, pour vous attendre, & vous supplier de nous amener Monsieur Jermyn. Rendez-le au monde malgré lui. Il ne sera pas long-temps sans vous savoir gré d'une si heureuse violence, ni vous, Mylord, sans nous remercier de la résolution que vous aurez prise par notre moyen.

(1) Epicure. Voyez le I. Tome, à la pénultiéme page.



LETTRE A MONSIEUR LE DUC DE BUCKINGHAM.

MONSIEUR Burnet (1) eſt ſi fort perſuadé de votre converſion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos amis: *Je ſuis prêt à répondre, ſur mon ſalut, de celui du Duc de Buckingham, dans la ferme opinion que j'ai du changement de ſa vie.* » Converſion, » Monſieur Burnet! *dit Monſieur Waller:* » on ne ſe convertit pas ainſi; ce n'eſt ni par » vous, ni par moi, ni par homme vivant » qu'eſt venue la régularité nouvelle du Duc » de Buckingham. Un de ſes nouveaux amis, » mort il y a long-temps, a fait depuis peu » la merveille que nous admirons. C'eſt Pe- » tronius Arbiter, le plus délicat homme de » ſon temps en poëſies, en muſiques en pein- » tures, voluptueux en toutes choſes, qui » faiſoit du jour la nuit, & de la nuit le jour:

(1) Gilbert Burnet, enſuite Evêque de Saliſbury.

» mais il étoit si maître de ces vices & de son
» irrégularité, qu'il devenoit le plus réglé hom-
» me du monde, quand il le jugeoit à propos. Le
» Duc de Buckingham, qui lui ressembloit dé-
» ja par mille endroits, a voulu depuis peu lui
» ressembler par ce dernier; & voilà, Mon-
» sieur Burnet, d'où vient cette régle que
» vous avez prise pour une conversion.

Avec la permission de Monsieur Burnet & de Monsieur Waller, je raisonnerai d'une autre sorte, & voici mon raisonnement. Il n'y a personne de bon goût qui aime le vice, quand le vice n'est pas agréable, & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat ait de la continence aux Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre sujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des objets capables de vous tenter, & on verra que le converti de Monsieur Burnet, & le nouveau Pétrone de Monsieur Waller, ne sont autre chose que le véritable Duc de Buckingham.

Dieu me préserve de vous tourner l'esprit du côté de l'amour. J'ai un autre péché à vous proposer que vous ne devineriez jamais, & que je vous souhaite de tout mon cœur; c'est l'avarice, Mylord, que je tiens préferable pour vous à la sagesse des Philosophes, & à la gloire des Conquérans. En effet, j'aimerois mieux vous voir ressembler à Sir Charles Herbert, qu'à Socrate, ni à César.

Où la difficulté eſt plus grande, le mérite me paroît plus grand auſſi; & il eſt certain que vous aurez plus de peine à imiter ces Héros, que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la perfection, je n'éxige pas de vous cette auſtére diſcipline d'économie, qui porte un homme dur à ſoi-même à vouloir ſe paſſer de tout. Je deſirerois ſeulement que vous obſervaſſiez avec ſoin ceux qui manient votre argent, pour leur conſerver, en dépit d'eux, l'integrité qu'ils voudroient perdre cent fois le jour à votre ſervice.

Si vous revenez jamais à Londres avec peu de valets & beaucoup d'argent, vous ſerez l'admiration de l'Angleterre : ſans cela, Mylord, la multitude ne ſera pas pour vous; & il faudra vous contenter de quelques admirateurs particuliers, dont votre très-humble ſerviteur ſera le premier.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN;

AVEC UN DISCOURS

SUR LA RELIGION.

J'AI ſongé toute la nuit à la converſation que nous eûmes hier au ſoir, & je ne m'en étonne point, Madame : quand on a eû le plaiſir de vous voir & de vous parler le ſoir, il ne faut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me ſembloit que Monſieur de Barillon raiſonnoit avec beaucoup de ſolidité. Le Comte de Mélos, qui préféroit toujours la ſoûmiſſion de l'eſprit au raiſonnement, voulut bien ſe rendre au vôtre; & vos lumiéres lui tinrent lieu de l'autorité, qu'il a coûtume de reſpecter.

J'avoue que j'étois convaincu & enchanté de vos raiſons; elles faiſoient leur impreſſion ſur mon eſprit avec toute la force de la vérité, & s'inſinuoient dans mon cœur avec tous vos charmes. Le cœur doux & tendre comme il eſt, a une oppoſition naturelle à l'auſtérité

de la raison. La vôtre a trouvé un grand secret: elle porte des lumiéres dans les esprits, & inspire en même-temps de la passion dans les cœurs. Jusqu'ici la raison n'avoit pas été comptée entre les appas des femmes : vous êtes la premiere qui l'ait rendue propre à nous donner de l'amour. Sans vous, Madame, les vérités que nous cherchons, nous auroient paru bien dures. La vérité qu'on a bannie du commerce comme une fâcheuse, & qu'on a cachée au fond d'un puits, comme une séditieuse qui troubloit l'Univers ; cette vérité change de nature dans votre bouche, & n'en sort que pour vous concilier généralement tous les esprits. Vous la rétablissez dans le monde avec une pleine satisfaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'est pas, Madame, que vous n'ayez votre part de la malignité de la nature. Vous avez quelquefois des desseins formés de nous choquer. Sans être trop pénétrant on découvre la malice de vos intentions; mais vos charmes sont au-dessus de ces intentions malicieuses. Vous plaisez, lors même que vous avez envie de déplaire; & de toutes les choses que vous voudriez entreprendre, ne plaire pas est la seule dont vous ne sauriez venir à bout.

La vérité ne peut plus souffrir la violence que vous lui faites: elle veut reprendre la sécheresse

chereſſe & l'auſtérité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ſes qualités naturelles ; & vous vous en apercevrez, Madame, à la lecture du petit diſcours que je vous envoye.

DISCOURS.

» AUSSI-TÔT que nous avons perdu le » goût des plaiſirs, notre imagination » nous offre des idées agréables, qui nous » tiennent lieu de choſes ſenſibles. L'eſprit » veut remplacer des plaiſirs perdus ; & il va » chercher ſes avantages en l'autre monde, » quand les voluptés qui touchoient le corps » nous ſont échapées.

» Le dégoût du libertinage nous fait quel» quefois naître l'envie de devenir dévots ; » mais ſommes-nous établis dans un état plus » religieux & plus ſaint, nous paſſons la vie » à vouloir comprendre ce qui ne ſauroit être » compris ; & il vient des temps de ſéchereſ» ſe & de langueur, où l'on fait de fâcheuſes » réfléxions ſur le tourment qu'on ſe donne » pour un bien oppoſé aux ſens, peu connu » à la raiſon, conçû foiblement par une foi » incertaine & mal aſſurée. C'eſt de-là que » viennent les plus grands déſordres des Mo» naſtéres. Quand la félicité qu'on promet » aux Religieux leur paroît douteuſe, le mal

» certain qu'il faut souffrir leur devient insup-
» portable.

» La diversité des temperamens a beaucoup
» de part aux divers sentimens qu'ont les
» hommes sur les choses surnaturelles. Les
» ames douces & tendres se portent à l'amour
» de Dieu ; les timides se tournent à la crainte
» de l'enfer ; les irrésolus vivent dans le doute ;
» les prudens vont au plus sûr, sans examiner
» le plus vrai. Les dociles se soûmettent ; les
» opiniâtres s'obstinent dans le sentiment
» qu'on leur a donné, ou qu'ils se forment
» eux-mêmes ; & les gens attachés à la raison,
» veulent être convaincus par des preuves
» qu'ils ne trouvent pas.

» *Quand les hommes*, disoit Monsieur
» WURTS (1) *auront retiré du Christianisme ce*
» *qu'ils y ont mis, il n'y aura qu'une même Re-*
» *ligion, aussi simple dans sa Doctrine, que*
» *pure dans sa Morale.*

» Comme nous ne recevons point notre
» créance par la raison (2), aussi la raison ne
» nous en fait-elle pas changer. Un dégoût
» secret des vieux sentimens, nous fait sortir
» de la religion dans laquelle nous avons vé-

(1) Général des Troupes Hollandoises, pendant la guerre de 1672.

(2) Voyez le COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE, de M. Bayle sur ces paroles de JESUS-CHRIST, *contrain-les d'entrer*, II. Part. pag. 534.

» cu ; l'agrément que trouve l'eſprit en de
» nouvelles penſées, nous fait entrer dans une
» autre: & lorſqu'on a changé de religion,
» ſi on eſt fort à parler des erreurs qu'on a
» quittées, on eſt aſſez foible à établir la vé-
» rité de celle qu'on a priſe.

» La Doctrine eſt conteſtée par tout : elle
» ſervira éternellement de matiére à la diſpute
» dans toutes les Religions ; mais on peut
» convenir de ce qui regarde les mœurs. Le
» monde eſt d'accord ſur les Commande-
» mens que Dieu nous fait, & ſur l'obéiſſan-
» ce qui lui eſt due, car alors Dieu s'expli-
» que à l'homme en des choſes que l'homme
» connoît & qu'il ſent. Pour les myſtéres, ils
» ſont au-deſſus de l'eſprit humain, & nous
» cherchons inutilement à connoître ce qui
» ne peut-être connu ; ce qui ne tombe ni
» ſous les ſens, ni ſous la raiſon. La coû-
» tume en autoriſe le diſcours, la ſeule gra-
» ce en peut inſpirer la créance.

» Il ne dépend pas de nous de croire ce
» qu'on veut, ni même ce que nous vou-
» lons. L'entendement ne ſauroit ſe rendre
» qu'aux lumiéres qu'on lui donne ; mais la
» volonté doit ſe ſoûmettre aux ordres qu'elle
» reçoit.

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

ON m'accuse à tort d'avoir trop de complaisance pour Madame Mazarin : il n'y a personne dont Madame Mazarin ait plus à se plaindre que de moi. Depuis six mois je cherche malicieusement en elle quelque chose qui déplaise; &, malgré moi, je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. Une curiosité chagrine me fait examiner chaque trait de son visage, à dessein d'y rencontrer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du desagrément qui me dégoûte. Que je réussis mal dans mon dessein! Tous ses traits ont une beauté particuliére qui ne céde en rien à celle des yeux, & ses yeux; du consentement de tout le monde, sont les plus beaux yeux de l'Univers.

Voici une chose dont je ne me console point. Ses dents, ses lévres, sa bouche, & toutes les graces qui l'environnent, se trouvent assez confondues parmi les grandes & les diverses beautés de

ſon viſage : mais ſi on les compare à ces belles bouches qui font le charme des perſonnes qu'on admire le plus, elles déſont tout, elles effacent tout : ce qui eſt peu diſtingué en elle ne laiſſe pas conſidérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma curioſité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque défaut en ſa taille ; & je trouve je ne ſai quelle grace de la nature répandue ſi heureuſement en toute ſa perſonne, que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & affectation.

Quand Madame Mazarin, plaît trop dans ſa négligence, je lui conſeille de s'ajuſter avec ſoin ; eſpérant que l'ajuſtement & la parure ne manqueront pas de ruiner ſes agrémens naturels : mais à peine elle eſt parée, que je ſuis contraint d'avouer qu'on n'a jamais vû à perſonne un air ſi grand & ſi noble que le ſien. Mon chagrin ne s'appaiſe pas encore. Je la veux voir dans ſa chambre au milieu de ſes chiens, de ſes guenons, de ſes oiſeaux, & je m'attens que le déſordre de ſa coëffure & de ſes habits lui fera perdre l'éclat de cette beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'eſt-là qu'elle eſt cent fois plus aimable ; c'eſt-là qu'un charme plus naturel donne du dégoût pour tout art, pour toute induſtrie ; c'eſt-là que la liberté de ſon eſprit & de ſon humeur n'en laiſſe à perſonne qui la voye.

Que feroit le plus grand de ſes ennemis ! Je lui ſouhaite une maladie qui puiſſe ruiner ſes appas: mais nous ſommes plus à plaindre qu'elle dans ſes douleurs : ſes douleurs ont un charme qui nous cauſe plus de mal qu'elle n'en ſouffre.

Après m'être laiſſé attendrir par ſes maux ; je cherche à m'attirer des outrages qui m'irritent : je choque à deſſein toutes ſes opinions: j'excite ſa colere dans la diſpute ; je me fais faire des injuſtices au jeu ; j'inſinue moi-même les moyens de mon oppreſſion, pour me donner le ſujet d'un véritable reſſentiment. Que me ſert toute cette belle induſtrie ? Ses mauvais traitemens plaiſent au lieu d'irriter ; & ſes injures, plus charmantes que ne ſeroient les careſſes des autres, ſont autant de chaînes qui me lient à ſes volontés. Je paſſe de ſon ſérieux à ſa gaité. Je la veux voir ſérieuſe, penſant la trouver moins agréable : je la veux voir plus libre, eſpérant de la trouver indiſcrete. Sérieuſe, elle fait eſtimer ſon bon ſens : enjouée, elle fait aimer ſon enjouement.

Elle ſait autant qu'un homme peut ſavoir ; & cache ſa ſcience avec toute la diſcrétion que doit avoir une femme retenue. Elle a des connoiſſances acquiſes, qui ne ſentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir : elle a des imaginations heureuſes, auſſi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous bleſſe.

J'ai vû des femmes qui se faisoient des amans par l'avantage de leur beauté, qui les perdoient par les défauts de leur esprit : j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & spirituelles ensemble, & qui rebutoient comme indiscretes, peu sûres, & intéressées. Avec Madame Mazarin, passez du visage à l'esprit, des qualités de l'esprit à celles de l'ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie ; & que rien ne sauroit vous dégager. On se défend des autres par la raison, c'est la raison qui nous livre, & qui nous assujettit à son pouvoir. Ailleurs notre amour commence d'ordinaire où finit notre raison : ici notre amour ne sauroit finir que notre raison ne soit perdue.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame Mazarin, c'est qu'elle inspire toûjours de nouveaux desirs, que dans l'habitude d'un commerce continuel, elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une passion naissante. C'est la seule femme pour qui l'on puisse être éternellement constant, & avec laquelle on se donne, à toute heure, le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa personne : on change à tout moment pour ses traits ; & on goûte en quelque façon cette joie vive & nouvelle qu'une infidélité en amour nous fait sentir.

Tantôt la bouche est abandonnée pour les

yeux ; tantôt on abandonne les yeux pour la bouche. Les joues, le nez, les sourcils, le front, les cheveux, les oreilles même, (tant la nature a voulu rendre toutes choses parfaites en ce beau corps !) les oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, & nous font goûter le plaisir du changement. A considérer ses traits séparés, on diroit qu'il y a une secrette jalousie entr'eux, & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des amans. A considérer leur rapport ; à les considérer unis & liés ensemble, on leur voit former une beauté qui ne souffre ni d'inconstance pour elle, ni de fidelité pour les autres. J'ai assez parlé des choses qui nous paroissent, devinons la perfection des endroits cachés, & disons, par conjecture, que le mérite de ce qu'on ne voit point, passe de bien loin tout ce qu'on voit.



EPITRE
DE MONSIEUR LE DUC
DE NEVERS,
A MONSIEUR
L'ABBÉ' BOURDELOT. (1)

Quoi! mes Vers, Bourdelot, sans grace & sans beautés,
Vivent dans ta mémoire, & sont par toi cités!
Du profond de l'oubli tirant leur destinée,
Tu redonnes le jour à ma Muse étonnée!
Qui te prête la main? quel Dieu te fait agir,
Et t'inspire mes vers pour me faire rougir?
Moi, qui sur le Parnasse, apprenti téméraire;
Ai fait parler ma Muse une langue étrangére,
Et qui n'ai, dans mes vers, échapés au hazard,
Que l'audace pour régle, & le bon sens pour art;
Pour orner le François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes vers d'insolentes figures,

(1) Médecin de Christine, Reine de Suéde, & ensuite du Prince de Condé. Il mourut en 1684.

Qui par le choix des mots, & l'adresse du tour,
Eblouissent l'esprit de l'éclat d'un faux jour.
Que ne puis-je à présent dans l'ardeur qui m'anime
Donner de la Fayette (1) au travers du sublime:
Ou puisant dans Meré (2) tous les charmes divers,
Des plus beaux agrémens façonner tous mes vers!
Alors je donnerois par des traits connoissables
A la postérité tes talens admirables:
L'éclat de ton esprit seroit un sûr garant
Pour dessiller les yeux du vulgaire ignorant.
Toi, qu'on a remarqué dans le siécle où nous sommes,
Par tant de beaux endroits homme au-dessus des hommes;
Qui des travers du monde évitant le poison,
Te sais faire à toi-même un Dieu de la raison:
Tu ris de la fortune, & des tours de sa roue:
Quand du sort de nos jours l'inconstance se joue,
Tu sais qu'on n'a du Ciel des regards caressans
Que pour en ressentir des regrets plus cuisans.
Les astres trop cruels dans leur course changeante,
Nous font voir du bonheur l'incertitude errante;
On voit dans l'Univers tant d'abus établis,
Se fonder en coutume au lieu d'être abolis;

(1) Madame de La Fayette.
(2) Le Chevalier de Meré.

Le sang des grands Seigneurs mêlé dans la rotnre,
Faire en naissant changer au Bourgeois de nature ;
Rome a vû radoter au Trône des Césars,
L'Eglise dans les mains d'imbécilles vieillards,
Donner à des neveux le saint Siége au pillage ;
Et de ses fiefs sacrés démembrer l'apanage.
Mais loüons d'Innocent (1) la sainte austérité :
Que l'Eglise est superbe en son humilité !
Il ôte à l'Univers l'effroyable scandale,
L'hydre du Népotisme à Rome si fatale :
Il veut du Jansénisme étouffer le poison,
Et les saintes erreurs qui troublent la raison.
Admirons ses vertus dans le temps que le monde
En vices éclatans plus que jamais abonde.
Un Ministre fameux (2) pour soutenir son nom
Va pour neveu postiche adopter un *Orgon* ; (3)
Qui de ses grands trésors, pieuse frénésie !
Des Tartuffes du temps nourrit l'hypocrisie,
Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but,
Va, l'argent à la main, trafiquer son salut.
S'il recevoit d'enhaut des notions plus claires,
Il iroit à la Trape imiter les Macaires :

(1) Innocent XI.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) Le Duc de La Meilleraye, à qui le Cardinal donna sa Niéce Hortence Mancini en mariage, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Mazarin.

Car dans le monde on fait des efforts impuiſſans;
Pour détacher l'eſprit du commerce des ſens.
C'eſt trop, n'en parlons plus; entrons en diligence
Dans le pompeux néant de la grandeur immenſe.
Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les lois,
Un Cromwel déranger un long ordre de Rois;
Qu'une Reine ait pû faire, exemte de tous crimes,
De deux freres vivans deux maris légitimes; (1)
Une autre, par ſon fils, voit ſigner aujourd'hui
L'arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui. (2)
De quel œil de Caton ta divine prudence,
Des caprices du ſort perce l'extravagance?
Défiant ſon pouvoir tu ris de ſon courroux
Et tu mets les mortels à l'abri de ſes coups.
La nature à tes yeux ſe montre toute nue,
T'apprend de ſes ſecrets la ſcience connue;
Découvre à ton eſprit les énigmes divins,
Et fait faire à ton art obéir les deſtins.
Ta main ſait renouer d'une vie ébranlée,

(1) Marie-Eliſabeth-Françoiſe de Savoye, fille de Charles-Amé de Savoye, Duc de Nevers & d'Aumale, qui après avoir été mariée avec Alphonſe VI. Roi de Portugal, épouſa, du vivant de ce Prince, Dom Pedro ſon frere. Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle l'Article PORTUGAL. (*Alphonſe VI. Roi de*)

(2) Marie-Anne d'Autriche, mere de Charles II. Roi d'Eſpagne, obligée de ſe retirer à Tolède.

Dans les doigts de Clothon la trame défilée ;
Et de l'ame aux abois ranimant les resſorts,
Des bords de l'Achéron tu rappelles les morts.
Ton esprit, ton bon goût, ta ſcience profonde
Triomphent des erreurs qui régnent dans le monde;
Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrans,
Que ta main ſait porter ſur les vices du temps.
Chacun craint que ta plume en critique fertile
Ne répande ſur lui ſon éloquente bile :
Pour moi qui ris du ſort que mes vers trouveront;
Je baiſerai les mains qui les déchireront.
Auſſi-bien dans le monde, hors deux Auteurs célébres,
Le reſte eſt englouti dans l'horreur des ténébres.
Ces illuſtres du temps, Racine & Deſpreaux,
Sont du mont Helicon les Fermiers généraux;
Pour mettre des impôts ſur l'onde d'Hippocrene,
Phœbus leur donne à bail ſon liquide domaine :
Tout paſſe par leurs mains; les précieux tréſors
Ne coulent que pour eux des Caſtalides bords.
On a vû dans leurs vers leur extrême richeſſe;
Leurs plumes dégorgeoient des liqueurs du Permeſſe;
A préſent de la rime abandonnant les loix,
Ils veulent que Phœbus reprenne tous ſes droits;

Et sortant tout d'un coup de l'ordre poëtique.
Ils entrent étrangers dans le monde historique. (1)
Louis par ses hauts faits, qu'ils sont prêts à
traiter,
Eblouit tout le monde à force d'éclater.
Qui peindra les beaux traits de sa gloire immortelle;
Le peinceau trembleroit entre les mains d'Apelle.
Quel bonheur d'être nez au siécle de Louis!
Admirons, Bourdelot, ses exploits inouis,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons
écrire;
Et plaignons l'avenir qui ne peut que les lire.

(1) Messieurs Racine & Despreaux furent nommés en 1677. pour écrire l'histoire de Louis XIV.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE viens de lire avec Monſieur Van-Beuning (1) les vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet Ambaſſadeur, qui a paſſé ſa vie dans l'étude, auſſi bien que dans les affaires, les trouve fort beaux; & mon ſentiment eſt, Madame, qu'il y en a dans ce petit ouvrage d'auſſi élevés que j'en aye vû depuis long-temps dans notre langue. Ce qui me les fait eſtimer davantage, c'eſt qu'il y a de la nouveauté & du bons ſens; ajuſtement difficile à faire. Car nos nouveautés ont ſouvent de l'extravagance, & le bon ſens qui ſe trouve dans nos écrits, eſt le bon ſens de l'antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'eſprit des anciens nous en inſpire, mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penſer; mais je n'aime pas à me ſervir de leurs penſées. Ce que nous voyons d'eux avoit la

(1) Ambaſſadeur des Etats Généraux en Angleterre.

grace de la nouveauté, lorsqu'ils le faisoient : ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de siécle en siécle, & est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles productions ; qui se pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumieres pour les siennes ? On nous apporte une infinité de régles qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui ; & on ne considére point que ce ne sont pas les mêmes sujets qu'il faut traiter, ni le même génie qu'il faut conduire.

Si nous faisions l'amour comme Anacréon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule ; comme Terence, rien de plus bourgeois ; comme Lucien, rien de plus grossier. Tous les temps ont un caractére qui leur est propre ; ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires : ils ont leur morale, en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'est toujours l'homme, mais la nature se varie dans l'homme ; & l'Art qui n'est autre chose qu'une imitation de la nature, se doit varier comme elle. Nos sottises ne sont point les sottises dont Horace s'est moqué ; nos vices ne sont point les vices que Juvenal a repris : nous devons employer un autre ridicule, & nous servir d'une autre censure,

J'ai

J'ai obligation à Monsieur de Nevers : je cherchois de la nouveauté il y a long-temps, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui sait penser lui-même ce qu'il écrit, & qui donne son propre tour à l'expression de ses pensées.

Moi qui n'ai dans mes vers, échapés au hazard ;
Que l'audace pour régle, & le bon sens pour art :

Si la fortune, l'*audace*, & le *bon sens* produisent tant de beautés, je conseille aux Auteurs de renoncer aux régles de l'Art, & de s'abandonner purement à leur génie.

Pour orner le François de nouvelles parures ;
Je hazarde en mes vers d'insolentes figures :

Celui qui hazarde ces *insolentes figures*, est assûré de n'en avoir que de nobles ; c'est une hardiesse heureuse qui n'a rien d'extravagant ni de faux ; un éclat d'imagination que le jugement peut avouer pour une de ses lumieres.

Je ne sai pas bien si les avantages que Monsieur de Nevers attribue à Madame de la Fayette, & à Monsieur de Meré, sont sincéres. Leur mérite me persuade la sincérité : sans cela la délicatesse du tour me seroit suspecte & je craindrois qu'il n'y eût quelque ri-

dicule caché ſous le *Sublime* de l'une, & ſous les *charmes divers* de l'autre. Les louanges que l'on donne à Monſieur Bourdelot ſont plus nettement expliquées. Je n'en donnerois pas moins à ſa perſonne, mais je voudrois qu'elles fuſſent plus dégagées de ſa profeſſion. A mon avis, la Médecine rompt plus de *trames* qu'elle n'en renoue; & il ne falloit pas moins que les vers de Monſieur votre frere, pour remettre en honneur une ſcience que ceux de Moliere avoient décriée. A vous parler franchement, je retrancherois quelque choſe de l'habilité du Médecin, pour donner plus, s'il étoit poſſible, aux lumiéres du bel eſprit.

J'ai plus de vénération pour la Cour de Rome, que pour la Faculté de Paris; & quoi que j'aye toute liberté de parler du PAPE, dans un pays où on le brûle tous les ans, je ne dirai rien de ſon éloge, ſinon que Saint Pierre en doit avoir de la jalouſie: car il eſt plus aiſé de fonder un Etat que de le réformer; d'y mettre l'ordre que de l'y rétablir.

La diſcrétion que vous avez toûjours en parlant de Monſieur votre mari, me fait paſſer legerement ſur ORGON, & ma retenue fondée ſur la vôtre m'ôte l'idée de Monſieur Mazarin. Mais un homme qui *trafiqueroit ſon ſalut l'argent à la main*, me donneroit mauvaiſe opinion du Marchand qui achete le

Ciel, & plus méchante de ceux qui le vendent.

Revenons à la beauté des vers, qui ne peut pas être égale par tout. L'élevation de l'esprit laisse de petites choses en prise à l'exactitude de la critique; & c'est une consolation que les grands génies ne doivent pas envier aux médiocres. Que des malheureux à qui la nature a été peu favorable, se fassent valoir comme ils pourront par le travail d'une étude si génante: pour moi je me sens transporté avec plaisir à des endroits qui m'enlevent; & mon admiration ne laisse point de place au chagrin de la censure.

Il est beaucoup plus facile de louer le Roi en prose qu'en vers. Les vers, avec tout le merveilleux de la Poësie, n'approchent point de la magnificence du sujet: & en Prose, une vérité simple est un grand éloge. Il ne faut que dire purement ce qu'a fait le Roi, pour effacer tout ce qu'on a écrit des autres. Monsieur de Nevers a entrepris une chose plus difficile: il a cherché des pensées qui pûssent égaler les actions de son Héros. Le dessein étoit hardi, mais il n'a pas été tout-à-fait malheureux; car s'il demeure fort au dessous de la gloire de celui qu'il loue, il s'éléve fort audessus du génie de tous ceux qui l'ont loué.

Qui peindra les beaux traits de sa gloire immortelle?

Le pinceau trembleroit entre les mains d'Apelle.
Quel bonheur d'être nés au siécle de LOUIS!
Admirons, Bourdelot, ses exploits inouis,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire,
Et plaignons l'avenir, qui ne peut que les lire.

Je plaindrois la condition de nos neveux, si la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vivront un jour; ils entreront dans le monde, d'où je suis prêt de sortir, où je suis réduit à lire les exploits du Roi, sans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'est un grand malheur de passer la vie loin de son Empire; mais si la fortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas sous le vôtre, Madame. Vous inspirez de la passion à tout ce qui en est capable, & la raison vous donne ceux que la passion ne touche plus.



EPITRE AU ROI.

ARBITRE des mortels ; je connois ta puissance,
Que ne puis-je aussi-bien connoître ta clé-
mence !
L'excès de tes bontés en tous lieux est connu ;
Mais tu m'as réservé pour une autre vertu :
Je dois servir toujours à montrer ta justice,
Sans murmurer jamais d'un assez long supplice.
On ne me verra point par de tristes accens,
Par un air douloureux, des soupirs languissans,
M'attirer la pitié, qu'excite un misérable,
Ni faire l'opprimé lorsque je suis coupable.
Que des infortunés soulagent leur douleur,
Par la compassion qu'on a de leur malheur !
Pour moi je me condamne, & sévére à moi-même;
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême;
Je vis depuis long-temps éloigné d'une Cour,
Pour qui le plus sauvage auroit eu de l'amour :
L'exil a consumé la vigueur de mon âge,
Et me laisse aujourd'hui la vieillesse en partage ;

Il joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triste souvenir de ceux que j'ai passés.
Cependant mes regrets ont de plus justes causes :
Des merveilles du Roi, de tant de grandes choses,
Malheureux que je suis, hélas ! je n'ai rien vû,
C'est le bien le plus cher qu'un sujet ait perdu.
Sans un fatal exil j'aurois vû ces armées,
Dont tant de nations sont encore allarmées :
J'aurois vû ces grands Chefs, fameux par mille exploits,
Commandés & conduits par le premier des Rois ;
Et mes yeux attachés sur sa seule personne,
N'auroient fait qu'observer les ordres qu'il leur donne ;
J'aurois vû sa valeur inspirer aux soldats
L'ardeur qui les anime au milieu des combats :
J'aurois vû ce qu'on voit rarement sur la terre,
Une paix glorieuse autant que fut la guerre.

Après tant de périls, après tant de travaux,
Chacun fit le dessein de terminer ses maux ;
On ne regarda plus que son propre dommage ;
Et qui fut moins constant s'estima le plus sage.
La Hollande solide en tous ses intérêts,
Laissa les impuissans avec leurs faux projets ;
Et l'Espagne connut dans cette ligue usée

La vanité des noms qui l'avoient abusée.
Le Lorrain qu'animoient l'Empire & sa maison ;
Par mille camps divers parvint jusqu'à Mouçon ;
Mais à peine fut-il regarder la Champagne,
Que Fribourg emporté termina la campagne :
La paix fut résolue au Conseil de Madrid,
Et résolue à Vienne, aussi-tôt qu'on l'apprit ;
Et le parti confus après ce coup funeste,
A ses Ambassadeurs laissa le soin du reste.
Mais tous les Généraux allarmés de la paix ;
Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais ;
Ils cherchoient les combats, quand les soins de leurs Princes
Se tournoient pleinement au repos des Provinces.
Que servoient dans les camps ces dernieres ardeurs,
Qu'à coûter au public, & du sang & des pleurs ?
Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
Sur le point que la guerre alloit être finie !
Il ne nous restoit plus qu'à réduire le Nord
Qui sembloit de si loin mépriser notre effort,
Espérant vainement que notre politique
Craindroit le bruit fameux que fait la Mer Baltique ;
Espérant follement que des lieux reculés,

Où jamais les François n'étoient encore allés ;
Pour éteindre ce feu qui forme notre audace,
Auroient assez pour eux du seul nom de leur glace.
Que vous connoissez mal les François d'aujour-d'hui !
On nous a vûs legers chez nous & chez autrui :
Mais ceux qu'on accusoit autrefois d'inconstance
N'auront, à vos dépens, que trop de patience.
Peuples qui nous cédez l'avantage d'agir,
Nous savons mieux que vous fatiguer & souffrir ;
Vos plus vastes forêts, vos plus grandes rivieres
Sont contre les François d'impuissantes barrieres.
Crequi marche, il approche, il vous donne combat,
Il passe le Wezer, votre fierté s'abat ;
Tous les confédérés ont de vives allarmes,
Et leur docilité fut l'effet de nos armes.
On vit là nos amis que Wrangel (1) a perdus,
Malgré, d'un jeune Roi, les naissantes vertus ;
Malgré tant de combats où parut sa vaillance,
On vit là nos amis, tombés dans l'impuissance,
D'un sort si malheureux se relever par nous,
Et du plus triste état passer dans le plus doux.
Ainsi des Nations furent les destinées,

(1) Général des Troupes Suédoises.

Comme

Comme il plut à Louis, dures ou fortunées :
Ainsi fut rétabli ce tranquille repos,
Qui ne dément en rien la gloire du Héros.
On voit dans le repos les plaisirs sans mollesse,
Les intérêts conduits avec ordre & sagesse,
Les fidéles conseils prudemment écoutés,
Et les plus grands projets justes & concertés.
Le courage du Prince à la guerre l'anime,
Sa raison n'en veut point qui ne soit légitime.
Il est sage, il est grand, il est ambitieux,
Vertus & passions, tout en est glorieux,
Au milieu des progrès la justice l'arrête ;
A peine a-t-il promis qu'il rend une conquête :
De sa simple parole il se fait un devoir,
Qui l'oblige à régler lui-même son pouvoir ;
Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire,
Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire.
Mais s'il a quelquefois une offense à punir,
Un droit à conserver, un rang à maintenir,
C'est alors que l'ardeur d'un courage héroïque,
Anime les raisons qu'avoit la politique :
Tout s'émeut, tout agit à son commandement,
Et l'Espagne tremblante à chaque mouvement,
N'a pour se rassûrer que la seule espérance
De trouver des jaloux ennemis de la France.

Eſpagne, devien ſage, & quitte une fierté
Si contraire aux moyens qui font ta ſûreté :
Abandonne un orgueil qui s'attache à des Titres ; (1)
Dans le cœur de LOUIS va chercher des arbitres ;
C'eſt-là qu'eſt le ſalut du reſte des Etats
Que tes foibles efforts ne conſerveroient pas.
Peuples abandonnés, que rien ne peut défendre ;
Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre.
Nous vous laiſſons troublés de cent maux inteſtins;
Aſſez & trop punis par vos propres deſtins.

Du plus grand des mortels je connois la puiſſance;
Mille autres du plus doux ont connu la clémence ;
Du plus juſte en tous lieux j'ai reſſenti la loi ;
Et le fâcheux état dans lequel je me voi,
Me feroit demander la fin de ma ſouffrance :
Mais puiſqu'il a tant fait pour l'honneur de la France,
Puiſque de tous nos Rois c'eſt le plus digne Roi,
François, comme je ſuis, il fait aſſez pour moi.

(2) Le Roi d'Eſpagne en cédant la Franche-Comté, vouloit retenir le Titre de DUC DE BOURGOGNE.

LETTRE
A
MONSIEUR LE COMTE
D'OLONNE.

JE ne ſai pas pourquoi vous admireriez mes vers, puiſque je ne les admire pas moi-même ; car vous devez ſavoir qu'au ſentiment d'un grand Maître de l'Art Poëtique, (1) le Poëte eſt toujours le plus touché de ſon ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrois corriger, ſi l'exactitude ne faiſoit trop de peine à mon humeur, & ne conſumoit trop de temps à une perſonne de mon âge. D'ailleurs j'ai une excuſe que vous recevrez, ſi je ne me trompe : les coups-d'eſſai ne ſont pas ſouvent des chefs-d'œuvres, & les louanges que je donne au Roi, étant les premieres véritables & ſinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réuſſi. Les vôtres, pour moi, ont une ironie ingénieuſe, dans laquelle je me ſuis vû ſi grand maître autrefois,

(1) Ariſtote.

que le Maréchal de Clerambaut ne trouvoit que moi capable de vous disputer le mérite de cette figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage; & qui est autant votre serviteur que je le suis. Vous me voyez assez en garde contre le ridicule; & malgré toutes mes précautions je ne laisse pas de me laisser aller agréablement aux louanges que vous me donnez sur mon goût. Vous avez intérêt qu'il soit bon, juste, & délicat; car l'idée du vôtre que je conserve toujours, régle le mien.

Le Miracle d'amour (1) que je vis à Bourbon, est le miracle de beauté que je vois à Londres: quelques années qui lui sont venues lui ont donné plus d'esprit, & ne lui ont rien ôté de ses charmes.

Beaux yeux, de qui l'éclat feroit cacher sous l'onde
Ceux qu'on en vit sortir pour animer le monde;
Je ne m'étonne pas que les plus grands malheurs
Ne vous coûtent jamais de pleurs;
Ce n'est pas au malheur à vous causer des larmes;
On ne les connoît point où régnent tant de charmes:
Si vous avez, beaux yeux, des larmes à jetter,
C'est l'amour seulement qui vous les doit coûter;

(1) Madame Mazarin.

Pour les attentats que vous me conseillez, je suis peu en état de les faire, & elle est en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuit entieres, on ne me donne pas quarante ans: s'il faut faire un long voyage avec le vent & la pluye, quelle santé que celle de Monsieur de Saint-Evremond! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir des cheveux, & baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Madame Gabrielle, (1) & si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis. Le papier me manque: je vous prie de me mettre au rang des amis solides, immédiatement après Monsiur de Canaples (2). Miracle d'amour est votre servante

(1) Gabrielle d'Estrées, Maîtresse de Henry IV.

(2) Alphonse de Crequi, Marquis de Canaples, qui a été ensuite Duc de Lesdiguieres.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

SI je venois un jour pénétré de vos charmes,
Me mettre à vos genoux & répandre des larmes,
Pour obtenir de vous la grace d'un baiser,
Pourriez-vous me le refuser?
Le pourriez-vous en conscience?
Répondez, répondez, Hortence.
Las! il y va de mon trepas!
Pour Dieu ne me refusez pas:
Donnez-le moi par complaisance;
Ou prenez-le par pénitence,
Comme une sainte affliction,
Propre pour la dévotion
De ce triste temps de Carême;
Ce temps, où chacun le teint blême,
Le cœur contrit, les yeux en pleurs,
Cherche la peine & les douleurs.

Baiſer, aux ames ſalutaire
Plus que jeûner & porter haire
Baiſer, devant Dieu, précieux,
Tu conduirois Hortence aux cieux
Et l'établirois dans la gloire
Sans paſſer par le Purgatoire.
Qu'à la Trape, des Réformés
D'un zéle indiſcret animés,
Ne mangent rien qu'herbe & légume;
Aillent nuds pieds & prennent rhûme,
Couchent ſans chemiſe & ſans draps,
De leurs auſtérités je ne fais pas grand cas:
Mais conſoler une vieilleſſe
D'un petit effet de tendreſſe;
Prendre ſoin de mes pauvres ſens
Tout infirmes, tout languiſſans;
Et ranimer ma froide maſſe
Par la chaleur de quelque grace;
C'eſt une ſainte charité,
C'eſt un efficace de mérite,
Qui de tout péché rendroit quitte
La plus criminelle beauté.
Merveille de nos jours, ô belle & ſage Hortence;
Qui pour vivre ſans crime ignorez les remors,
Ne vous fiez pas trop à la ſimple innocence;

Pour le ſalut de l'ame il faut haïr le corps,
Gêner ſes appétits, ſe faire violence;
Il faut faire ſur vous de vertueux efforts;
Et me baiſer, Madame, en eſt un, que je penſe;
Beaucoup plus cher à Dieu que n'eſt la continence.

Après vous avoir demandé un baiſer en vers, je vous en demanderai un en proſe, dont je vous ſollicite autant pour votre intérêt que pour le mien. Ce ſera le dernier effet de la piété, ou le dernier effort de la raiſon; & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus grande Sainte, ou la plus grande Philoſophe qu'on vît jamais. Priver nos ſens de certains plaiſirs, eſt un commencement de ſageſſe; vaincre leur répugnance & leurs dégoûts, c'eſt la perfection de la vertu. Que n'avez-vous été péchereſſe! Vous auriez une belle occaſion d'être pénitente: faut-il que votre innocence ſoit un obſtacle à votre ſainteté & à mon bonheur! Mais il n'y a rien qui ne ſe puiſſe réparer: ſi le paſſé n'a aucun droit ſur votre repentir, j'eſpére que l'avenir y aura les ſiens; & en ce cas, Madame, je vous propoſe une eſpéce d'indulgence, qui regarde les péchés à faire auſſi-bien que les péchés déja faits. On porte envie aux injures que vous me dites; il n'y a perſonne qui ne voulût être appellé *ſot* comme je le ſuis;

cependant, Madame; il y a des graces moins détournées, des graces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est présentement dans mes intérêts: Madame Hyde vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses couches, pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger: Mademoiselle Beverweert est prête à rendre des oracles en ma faveur. Il me semble que je la voi les cheveux en desordre, & les coëffes de côté; que je la voi toute émûe de son esprit, toute inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement, *Baisez le vieillard, REINE; baisez-le.*

Que ferez-vous, Madame? Négligerez-vous les prieres, les avertissemens, les oracles! Compterez-vous pour rien mes services, des dents que j'ai sauvées, (1) le charme de vos oreilles que j'ai découvert? Compterez-vous pour rien les précipices où je me suis jetté, les périls que j'ai courus, les douleurs que m'a donné votre maladie; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres! Mais ce qui est de plus important, n'aurez-vous aucun soin de votre salut? S'il est ainsi, Madame, plus de sainteté, plus de sagesse, plus de reconnoissance, plus de justice. Adieu toutes les vertus. Vous serez comme une simple fem-

(1) M. de Saint-Evremond empêcha Madame Mazarin de se faire arracher quelques dents.

me, comme une petite coquette à qui une ride fait peur, & que des cheveux blancs peuvent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raison: Vous n'avez rien des foiblesses de votre sexe. Votre ame tout-à-fait maîtresse de vos sens, peut les obliger, malgré eux, à faire mes plaisirs sans songer aux vôtres.

Je viens, pénétré de vos charmes ;
Vous demander avec des larmes,
La grace d'un simple baiser;
Pouvez-vous me le refuser ?

LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

J'AI appris de Monsieur le Maréchal de Crequi, que vous étiez devenu un des plus opulens Seigneurs de la Cour. (1) Si les richesses qui amolissent le courage, & qui fa-

(1) Il avoit hérité de son frere, Henry de Grammont, Comte de Toulongeon, mort en 1679.

vent anéantir l'induſtrie, ne ſont pas de tort aux qualités de mon Héros, je ſuis prêt à me réjouir du changement de votre fortune: mais ſi elles ruinent les vertus du CHEVALIER, & le mérite du COMTE, je me repens de n'avoir pas exécuté le deſſein que j'ai eu tant de fois de vous tuer, pour aſſûrer l'honneur de votre mémoire. Que j'aurois de chagrin, Monſieur le Comte, de vous voir renoncer au jeu, & devenir indifférent pour les Dames: de vous voir réſerver de l'argent pour le mariage de votre fille; aimer les rentes, & parler du fonds de terre, comme d'une choſe néceſſaire à l'établiſſement des maiſons! Quel changement, ſi vous faiſiez tant de cas du fonds de terre, après l'avoir abandonné ſi long-temps aux Pies, aux Corneilles & aux Pigeons! Quel changement ſi vous aſpiriez à devenir *Monſieur le Baron de Saint-Meat*, pour avoir la Nobleſſe de Bigorre à votre lever, & entretenir vos voiſins avec ce fauſſet heureux & brillant, qui gagne tous les cœurs de la Gaſcogne!

Ah! que deviendroit cette *vie*,
Tant *admirée* & *peu ſuivie*?

Que deviendroient tous les avantages que je vous ai donnés ſur Salomon?

Ce grand Sage avec ſes PROVERBES,

Avec sa connoissance d'Herbes,
Et le reste de ses talens,
Sans bien, comme tu vis, n'eût pas vécu deux ans.

Beaux éloges, vous seriez effacés de la mémoire des hommes; & pour toute louange du Comte de Grammont, on entendroit dire aux Gascons & aux Bearnois : *La Maison de Monsieur le Comte va bien ; on y mange dans le vermeil de Monsieur de Toulongeon, & l'ordre y est excelent : si les choses continuent, Mademoiselle de Grammont se fait un des bons partis de la Cour.* Sauvez-vous, Seigneur, de tout discours de cette nature; celui qui a soin des alloüettes, aura soin de vos enfans. C'est à vous de songer à votre réputation & à vos plaisirs.

Devenez opulent, Seigneur, devenez riche ;
Mais ne vous donnez pas un languissant repos;
Vous pouvez n'être pas en amour un héros,
Que vous ne serez pas comme un Comte de Guiche.
On peut, on peut encore aujourd'hui vous aimer;
Et si jamais le temps à tous inéxorable,
Vous ôtoit les moyens de plaire & de charmer,
N'aimez pas moins, Seigneur, ce qui paroît aimable.

Salomon, après vous, ce ſage incomparable,
Sur la fin de ſes jours ſe laiſſoit enflâmer,
Et plus il vieilliſſoit, plus ce feu ſecourable
Savoit le ranimer.

Waller qui ne ſent rien des maux de la vieilleſſe;
Dont la vivacité fait honte aux jeunes gens,
S'attache à la beauté pour vivre plus long-temps;
Et ce qu'on nommeroit en un autre foibleſſe,
Eſt en ce rare eſprit une ſage tendreſſe,
Qui le fait réſiſter à l'injure des ans.
Contre l'ordre du Ciel, je reſte ſur la terre;
Et le charme divin
De celle qui me fait une éternelle guerre,
Arrête mon deſtin.
Du chagrin malheureux où l'âge fait conduire;
Les plus beaux yeux du monde ont droit de me ſauver:
Un funeſte pouvoir qui tâche à me détruire,
En rencontre un plus fort qui veut me conſerver!
Mon corps tout languiſſant, ma triſte & froide maſſe
Reçoit une chaleur qui vient fondre ſa glace;
Et la nature uſée abandonnant mes jours,
Je vis ſans elle encor par de nouveaux ſecours.
Je vis, & chez un autre eſt le fond de ma vie;

Je ne suis animé que de feux empruntés,
Ma machine ne va que par ressorts prêtés,
Ma trame desunie
Se reprend & se lie,
Par des esprits secrets qu'inspirent ses beautés.
N'enviez pas, Seigneur, ces innocentes aides,
Que nous savons tirer de nos derniers desirs :
Les sentimens d'amour sont pour nous des remedes,
Et pour vous des plaisirs.
Notre exemple pour vous, n'est pas encore à suivre ;
Par diverses raisons nous nous laissons charmer;
Dans l'âge où je me voi, je n'aime que pour vivre :
Il vous reste du temps à vivre pour aimer.

Je vous souhaiterois un siécle, si je ne savois que les hommes extraordinaires ont plus de soin de leur gloire, que de leur durée.

Soutenez jusqu'au bout la gloire d'une vie
Qui fait l'amour d'un sexe, & de l'autre l'envie;
Unissez les talens d'un Abbé singulier,
Avec les qualités d'un rare Chevalier;
Joignez le Chevalier au Comte;

Et qu'on trouve au Héros, qui mon Héros surmonte.
Abbe', vous sûtes plaire à ce grand Richelieu ;
Vous plûtes, Chevalier, au Foudre de la Guerre ;
Le Comte a le plus digne lieu,
Il a part aux bienfaits du Maître de la terre,
D'un Roi que l'Univers regarde comme un Dieu :
Je sais que son courroux est pis que le tonnerre ;
Heureux qui peut jouir de ses faveurs ! Adieu.

L'AMITIE'
SANS AMITIE',
A
MONSIEUR LE COMTE
DE SAINT-ALBANS. (1)

J'Ai crû long-temps que les femmes avoient un assez grand avantage sur nous ; en ce que nous ne sommes aimés que des moins sages, & que le plus sage des hommes

(1) Madame la Duchesse Mazarin fit imprimer cette Piéce à Londres en 1681. & y mit malicieusement ce Titre.

a trouvé à propos de les aimer toute sa vie. Le plus galant de l'antiquité, le plus vertueux, le plus grand; Alcibiade, Agesilas, Alexandre, ont connu d'autres appas que ceux des Dames. Le plus magnanime des Romains; Scipion, l'honneur d'une République, à qui on ne peut rien reprocher que l'ingratitude qu'elle eut pour lui: Scipion, est loué d'une continence qui ne fut autre chose que le peu de goût, que le peu de sentiment qu'il eut pour elles. César qu'il suffit de nommer pour tout éloge, ne se montra difficile à aucun amour. Salomon fut bien éloigné de ces partages, & de ces dégoûts; il s'attacha pleinement aux femmes, insensible à tous autres charmes que les leurs.

C'est une chose assez surprenante, que les plus galans, les grands-hommes, les gens de bien, les magnanimes, ayent pû se passer de l'amour des femmes; & comme si cet amour étoit reservé pour le caractére du Sage, que Salomon en ait fait la plus ordinaire occupation de sa vie: il est surprenant, je l'avoue; mais après y avoir fait quelque réfléxion, je n'y trouve rien qui doive étonner. Les galans de l'antiquité avoient une grande répugnance pour la sujetion: amoureux de tous agrémens, ils se gardoient la liberté de passer d'un Sexe à l'autre à leur fantaisie. L'amour des femmes auroit amolli le courage des grands

hommes ; la vertu des gens de bien en eût été alterée ; la grandeur d'ame des magnanimes en eût pû être affoiblie : mais la sagesse couroit peu de danger avec les femmes. Le sage, supérieur à leurs foiblesses, à leurs inégalités, à leurs caprices, sait les gouverner comme il lui plaît, ou il s'en défait comme bon lui semble. Tandis qu'il voit les autres dans la servitude, agités de quelque passion malheureuse, il goûte une douceur qui charme ses maux ; qui lui ôte le sentiment de mille ennuis, qu'on ne rend pas insensibles par la raison. Ce n'est pas qu'il ne puisse tomber en quelque erreur ; la nature humaine ne laisse à notre ame aucun état assûré : mais il n'est pas long-temps sans retrouver ses lumiéres égarées & sans rétablir la tranquillité qu'il a perdue.

C'est ce qu'on a vû pratiquer à Salomon, lequel aima les femmes toute sa vie : mais différemment, selon les temps differens. Etant jeune il eut la tendresse d'un amant : ses expressions molles & amoureuses le témoignent assez ; & il suffit de lire le CANTIQUE DES CANTIQUES pour s'en convaincre. Quon me pardonne si je n'y cherche pas un sens mystique. On ne me persuadera jamais que Salomon ait voulu faire parler JESUS-CHRIST à son Eglise avec des sentimens plus moûs & des expressions plus lascives, que n'en ont eu Catulles pour Lesbie, Ovide pour Corinne, en

vers plus tendres que ceux de Pétrarque pour Laure, plus galans que ceux de Voiture pour Belize. Je croi que Salomon ne parloit pas même à une épouse : tant d'amour, tant d'ardeur regardoit une maîtresse cherement aimée. Il avoit connu par l'expérience de ses amours, que les femmes sont plus passionnées que les hommes. C'est une vérité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous assurer : car voulant exprimer les sentimens que David & Jonathan avoient l'un pour l'autre ; *ils s'aimoient*, dit-elle (1), *de l'amour d'une femme*: pour montrer que c'étoit le plus tendre des amours.

Salomon dans la vigueur de son âge, fait voir moins de tendresse & de sincérité dans ses affections. Il employa jusqu'à la réputation de sa sagesse pour se faire aimer. C'est par-là qu'il tira tant d'or de la Reine de Saba : de cette Reine, follement éprise de la sagesse ; qui voulut quitter son Royaume pour voir un sage. Comme Salomon approcha de la vieillesse, il changea de conduite avec les femmes. Lorsqu'il eut perdu le mérite de plaire, il s'en fit un d'obéir. Il pouvoit commander ; il pouvoit contraindre : mais il ne voulut

(1) Au second Livre de SAMUEL, *chap. I. vers. 26.* Il y a dans l'Hébreu, *L'amour que vous aviez pour moi étoit extrême : il passoit l'amour des Femmes.* C'est David qui parle de son cher Jonathan, qu'il venoit de perdre.

rien devoir à la puissance; il voulut que la docilité & la soûmission lui tinssent lieu de ses agrémens passés. Tout Roi, tout sage qu'il est, il se soûmet aux maîtresses sur ses vieux jours: croyant qu'en cet âge triste & malheureux, il faut se dérober autant qu'on peut à soi-même; & qu'il vaut mieux se livrer aux charmes d'une beauté, qui enchante nos maux, qu'à des réfléxions qui nous attristent, & à des imaginations qui nous effrayent.

Je n'ignore pas que Salomon a été blâmé de cette derniere conduite: mais quoique sa raison parût affoiblie, il ne laissoit pas d'être sage à son égard. Il adoucissoit par-là ses chagrins, flattoit ses douleurs, détournoit des maux qu'il ne pouvoit vaincre; & la sagesse, qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux, se servoit utilement de diversions, pour le rendre moins misérable. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire, par un dégoût qui se forme secrettement en nous de nous-mêmes. Alors notre ame vuide d'amour-propre, se remplit aisément de celui qu'on nous inspire; & ce qui n'auroit plû que légerement autrefois, par la résistance de nos sentimens, nous charme & nous assujettit dans notre foiblesse. C'est parlà que les maîtresses disposent à leur gré des vieux amans, & les femmes des vieux maris; c'est par-là que Syphax s'abandonna

aux volontés de Sophonisbe, & qu'Auguste fut gouverné par Livie; & pour ne pas tirer tous mes exemples de l'antiquité, c'est ainsi que Monsieur de Senectere (1), digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs, par le seul mérite d'honnête-homme; c'est ainsi que ce courtisan aussi sage, que délicat & poli, se laissoit aller mollement à l'amitié d'une jeune femme, qu'il avoit épousée sur ses vieux jours. *Si vous saviez*, disoit-il à ses amis, *quel est l'état d'un homme de mon âge, qui n'a que soi même à se présenter dans la solitude; vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une compagnie qui me plaît, à quelque prix que ce fût.* Je ne l'en blâmai jamais: comment blâmer une chose que Salomon a autorisée par son exemple, & que Monsieur le Maréchal d'Estrées vient d'autoriser par le sien (2)? Cependant malgré toutes ces autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de force d'esprit, pour conserver le goût de la liberté jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'est pas qu'une pleine indépendance soit toûjours louable: de ses gens si libres & si détachées, se font les indifférens & les ingats. Evitons l'assujettissement & la liberté entiére;

(1) Pere du Maréchal de la Ferté.

(2) Le Maréchal d'Estrées épousa en troisiémes nôces, & à l'âge de 91 ans, Gabrielle de Longueval, fille de Manicamp.

pour nous contenter d'une liaison douce & honnête, aussi agréable à nos amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des soins, pour les intérêts de ceux que j'aime, plus que mes petits secours, tout foibles qu'ils sont dans les besoins; plus que la discrétion dans le commerce, & le secret dans la confidence; qu'on aille chercher ailleurs des amitiés : la mienne ne sauroit fournir rien davantage.

Les passions violentes sont inégales; & font craindre le désordre du changement. En amour, il les faut laisser pour les Polexandres & les Cyrus dans les Romans; en amitié, pour Oreste & Pylade dans les Comédies. Ce sont des choses à lire & à voir représenter, quon ne trouve point dans le monde : & heureusement on ne les y trouve pas, car elles s'y produiroient des avantures bien extravagantes.

Qu'a fait Oreste, ce grand & illustre exemple d'amitié : qu'a-t-il fait qui ne doive donner de l'horreur? Il a tué sa mere, & assassiné Pyrrhus, il est tombé en de si étranges fureurs, qu'il en coûte la vie aux Comédiens, qui tâchent de les bien répréésenter (1). Observons

(1) Montfleuri fit de si grands efforts pour représenter le personnage d'Oreste : dans l'ANDROMAQUE de Racine, qu'il tomba malade & en mourut. La même chose étoit arrivée à Mondori dans une représentation de la MARIANE de Tristan.

avec attention la nature de ces attachemens uniques qu'on vante si fort, & nous trouverons qu'ils sont formés d'une mélancolie noire qui fait tous les Misantropes. En effet[1], se réduire à n'aimer qu'une personne, c'est se disposer à haïr toutes les autres : & ce qu'on croit une vertu admirable à l'égard d'un particulier, est un grand crime envers tout le monde. Celui qui nous fait perdre le commerce des hommes, par un abandonnement pareil au sien, nous fait perdre plus qu'il ne vaut ; eût-il un mérite considérable. Faisons les désinteressés tant qu'il nous plaira ; renfermons tous nos desirs dans la pureté de notre passion, n'imaginant aucun bien qui ne vienne d'elle ; nous languirons cependant en cette belle amitié, si nous ne tirons de la societé générale, des commodités & des agrémens qui animent la particuliere.

L'union de deux personnes attachées entiérement l'une avec l'autre ; cette belle union a besoin de choses étrangeres qui excitent le goût du plaisir, & le sentiment de la joie. Avec toute la sympathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à fournir la consolation de l'ennui qu'elle fait naître. C'est dans le monde, & dans un mélange de divertissement & d'affaires, que les liaisons les plus agréables & les plus

utiles sont formées. Je fais plus de cas de la liaison de Monsieur le Maréchal d'Estrées & de Monsieur de Senecterre, qui ont vécu cinquante ans à la Cour dans une confidence toujours égale : je fais plus de cas de la confiance que Monsieur de Turenne a eue en Monsieur de Ruvigni, quarante ans durant, que de ces amitiés toûjours citées, & jamais mises en usage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié, il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Les amis importuns font souhaiter des indifférens agréables. Les difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services. Les impérieux nous tyrannisent : il faut haïr ce qu'ils haïssent, fût-il aimable, il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouverions désagréable & fâcheux. Il faut faire violence à notre naturel ; asservir notre jugement; renoncer à notre goût; &, sous le beau nom de *complaisance*, avoir une soûmission générale pour tout ce qu'impose leur autorité. Les jaloux nous incommodent : ennemis de tous les conseils qu'ils ne donnent pas ; chagrins du bien qui nous arrive sans leur entremise ; joyeux & contens du mal qui nous vient par le ministére des autres. Il y a des amis de pro-

ſeſſion, qui ſe font un honneur de prendre notre parti ſur tout : & ces vains amis ne ſervent à autre choſe qu'à aigrir le monde contre nous, par des conteſtations indiſcretes. Il y en a d'autres qui nous juſtifient, quand perſonne ne nous accuſe : qui par une chaleur imprudente nous mettent en des affaires où nous n'étions pas ; & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces amitiés ; pour moi je ne me ſatisfais pas d'une bonne volonté nuiſible, je veux que cette bonne volonté ſoit accompagnée de diſcrétion & de prudence. L'affection d'un homme ne raccommode point ce que ſa ſottiſe a gâté. Je lui rens graces de ſon zéle impertinent, & lui conſeille d'en faire valoir le mérite parmi les ſots. Si les lumiéres de l'entendement ne dirigent les mouvemens du cœur, les amis ſont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire ; plus capables de nous nuire que de nous ſervir.

Cependant on ne parle jamais que du cœur, dans tous les diſcours qu'on entend faire ſur l'amour & ſur l'amitié. Les Poëtes en deviennent importuns ; les amans ennuyeux ; & les amis ridicules. On ne voit autre choſe à nos Comédies que des filles de Roi, qui donnent le cœur, & refuſent la main ; ou des Princeſſes qui offrent la main, & ne ſauroient conſentir à donner le cœur. Les amans ſe ren-

dent

dent fades à demander éternellement la pureté de ce cœur ; & les amis, érigés en précieux, le veulent avoir comme les amans. Ce n'eſt pas en connoître bien la nature : car pour un peu de chaleur mal réglée ; pour quelque tendreſſe inégale & incertaine qu'il peut avoir, il n'y a caprice, ingratitude, infidelité, qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour *aveugle*, fort mal-à-propos, n'en déplaiſe aux rêveries des Poëtes, & aux fantaiſies des Peintres. L'Amour n'eſt autre choſe qu'une paſſion, dont le cœur fait d'ordinaire un méchant uſage. Le cœur eſt un aveugle, à qui ſont dues toutes nos erreurs. C'eſt lui qui préfére un ſot à un honnête-homme ; qui fait aimer de vilains objets, & en dédaigner de fort aimables ; qui ſe donne aux plus laids, aux plus difformes, & ſe refuſe aux plus beaux, & aux mieux faits.

C'eſt lui, qui par un Nain a fait courir le monde,
A l'ami de Joconde. (1)

C'eſt lui qui déconcerte les plus réguliéres ; qui enleve les prudes à la vertu, & diſpute les ſaintes à la grace. Auſſi peu ſoûmis à la régle dans le Convent, qu'au devoir dans les familles ; infidéle aux époux ; moins ſûr

(1) Voyez dans les CONTES de la Fontaine la Nouvelle intitulée Joconde.

aux amans ; troublé le premier, il met le désordre & le déréglement dans les autres. Il agit sans conseil & sans connoissance : révolté contre la raison qui le doit conduire, & mû secrettement par des ressorts cachés, qu'il ne comprend pas, il donne & retire ses affections sans sujet ; il s'engage sans dessein ; rompt sans mesure, & produit enfin des éclats bizarres, qui deshonorent ceux qui les souffrent & ceux qui les font.

Voilà où aboutissent les amours & les amitiés, fondées sur le cœur. Pour ces liaisons justes & raisonnables, dont l'esprit a sû prendre la direction, il n'y a point de rupture à appréhender : car ou elles durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement, avec discrétion & bienséance. Il est certain que la nature a mis en nos cœurs quelque chose d'aimant (si on le peut dire) quelque principe secret d'affection ; quelque fond caché de tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le temps : mais l'usage n'en a été reçû & autorisé parmi les hommes, qu'autant qu'il peut rendre la vie plus tranquille & plus heureuse. C'est sur ce fondement qu'Epicure l'a tant recommandé à ses disciples : Que Ciceron nous y exhorte par ses discours, & nous y convie par des exemples : Que Séné-que, tout rigide & tout austére qu'il est, devient doux & tendre, aussi-tôt qu'il parle de

l'amitié : Que Montagne encherit sur Sénéque, par des expressions plus animées : Que Gassendi explique les avantages de cette vertu, & dispose ses lecteurs, autant qu'il lui est possible à se les donner.

Toutes les personnes raisonnables ; tous les honnêtes gens imitent en cela les Philosophes, sur le fondement que l'amitié doit contribuer plus qu'aucune autre chose à notre bonheur. En effet, on ne se détacheroit point en quelque façon de soi-même, pour s'unir à un autre si on ne trouvoit plus de douceur en cette union que dans les premiers sentimens de l'amour-propre. L'amitié des sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde. Celle des autres, impétueuse & déconcertée, trouble la paix de la societé publique, & le plaisir des commerces particuliers. C'est une amitié sauvage, que la raison désavoue, & que nous pourrions souhaiter à nos ennemis, pour nous venger de leur haine.

Mais quelque honnêtes, quelque réglés que soient les amis, c'est une chose incommode que d'en avoir trop. Nos soins partagés ne nous laissent ni assez d'application pour ce qui nous touche, ni assez d'attention pour ce qui regarde les autres. Dans l'épanchement d'une ame, qui se répand universellement sur tout, les affections dissipées ne s'attachent proprement à rien. Vivons pour peu

de gens qui vivent pour nous : cherchons la commodité du commerce avec tout le monde, & le bien de nos affaires avec ceux qui peuvent nous y servir.

LA PRUDE
ET
LA PRECIEUSE.

A MADAME. * * *

Pour un plaisir trop rare en commerce d'amour,
Une Dame galante est souvent décriée,
Quand la femme de bien, la *Prude* mariée
Epuise chastement son époux nuit & jour.
Dans leur volupté domestique
Si l'époux une fois tombe en quelque langueur ;
Aussi-tot la Prude se pique ;
Sa vertu se chagrine, & le fâcheux honneur
De la bonne Dame pudique,
Ne laisse rien exemt de sa méchante humeur.
Mais passons à la *Précieuse*,
Vestale à l'égard d'un amant ;

Et solide voluptueuse
Avec un mari peu charmant.
Le jour sa belle ame épurée
Vit d'un tendre desir, & d'une chere idée ;
La nuit, elle prend soin du corps,
Animant d'un époux les vertueux efforts.
L'appétit conjugal la presse,
Et sa pudeur, d'un homme nû
Souffre la robuste caresse :
Mais ses façons & sa vertu
Reprennent leur délicatesse ;
Si-tôt que le jour est venu.
Par quelque secrete influence
Qui se rend maîtresse des mœurs :
C'est votre sort, mes cheres sœurs,
De jouir sans amour, d'aimer sans jouissance.
J'en veux excepter les plaisirs
De votre amitié mutuelle,
Qui tient souvent au-dessous d'elle
La simple douceur des desirs.
Nous ne vous plaignons point, ô cheres Précieu-
ses,
Qui, dans les bras aimés de quelque tendre sœur,
Savez goûter le fruit des peines amoureuses,
Sans intéresser votre honneur.

Nous plaignons, nous plaignons une Dame galante,
Discrete en ses amours, & rarement contente :
Elle a dans sa maison à souffrir le courroux
Ou les soins inquiets d'un bizarre jaloux.
Pour des indifférens il lui faut se contraindre ;
Dissimuler ses maux ; ne parler que pour feindre ;
Voir toujours son époux, & vouloir un amant ;
Ah! qui peut exprimer un si cruel tourment ?
Aimer est une chose rude,
Au prix du métier de la Prude :
La Prude n'a point ces langueurs,
Dont on voit sécher tant de cœurs ;
La nuit se donne à la nature ;
Tout le jour se passe en censure ;
Elle blâme jusqu'aux desirs ;
Et parlant de vertus, se créve de plaisirs.
On condamne ce qu'elle blâme,
Par respect à son jugement ;
L'appétit lui tient lieu de flâme ;
Elle jouit commodément :
Si Dieu m'avoit fait naître femme,
Je serois Prude assûrément.
Je pourrois bien aussi d'une sœur précieuse,
Vivre aimée autant qu'amoureuse ;

Mais quand le premier des Medors,
Pour me toucher le cœur, feroit tous ses efforts ;
Il me trouveroit inhumaine,
Je rirois de ses vains soupirs,
Et ferois tous les jours sa peine,
Sans faire jamais ses plaisirs.

LETTRE
A
MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chere, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même maniére jusqu'à la fin. Que l'*enfer* de Monsieur de la Rochefoucault ne vous épouvante pas (1) ; c'étoit un *enfer* médité, dont il vouloit faire une maxime : prononcez donc le mot d'*amour* hardiment, & que celui de *vieille* ne sorte jamais de votre bouche.

(1) L'ENFER DES FEMMES, C'EST LA VIEILLESSE, disoit un jour le Duc de la Rochefoucault à Mademoiselle de l'Enclos. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*.

Il y a tant d'esprit dans votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingatitude d'avoir honte de nommer l'AMOUR, à qui vous devez votre mérite & vos plaisirs! Car enfin, ma belle gardeuse de Cassette, la réputation de votre probité est particuliérement établie, sur ce que vous avez résisté à des amans qui se fussent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos passions, pour faire valoir toutes vos vertus; cependant vous n'avez exprimé que la moitié du caractére: il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis; rien de plus sec que ce qui regarde vos amans. En peu de vers je veux faire le caractére entier; & le voici, formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eûes.

Dans vos amours, on vous trouvoit légere;
En amitié, toujours sûre & sincére;
Pour vos amans les humeurs de Vénus;
Pour vos amis les solides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle;
Et qu'asservis encore à votre loi,
Ils reprochoient une flâme nouvelle;
Les autres se louoient de votre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Héléne,
Ses appétits comme tous ses appas;

Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur, la régle & le compas;
Dans un Couvent en sœur dépositaire,
Vous auriez bien ménagé quelque affaire;
Et dans le monde à garder les dépôts,
On vous eût justement préférée aux dévots.

Que cette diversité ne surprenne point.

L'indulgente & sage nature
A formé l'ame de NINON
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

LETTRE
A
MONSIEUR JUSTEL. (1)

JE suis ravi, Monsieur, de vous voir en Angleterre; le commerce d'un homme aussi savant, & aussi curieux que vous, me

(1) M. Justel, homme de mérite, & qui avoit une grande connoissance des Livres, se retira à Londres avec toute sa famille au mois d'Octobre 1681. Quelques années après il obtint la Charge de Bibliothécaire du Roi à saint James.

donnera beaucoup de satisfaction : mais permettez-moi de n'approuver pas la résolution que vous avez prise de quitter la France, tant que je vous verrai conserver pour elle un si tendre, & si amoureux souvenir. Quand je vous vois triste & désolé, regretter Paris aux bords de notre Tamise, vous me remettez dans l'esprit les pauvres Israëlites, pleurant leur Jerusalem aux bords de l'Euphrate. Ou vivez heureux en Angleterre, par une pleine liberté de conscience ; ou accommodez-vous à de petites rigueurs sur la religion en votre pays, pour y jouir de toutes les commodités de la vie.

Est-il possible que des images, des ornemens, de légeres Cérémonies ; que de petites nouveautés superstieuses à votre égard, dévotes au nôtre;que de certaines questions agitées avec plus de subtilité pour la réputation des Docteurs,que de connoissance & de bonne foi pour notre édification;est-il possible,enfin,que des différences si peu considérables, ou si mal fondées, troublent le repos des Nations, & soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes ? Il est beau de chercher Dieu *en esprit & en vérité*; ce premier Etre, cette souveraine intelligence mérite nos spéculations les plus épurées : mais quand nous voulons dégager notre ame de tout commerce avec nos sens, sommes-nous assurés qu'un

entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues, & ne se forme plus d'extravagances, qu'il ne découvrira de vérités ? D'où pensez-vous que viennent les absurdités de tant de Sectes, que des méditations creuses, où l'esprit, au bout de sa rêverie, ne rencontre que ses propres imaginations ?

Perdez, Monsieur, cette opposition chagrine & opiniâtre que vous avez contre nos Images : les images arrêtent en quelque façon cet esprit si difficile à fixer. Dailleurs il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'imitation ; & de toutes les imitations, il n'y en a point de si légitime que celle d'une peinture, qui nous répréſente ce que nous devons révérer. L'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de leurs vertus, & fait naître en nous un juste desir d'acquerir la perfection qu'ils ont acquise. Il est des émulations de sainteté aussi bien que des jalousies de gloire : & si le Portrait d'Alexandre anima l'ambition de César à la conquête du monde, l'Ima- de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zéle, & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les cieux.

Chacun sait que Numa défendit toutes sorte d'Images dans les Temples des Romains ; & sa Loi fut religieusement observée assez long-temps : mais il fallut revenir à la nature, qui se passe avec trop de peine de la répréſen-

tation des objets, lorſque les objets lui manquent; & les livres de ce Légiſlateur ayant été trouvés par hazard dans ſon ſépulcre, on jugea plus à-propos de les brûler, que de retourner à la ſécherefſe de ces premieres inſtitutions. Les Peres n'ont rien attaqué ſi vivement chez les Payens, que les figures & les images: c'étoient des *Dieux de bois & de pierre*; c'étoient des *Divinités peintes, vains effets de la fantaiſie, travail impie de la main des hommes.* Il eſt vrai qu'à peine le Paganiſme fut-il aboli, & la Religion chrétienne établie, qu'on rappella l'uſage des répréſentations tant condamnées, & un grand Concile tenu peu de temps après, en ordonna même la vénération (1).

J'avoue que le vieux Teſtament ne permettoit pas de rien former à la reſſemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand ouvrage de l'Univers. Les cieux, le ſoleil, les étoiles, les élemens, étoient les images de ſon immenſité & de ſa puiſſance; l'ordre merveilleux de la nature nous exprimoit ſa ſageſſe; notre raiſon, qui veut tout connoître, trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie; & voilà tout ce qui pouvoit être figuré d'un Dieu, qui ne ſe découvroit aux hommes que par ſes œuvres. Il n'en eſt pas ainſi dans la nouvelle alliance.

(1) Le ſecond Concile de Nicée, tenu l'an 787. par les intrigues de l'Impératrice Iréne.

Depuis qu'un Dieu s'eſt fait homme pour notre ſalut, nous pouvons bien nous en former des images, qui nous excitent à la reconnoiſſance de ſa bonté & de ſon amour. Et en effet, ſi on a condamné, comme *Hérétiques*, ceux qui nioient ſon humanité, n'eſt-ce pas une abſurdité étrange de nous traiter d'*Idolâtres*, pour aimer à la voir repréſentée ? On nous ordonne de ſonger toujours à ſa paſſion, de méditer toujours ſur ſes tourmens ; & on nous fait un crime d'avoir des Figures, qui en entretiennent le ſouvenir: on veut que l'image de ſa mort ſoit toûjours préſente à notre eſprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Votre averſion pour les Ornemens de nos Prêtres, & pour ceux de nos Egliſes, n'eſt pas mieux fondée. Ne ſavez-vous pas, Monſieur, que Dieu prit le ſoin d'ordonner lui-même juſqu'à la frange des habits du Grand Pontife ? Nos habits Pontificaux n'approchent point de ceux du grand Sacrificateur : & vous ne pardonneriez guerre à nos Evêques un *Pectoral* & de petites *Clochettes*, s'ils diſoient la Meſſe avec ces beaux ornemens. Pour la pompe de nos Egliſes, vous avez raiſon de la nommer vaine, ſi vous la comparez avec la magnificence ſolide du Temple de Salomon, où l'or & l'argent auroient pû ſervir de pierre à la ſtructure de ce bâtiment ſi ſomptueux. Votre auſtérité n'eſt pas moins farou-

che à retrancher nos Musiques, qu'à condamner nos images. Vous devriez vous souvenir que David n'a rien tant recommandé aux Israëlites, que de chanter les louanges du Seigneur avec toutes sortes d'instrumens. La Musique des Eglises éleve l'ame, purifie l'esprit, touche le cœur, inspire & augmente la dévotion.

Lorsqu'il s'agit d'un mystére, ou d'un miracle, vous ne connoissez que les sens & la raison : dans les choses naturelles, qui conduisent à la pieté, les sens & la raison sont vos ennemis : là vous donnez tout à la nature, ici à la grace : là on ne vous allegue rien de surnaturel, que vous ne traitiez de ridicule ; ici on ne vous dit rien d'humain, que vous ne trouviez profane & impie.

Les contrarietés, Monsieur, n'ont duré que trop long-temps. Convenez avec nous des usages légitimement établis ; & nous crierons avec vous contre des abus, qui s'introduisent ; contre un sale intérêt, des gains sordides ; contre des piéges tendus à la foiblesse des femmes, & à la simplicité des hommes superstitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la corruption, travaillent à se donner de la pureté : que ceux qui ont la vanité de se croire purs, s'accommodent à de petites altérations insensibles, où tombe la condition humaine par nécessité. Qu'ici un Catholique ne soit pas exterminé comme *Idolâtre* ; que là un Protestant ne soit pas brûlé comme *Héré-*

tique. Il n'y a rien de plus juste que d'adorer ce qu'on croit un Dieu ; il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit simplement un SIGNE ; & je ne sai comment cette diversité de créance a pû causer des supplices si barbares dans une Religion toute fondée sur l'amour. Si ce sont-là des effets de zéle ; qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la fureur !

Une partie des Peres s'est attachée au sens littéral de ces paroles, CECI EST MON CORPS : l'autre les a prises au sens figuré, dans un pays où l'on parloit presque toujours par figure. La vérité de ce que je dis se prouve très-clairement par les livres de Monsieur Arnauld, & de Monsieur Claude, où quand Monsieur Arnauld allegue un passage de quelque Pere, tout l'esprit & la dexterité de Monsieur Claude suffisent à peine pour l'éluder ; & lorsque ce dernier en cite un autre avantageux à son opinion, toute la force & la vehemence de Monsieur Arnauld ne renversent point l'argument de Monsieur *Claude*. Cette difference de sentimens dans les Peres est manifeste. Il ne faut qu'avoir un peu de sens pour le connoître, & un peu de sincerité pour l'avoüer. Cependant, Monsieur, cette difference ne rompoit point la Communion de l'Eglise, & tous ces Peres alloient religieusement ensemble recevoir les graces qui nous sont promises en ce Sacrement.

Vous me direz, qu'il est difficile de convenir avec nous d'*un Corps sans figure, & sans extension*: mais est-il aisé de s'accommoder avec vous de votre *Manducation spirituelle*; de cette *Foi qui mange réellement la substance de ce même Corps?* La difficulté est grande de tous côtés, & un miracle est aussi nécessaire à votre opinion qu'à la nôtre. Laissez-nous donc la créance d'un Mystére inconcevable; & nous vous laisserons ce mêlange bizarre de foi & de raison, inexplicable pour vous, & incompréhensible pour les autres. Que chacun demeure attaché à sa Doctrine comme il lui plaira: mais accordons-nous dans l'usage du Sacrement: les Peres en ont usé autrefois ainsi, pourquoi ne ferons-nous pas aujourd'hui la même chose?

L'article de l'*Adoration* n'y doit pas être un obstacle, puisque la véritable *Adoration* est un acte intérieur, qui dépend de vous; & sans la direction de votre esprit, & le mouvement de votre cœur, vous avez beau vous mettre à genoux, vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer, les enfans seroient idolâtres en Angleterre, pour aborder leurs *Parens* dans cette posture humble & soumise; & un amant qui se met aux pieds de sa maîtresse feroit un acte d'Idolâtrie; & les Espagnols, dont les révérences sont des espéces de génuflexions, seroient pour le moins des profanes.

C'est

C'eſt par un rafinement de votre principe, que les Quakers n'ôtent leur chapeau ni aux Princes ni aux Magiſtrats, dans l'apréhenſion qu'ils ont de communiquer à la créature, la gloire qui n'eſt dûe qu'au Créateur. Choſe étrange! que vos Meſſieurs, qui ſont une guerre ouverte à la ſuperſtition, tombent eux-mêmes dans une conduite plus ſurperſtitieuſe, que celle qu'on impute aux Catholiques les moins inſtruits. En effet, ne pas rendre le reſpect qu'on doit, par un ſcrupule de religion mal fondé, eſt plus inexcuſable, que d'en rendre trop par un zéle mal entendu.

Si j'avois été en la place des Réformés, j'aurois reçu le Livre de Monſieur de Condom le plus favorablement du monde; & après avoir remercié ce Prélat de ſes ouvertures inſinuantes, je l'aurois ſupplié de me fournir une Catholicité purgée, & conforme à ſon EXPOSITION DE LA FOI CATHOLIQUE. Il ne l'auroit pas trouvée en Italie, en Eſpagne, ni en Portugal: mais il auroit pû vous la faire trouver en France, dégagée des ſuperſtitions de la multitude, & des inſpirations étrangeres; reglée avec autant de ſageſſe, que de pieté par nos loix, & maintenue avec fermeté par nos Parlemens. Alors, ſi vous craigniez la puiſſance du Pape, les libertés de l'Egliſe Gallicane vous en mettront à couvert; alors ſa Sainteté ne ſera ni infaillible, ni arbi-

tre souveraine de votre foi : là, elle ne disposera ni des Etats des Princes, ni du Royaume des Cieux à sa volonté : là, devenus assez Romains pour révérer avec une soumission légitime son caractére & sa dignité, il vous suffira d'être François pour n'avoir pas à craindre sa jurisdiction.

Que si l'amour de la séparation vous posséde encore, & que vous ne puissiez vous détacher en rien de l'habitude de vos sentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous ôte, comme d'une injustice ; remerciez de ce qu'on vous laisse, comme d'une grace. Le chagrin, les murmures, les oppositions, sont capables d'avancer la ruine de votre parti : une conduite plus respectueuse, des intérêts plus discretement ménagés que violemment soûtenus, pourroient arrêter le dessein de votre perte, s'il étoit formé. Les controverses ne font qu'aigrir les esprits : en l'état que sont les choses, vous avez besoin de bons directeurs, plus que de bons écrivains, pour vous conserver. Vos Peres ont mis tous leurs talens en usage, pour se faire accorder des Priviléges ; votre habileté doit être employée pour empêcher qu'on ne vous les ôte. L'audace, la vigueur, la fermeté, ont sû faire les protestans : le zéle, la fidelité la soumission vous maintiendront ; & on souffrira comme obéïssans, ceux qu'on détruiroit comme rebelles. Enfin,

Monsieur, si vous avez une Religion douce & paisible, dans laquelle vous ne cherchiez que votre salut, il faut croire qu'on ne troublera point des exercices modestes & pieux: mais si jalouse & querelleuse elle attaque celle de l'Etat; si elle reprend, censure, & condame les choses les plus innocentes, je ne vous répons pas d'une longue indulgence, pour l'indiscrétion d'une étrangére, injuste, & fâcheuse en ses corrections.

Une des premieres sagesses, & des plus commandées, c'est de respecter en tout pays la religion du Prince. Condamner la créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même-temps. Un Catholique Anglois, qui dans ses discours ou dans ses écrits donne le nom d'HERESIE à la Religion Anglicane, traite le Roi d'Angleterre d'HERETIQUE, & lui fait une insulte dans ses propres Etats. Un Huguenot en France, qui traite la Religion Catholique d'IDOLATRIE, accuse le Roi, par une conséquence nécessaire, d'être IDOLATRE: ce que les Empereurs Payens même n'ont pû souffrir. Je ne trouve rien de plus injuste, que de persecuter un homme pour sa créance; mais je ne vois rien de plus fou, que de s'attirer la perſécution.

Voulez vous me croire, Monsieur, jouissez paisiblement de l'exercice qu'on vous per-

met, tel qu'il puiſſe être, & ſoyez perſuadé que les Princes ont autant de droit ſur l'extérieur de la Religion, qu'en ont les ſujets ſur le fond ſecret de leur conſcience.

Si vous entrez bien dans la conſidération de cette vérité, un Temple abattu en Languedoc ne vous ſera pas une injure; Charenton conſervé ſera un bien-fait. La fureur des opinions & l'opiniâtreté des partis, ne ſont pas pour un homme ſage comme vous; votre honneur & votre zéle ſont à couvert de tout reproche, par ce que vous avez déja ſouffert; & vous ne ſauriez mieux faire, que d'aller fixer à Paris une Religion errante & vagabonde, que vous avez traînée de pays en pays aſſez long-temps. Je vous exhorterois vainement à y renoncer, dans la diſpoſition où vous êtes: un ſentiment comme naturel, qui ſe forme des premieres impreſſions; l'attachement qu'on ſe fait par les anciennes habitudes; la peine qu'on a de quitter une créance, dans laquelle on eſt nourri, pour en prendre une autre où l'on a vécu toujours oppoſé; une fauſſe délicateſſe de ſcrupule, une fauſſe opinion de conſtance, ſont des liens que vous romprez difficilement: mais laiſſez à vos enfans la liberté de choiſir, que vos vieux engagemens ne vous laiſſent pas. Vous vous plaignez de l'Arrêt qui les oblige de faire choix d'une Religion à ſept ans, & c'eſt la plus

grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par-là on leur rend la Patrie, que vous leur aviez ôtée; on les remet dans le sein de la République, d'où vous les aviez tirés; on les fait rentrer dans le droit des honneurs & des dignités dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez donc point, Monsieur, des avantages que vous avez negligés; & gardant pour vous vos opinions & vos malheurs, remettez le soin de leur Religion & de leur fortune à la Providence.

Où est le Pere qui n'inspire le zéle de son parti, autant que celui de sa religion, à ses enfans? Et que sait-on ce qui arrivera de ce zéle, s'il s'en formera de la fureur, ou de la piété; s'il produira des crimes, ou des vertus? Dans cette incertitude, Monsieur, remettez tout à la disposition d'une loi, qui n'a pour but que le bien public, & l'intérêt particulier de vos familles. En effet, ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des loix de son pays, que de la liberté de sa fantaisie, ou de l'animosité des factions où l'on se trouve; que de faire le premier point de sa foi de la haine des PAPISTES, comme injustement vous nous appellez? Soyez sage, soyez prudent, quand les emportés devroient vous appeller tiede; il vous convient d'achever en paix les jours qui vous restent. Dieu vous tiendra compte de votre repos; car il se plaît à la sagesse qu'il a inspirée, &

ne peut souffrir le zéle indiscret, qui cause ou attire le trouble imprudemment.

EPITRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN;
SUR LA BASSETTE.

OU'EST devenu le temps heureux
Où la raison, d'accord avec vos plus doux vœux,
Où les discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de votre belle vie!
Les plus sages vous admiroient,
Les cœurs les plus durs soupiroient;
Et vous, qui connoissiez les ressorts de votre ame,
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de femme.
Non, vous n'en aviez rien; vos charmes n'étoient pas
Sujets aux changemens des fragiles appas:
De ce fond de beauté, sans fard, & sans mollesse,
Le Ciel avoit voulu former une Déesse.

Vous n'aviez point de visions,
Point de fausses impressions;
Et la vanité rebutée
Alloit chercher ailleurs qui pût être flatée:
Vous jouissiez en liberté
D'une heureuse tranquillité:
Enfin on vous trouvoit & trop sage & trop belle
Pour avoir rien d'une mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette vertu si complete;
Hortence joue à la bassete
Aussi long-temps que veut Morin.
Que le soleil vienne éclairer le monde
Il vous voit la carte à la main;
Que lassé de son cours il repose sous l'onde;
Vous veillez jusqu'au lendemain.
Plus d'Opera, plus de Musique,
De Morale, de Politique.
Chop; (1) animal traître & malin,
Des Savans tient l'ame inquiéte,
Et fait faire aussi-tôt retraite
Au grand & docte Van Beuning.
Vossius apportoit un Traité de la Chine,
Où cette Nation paroît plus que divine;
Et vous auriez vû Rome en ses derniers écrits,
Quarante fois au moins plus grande que Paris.(2)

(1) Dogue de Madame Mazarin.
(2) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond* sur l'année 1682.

Juftel, plein des leçons de la rare CRITIQUE
Qui du VIEUX TESTAMENT tout le fonds nous
explique,
Etoit venu chercher au bruit de votre nom,
Comment fans crainte & fans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage
Du trop favant Pere Simon (1).
Leti, de Sixte-Quint vous préfentoit l'HISTOIRE (2)
Tout prêt à travailler pour votre propre gloire,
Et vous pouviez tirer de fon talent fi beau
Un caractére tout nouveau.
Que fert à ces Meffieurs leur illuftre fcience?
A peine leur fait-on la fimple révérence;
Et les pauvres Savans, interdits & confus,
Regardent Mazarin qui ne les connoît plus.
Tout fe change ici-bas, à la fin tout fe paffe;
Les Livres de Baffete ont des autres la place:
Plutarque eft fufpendu, Don Quichotte interdit;
Montagne auprès de vous a perdu fon crédit;
Racine vous déplaît, Patru vous importune;
Et le bon la Fontaine à la même fortune.
Qu'eft devenu ce temps heureux
Où la raifon d'accord avec vos plus doux vœux;
Où les difcours fenfés de la Philofophie
Partageoient les plaifirs de votre belle vie!
Vous n'avez écouté fix ans que la raifon:
La fantaifie efclave étoit comme en prifon,

(1), (2), Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, fur l'année 1688.

Indocile,

Indocile, à regret elle portoit sa chaîne,
Souffroit, impatiente, un ordre qui la gêne,
Haïssoit du repos le solide intérêt,
Et vouloit établir le caprice qui plaît :
Trop libre, & maintenant à la Bassette unie,
Elle usurpe le droit qu'avoit son ennemie,
Et la pauvre Raison, dans la captivité,
De ce régne nouveau souffre la dureté.
Vos sens plus désolés en ce triste esclavage,
Se plaignent avec elle, & souffrent davantage.

On ôte au cœur tous ses tendres soûpirs,
En lui donnant comme une autre nature ;
On fait, le gain, l'objet de ses desirs,
Et sa perte est sa peine la plus dure.

La bouche qui formoit la plainte des amans,
Ne sert plus qu'à fournir aux Joueurs, des sermens.
Le goût est négligé : de Bassette passée
Le discours ennuyeux a l'oreille lassée,
Tandis que le bon sens, ou timide, ou discret,
De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.
Dans l'étroite union de ce commun martyre,
Quand la raison gémit, la volupté soûpire ;
Déplorant, à l'envi, la perte d'une Cour, (1)

(1) La Maison de Madame Mazarin, que ses amis nommoient leur Cour.

Où cent & cent douceurs se goûtoient chaque jour;
Sans qu'on y vît jamais votre ame possédée
Ni d'un faux sentiment, ni d'une vaine idée.
Nous allions, il est vrai, sur de tranquilles eaux,
Chercher les raretés qu'apportoient les Vaisseaux, (1)
Mais vous n'exposiez point à la fureur de l'onde
Cette tête adorable, & chere à tout le monde.
Aujourd'hui vous bravez les plus fiers matelots;
Et ne craignez rien tant que le calme des flots.
Il faut des temps fâcheux, il faut un grand orage;
Vous haïriez la mer sans péril de naufrage;
Et l'on vous entendroit gémir
Si vous pouviez, à l'aise, & manger & dormir;
Votre ancien répos, votre délicatesse
Auroit bien mieux servi notre juste tendresse;
La nonchalante Oisiveté,
De crainte & de souci nous auroit exemté:
Au lieu que des dangers les funestes images,
Ont marqué leur effet sur nos pâles visages,
Que de votre grenier même les folles peurs
Ont été de vrais maux à nos sensibles cœurs!
Passons à la retraite. . . .

(1) Madame Mazarin aimoit à aller jusqu'à l'embouchure de la Tamise, pour voir les Vaisseaux qui revenoient des Indes, & y acheter des curiosités.

Madame eſt de retour,
Et dès le même jour
On joue à la Baſſette.
D'abord le jeu commence avec tranquillité ;
Mais ſix tailles après chacun eſt démonté ;
Et chez les moins émûs l'on voit bientôt détruite
Cette baſſe raiſon qu'on appelle *conduite* :
Par degrés toutefois on diſcerne aiſément
Le différent état du bel emportement.
En charmes ſeulement vous êtes ſans ſeconde ;
Car votre chere amie, (1) en marques ſi féconde,
Fait des Paix & des doubles Paix,
Plus que vous n'en ferez jamais.
Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime
A dire toujours, PAROLI ;
Mais ne diſputez rien à l'ardeur magnanime
Qui du ſept & le va pouſſe le coup hardi ;
Une ardeur ſi noble & ſi belle
N'appartient qu'à Mademoiſelle.
Parlons ſans raillerie ; un peu de gravité :
Avez-vous réſolu de perdre la ſanté ?
Vos yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes ;
Eux, qui mettoient tout ſous vos loix,

(1) Mademoiſelle de Beverweert,

S'ufent aujourd'hui fur un trois ;
Et votre ame attentive à la carte qui paffe
Tremble fecrétement du péril de la face.
Beaux yeux, quel eft votre deftin !
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?
Cieux, daignez rétablir les féances de l'Hombre !
Envoyez la Baffette en ce royaume fombre,
Qu'on nomme les Enfers :
C'eft un nouveau tourment, c'eft un nouveau fupplice,
Pour punir des Démons l'infidéle malice ;
Pire que leurs feux & leurs fers.
On verroit s'affembler les Ombres criminelles
Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pour elles
Dans un noir & commun chagrin ;
La flâme d'un bûcher ferviroit de lumiére ;
Et ces infortunés fermeroient la paupiére
Auffi peu que Morin.
Et vous, Dames & Demoifelles ;
Que l'amour trouve fi rebelles,
Depuis la nouvelle fureur ;
Pouvez-vous écouter la voix trifte, dolente ;
Du malheureux qui fe lamente,
D'être chaffé de votre cœur ?

Si c'étoit pour être plus sages
Que vous lui fissiez ces outrages ;
Si c'étoit par dévotion,
Grands intérêts, ambition,
Véritable desir de gloire,
Dessein de vivre dans l'Histoire
Comme la femme de Pétus, (1)
Y vit encor par ses vertus :
» Amour, dirois-je, il faut se taire ;
» Cédez au plus haut caractére :
» Sentimens délicats & doux,
» Molle passion taisez-vous :
Mais qu'une petite Bassette
Triomphe ici de sa défaite,
Et le tienne en un rang si bas,
Amour ne le souffrira pas.

Vous me quittez, dit-il, *folles, & je vous quitte ;*
Je pars avec Maroc (2) *pour chercher ce mérite*,

(1) Arria, Femme de Pétus Cecinna, voyant son Mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une conspiration contre l'Empereur Claude, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, & le présentant ensuite à Pétus, lui dit : que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de se donner qui lui causoit de la douleur, mais celui qu'il alloit se donner lui-même.

(2) L'Ambassadeur du Roi de Maroc, qui étoit alors en Angleterre, & qui s'y fit beaucoup estimer par sa politesse, par son esprit, & par son adresse à manier un Cheval. Quelque temps auparavant, le Roi de Maroc avoit obligé l'En-

Que signala jadis le peuple Grenadin ;
Je vais chercher les feux dont une ame soûpire ,
Je vais trouver les cœurs dignes de mon empire ;
Et laisse pour jamais les vôtres à Morin.

LETTRE
A LA MESME.

J'AI toujours eu sur la conscience d'avoir soupçonné que vos yeux pouvoient s'user à la Bassette.

Vos yeux , dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes ;
Eux , qui mettoient tout sous vos loix
S'usent aujourd'hui sur un trois ;
Et votre ame attentive à la carte qui passe ,
Tremble secrétement du péril de la face.

voyé d'Angleterre de paroître nuds pieds à l'Audience qu'il lui donna : Charles II. résolut d'en user de même à l'égard de cet Ambassadeur, & de s'en divertir. Il choisit un jour qu'il faisoit excessivement froid, (le 21. de Janvier 1682.) & le reçut dans une salle pavée de marbre , où son Excellence, fort mal à son aise, se tenoit tantôt sur un pied , tantôt sur l'autre , &c. M. de S. Olon dans son ETAT PRESENT DE L'EMPIRE DE MAROC , l'appelle *l'Alcayde de Mehemeth Adou ben Atar* , & dit qu'il étoit alors (1693.) favori & premier Ministre du Roi de Maroc.

Beaux yeux, quel eſt votre deſtin !
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin ?

C'eſt une queſtion injurieuſe qui m'a laiſſé un ſi grand ſcrupule, que pour me mettre l'eſprit en repos, j'ai été obligé d'ajouter quelques vers, qui montrent que votre beauté eſt incapable de recevoir aucune altération.

Beaux yeux, quel eſt votre deſtin !
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin ?
Non : d'un charme éternel le fonds inépuiſable
Vous rend, malgré Morin, chaque jour plus aimable ;
Sa Baſſette a détruit, bien, repos, liberté ;
Tout céde à ſon déſordre hormis votre beauté ;
Tout ſe dérégle en vous, tout ſe confond par elle
Mais le déréglement vous rend encor plus belle
Et lorſque vous paſſez une nuit ſans ſommeil ;
Plus brillante au matin que l'éclat du ſoleil,
Vous nous laiſſez douter ſi ſa chaleur féconde
Vaut le feu de vos yeux pour animer le monde,

N'appréhendez pas, Madame, de perdre vos charmes à Newmarket : montez à cheval dès cinq heures du matin ; galopez dans la foule à toutes les Courſes qui ſe feront ; enrouez-vous à crier plus haut que Mylord

Thomond (1) aux combats des Cocqs; usez vos poûmons à pousser des DONE (2) à droit & à gauche; entendez tous les soirs où la Comédie de HENRI VIII (3) ou celle de la Reine ELISABETH (4); crevez-vous d'Huîtres à souper, & passez les nuits entiéres sans dormir; votre beauté qui est échapée à la Bassette de Monsieur Morin (5), se sauvera bien des fatigues de Newmarket.

Venons au grand Morin : parler de vos appas ;
Est un discours perdu, vous ne l'écoutez pas.
A votre jeu fatal l'ame la plus sincére,
De tromper le tailleur fait sa premiere affaire ;
Et le noble tailleur autant & plus loyal,
Sur l'argent du metteur fait un dessein égal :
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice
De voler son voisin sans craindre la justice,
Laissant d'un vieil honneur la scrupuleuse loi ;

(1) Henri O Brian, Comte de Thomond en Irlande; grand parieur aux combats des Cocqs.

(2) Expression Angloise, qui en matiere de pari, répond à notre VA.

(3) Composée par le fameux Shakespear, mort en 1616.

(4) Composée par Thomas Heywood, qui fleurissoit sous les régnes d'Elisabeth & de Jacques I. Toutes les Piéces de Théâtre de ces temps-là sont extrémement longues, & fort ennuyeuses.

(5) Morin se croyoit souvent malade; & il n'étoit pas possible que les veilles n'épuisassent un corps aussi fluet que le sien.

Et le grossier abus de toute bonne foi :
Il établit ses droits dans la seule industrie,
Et l'adresse des mains est sa vertu chérie.
Tel est le vrai banquier : pour les nouveaux tailleurs,
Ils quitteront bientôt ou banque ou bonnes mœurs.
Otez au grand Morin son subtil avantage,
La Bassette pour lui sera pis que la rage ;
Quoi qu'on ose lui dire il doit tout endurer ;
Et chacun s'autorise à le désespérer.
Que sa langueur augmente avecque sa jaunisse, (1)
Il faut, malgré son mal, qu'il fasse son office.

MORIN.

Madame, ze (1) me meurs.

MADAME MAZARIN.

Vous taillerez, Morin ;
Expirer en taillant est une belle fin :
Pour derniere oraison, lorsque vous rendrez l'ame,
Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame.
Quelle plus digne mort que d'être enséveli,
Après avoir gagné quelque gros paroli !
C'est par de si beaux coups qu'une célébre histoire,

(1) Morin grasseyoit beaucoup, & se donnoit de grands airs ridicules.

Aux banques à venir portera votre gloire.
Mais c'est trop discourir, la bourse, Pelletier;
Et vous, Maître Morin, faites votre métier.

MORIN.

Un moment de repos, Madame la Dussesse;
Sacun vous le dira, Madame la Comtesse,
Et Monsieur de Verneuil & Monsieur de Bezon;
Parbleu l'on m'auroit crû l'enfant de la maison (1).
C'étoit assûrément toute une autre maniére,
Un petit compliment en forme de priere,
Monsieur, Monsieur Morin, dinez avecque nous;
Ou bien quelque autre sose & d'honnête & de doux:
Ici z'entens gronder touzours quelque tempête;
Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête:
Si ze me porte mal, *vous taillerez, Morin;*
Expirer en taillant est une belle fin.
Ah! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite,
Lorsque l'on veut sez soi tenir une Bassette.

MADAME MAZARIN.

Monsieur, Monsieur Morin, l'enfant de la maison
De *Monsieur de Verneuil*, de *Monsieur de Bezon*,
Sans *petit compliment en forme de priere*,

(1) Morin étoit de Beziers, & il avoit quelquefois joué avec Monsieur le Duc de Verneuil, & avec Monsieur de Bezons. Le premier étoit Gouverneur de Languedoc, & l'autre en étoit Intendant.

Je vous dirai tout net d'une franche maniére ;
Il faut tailler, Morin, & tailler promptement,
Ou sortir aussi-tôt de mon appartement.

Il taille, eût-il la mort peinte sur son visage :
Mais d'une main fidéle il ne perd pas l'usage ;
Et son œil attentif par un soin diligent
Aide la Provençale (1) à s'attirer l'argent.

Laissez, ô grand Morin, parler toute la terre ;
Que chacun par dépit vous déclare la guerre ;
Que certains enchanteurs irrités contre vous,
Fassent passer la mer à tous vos billets-doux ;
(Billets, que la noirceur d'une magie étrange,
'A transformés à Londre en des Billets de change (2) ;
Ne vous allarmez point, un plus grand enchanteur
S'est déclaré déja pour votre protecteur :
De Merlin & Morin le secret parentage
Vous donnera sur eux un entier avantage ;
C'est par lui qu'à Saint James vous taillez hardiment ;

(1) Maniere de mêler les cartes à la Bassette, venue de Provence.

(2) Morin étoit venu de France fort endetté, & dès qu'on savoit qu'il avoit gagné au jeu, on lui envoyoit ses billets pour les acquitter.

C'est par lui qu'à White-hal vous dormez sûrement (1);
Par lui de Newmarket les routes détournées
Dans l'ombre de la nuit vous seront enseignées;
Et de son char volant les magiques ressorts
Transporteront Morin & Morice à Windsors (2).
Du géant Malambrun l'ordinaire monture;
Chevillard n'eût jamais une si douce allûre:
Et l'on ne vit jamais ce renommé coursier
Porter si digne maître, & si rare écuyer.
Loin felons malandrins, sorciers, races damnées,
Sur le Bon Don Quichotte autrefois déchaînées;
Loin, maudits enchanteurs, restes de la Voisin (3),
Députés de satan pour tourmenter Morin,
Sortez d'ici, méchans, abandonnez une Isle
Où tant de gens de bien ont cherché leur asyle;
Vos piéges décevans sont ici superflus,
Fourbes, retirez-vous, & ne revenez plus.
Mais plûtôt, cher Morin, forcez cette Canaille
D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille;

(1) Morin perdoit quelquefois de si grosses sommes, qu'il n'osoit paroître que dans les lieux privilégiés.

(2) Quand la Cour étoit à Newmarket, & que Morin vouloit y aller, il faisoit souvent ce voyage la nuit, de peur de ses Créanciers, & prenoit avec lui un Valet de Chambre de Madame Mazarin, nommé Morice, qui étoit un bouffon assez plaisant.

(3) La Voisin fut brûlée à Paris pour sortilége.

Produisez devant eux un miracle nouveau,
Plus fort que leur magie, & plus grand & plus beau;
Découvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées;
Des Banques par vos loix sagement gouvernées;
Un Valet bien soûmis à l'ordre de vos doigts,
Qui pour vous obéir perdra les quatre fois;
Ce fidéle Valet acquittera les dettes
Qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites;
Une Dame attachée à tous vos intérêts,
Fera pour vous autant qu'auront fait les Valets;
Elle saura fournir à la magnificence
Que vous nous faites voir tous les jours de naissance;
Elle vous fournira frange, Point de Paris,
Boucles de diamans & boutons de rubis:
Elle vous fournira des repas pour les Dames;
Qui savent contenter vos amoureuses flammes;
Nymphes, dont le mérite & le charme divin
Vous ont fait oublier feu la Dame Morin.
Quatre Rois aujourd'hui devenus tributaires;
Font leur soin principal d'avancer vos affaires,
Travaillent, à l'envi, d'un zéle assez égal,
A qui remplira mieux votre Trésor Royal;
Enfin dans votre Etat, tout ce qui fait figure,
Ou ce qui n'en fait point, est votre créature;

Et par cette raison, Madame Mazarin

Vous nomme & nommera toujours LE GRAND MORIN.

Après m'être élevé au genre sublime pour donner des louanges aux vertus de mon Héros, vous trouverez bon, Madame, que je descende à la naïveté du stile ordinaire, pour vous rendre compte de la Volatille de votre Maison.

Le *Pretty* (1) ne se porte pas mal : mais comme c'est un oiseau fort bien né, & qui vient assûrément de bon lieu, il se plaint modestement d'être abandonné à une servante, au sortir des mains délicates de Mademoiselle Silvestre. Ce n'est pourtant pas là son plus grand chagrin ; il ne voit plus Madame ; il ne peut plus voler après elle, ou la suivre à la trace sur ces petits pieds ; voilà sa douleur. On n'oublie rien pour le consoler, on lui donne du thé tous les matins ; mais ce n'est pas sur votre lit : il a réglément son bœuf à dîner : mais ce n'est pas sur votre table : rien ne peut consoler son affliction, que l'espérance de votre retour.

Ma premiére visite se fait au *Pretty* ; la seconde aux Poules, qui sont bien les plus

(1) Perroquet de Madame Mazarin, *Pretty* en Anglois, veut dire, *Joli*.

honnêtes Poules que j'aye vûes de ma vie. Elles préferent un vieux Cocq tout couvert de playes, un vieux Soldat estropié, qui pourroit demander place aux invalides de New-market; elles le préferent à un jeune Galant, qui a la plus belle crête & la plus belle queue du monde. Il faut que je me satisfasse de ma condition, telle qu'elle est, mais si j'avois à choisir, j'aimerois mieux être vieux Cocq parmi ces vertueuses Poules, que vieil homme parmi les Dames. Cette considération me fait visiter vos Poules deux fois le jour; & là, par une fausse idée, je m'applique en quelque façon la nature & le bonheur de votre Cocq. Il marche avec une gravité extraordinaire, glorieux du respect qu'on lui rend, & fort content de lui-même. Nous n'avons point de terme en notre langue, qui puisse bien exprimer cette satisfaction grave & composée qui se répand sur tout l'extérieur: l'Ufano des Espagnols y seroit tout-à-fait propre; mais je ne sai si Monsieur *Poussy* (1) permettroit qu'on s'en servît pour d'autre que pour lui.

Si vous me donnez quelque commission ajoûtée à celle que j'ai reçue pour avoir soin de la Volatille, il n'y a personne au monde qui s'en acquitte si ponctuellement que moi. Ma Guenon devient plus maigre que je ne

(1) Le Chat de Madame Mazarin.

voudrois, & sans l'attachement que j'ai auprès d'elle, elle seroit morte il y a long-temps.

PENSE'ES, SENTIMENS, MAXIMES.

Sur la Santé.

I.

SI vous avez quelque soin de la délicatesse de votre goût, & de l'intérêt de votre santé, vous ne mangerez que des Viandes naturelles sans mêlange aucun, mais exquises par leur bonté propre, & par la curiosité de votre choix.

II.

Que tous les Potages gommés, Précis, Ragoûts, Hors d'œuvres, & généralement toutes compositions de Cuisine, soient bannies de votre table, pour éviter des maladies qu'on ignoroit autrefois dans la simplicité des repas.

III.

La diversité des Vins peut être agréable quelquefois; jamais utile: soyez tempérant & délicat, buvez peu de vin, mais excellent,

lent, & le plus long-temps du même qu'il sera possible.

IV.

Les Vins de Champagne sont les meilleurs : ne poussez pas trop loin ceux d'Ay ; ne commencez pas trop tôt ceux de Rheims. Le froid conserve les esprits des Vins de Rivierre ; les chaleurs emportent le goût de terroir des Vins de Montagne.

V.

Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le régime, trop de précaution contre les remédes. Le régime entretient la santé & les plaisirs : les remédes sont des maux présens, dans une vûe assez incertaine du bien à venir.

VI.

Les plaisirs & le régime doivent avoir une espéce de concert, & une proportion assez juste. Les plaisirs déreglés mettent la nature en désordre, une exactitude séche & triste ternit les esprits, & insensiblement les éteint.

Sur l'Amour.

VII.

Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer ; pas assez pour troubler notre repos. Le cœur nous a été donné pour aimer, ce qui est un mouvement agréable ; non pas

pour souffrir, ce qui est un sentiment doulou-reux.

VIII.

C'est aller contre l'intention de la nature, que de faire notre tourment d'une chose dont elle a voulu faire notre plaisir.

IX.

Les voluptueuses sentent moins leur cœur que leurs appétits: les Précieuses, pour conserver la pureté de ce cœur, aiment leurs Amans tendrement sans jouissance, & jouissent de leurs maris solidement avec aversion.

Sur la Dévotion.

X.

Les Dames galantes qui se donnent à Dieu, lui donnent ordinairement une ame inutile qui cherche de l'occupation; & leur dévotion se peut nommer une passion nouvelle, où un cœur tendre qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à son amour.

XI.

Quand nous entrons dans la dévotion, il nous est plus aisé d'aimer Dieu que de le bien servir. La raison en est, que nous conservons un cœur accoûtumé à l'amour; & une ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les vices. Le cœur ne trouve rien de nouveau dans ses mouvemens: il y a beaucoup de nouveauté,

pour une ame dereglée, dans les ſentimens de la vertu ; ainſi, quelque changement qu'il paroiſſe, on eſt toujours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit : on eſt injuſte, glorieux, & intéreſſé, comme on l'étoit auparavant.

XII.

La vraye dévotion eſt raiſonnable & bienfaiſante : plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les hommes.

XIII.

La Vie des Religieux eſt la même pour la régle ; mais inégale par l'inégalité de l'aſſiéte où ſe trouvent les eſprits.

XIV.

Le doute a ſes heures dans le Couvent, la perſuaſion les ſiennes ; il y a des temps où l'on pleure les plaiſirs perdus, des temps où l'on pleure les pechés commis.

Sur la Mort.

XV.

La meilleure de toutes les raiſons pour ſe réſoudre à la mort, c'eſt qu'on ne ſauroit l'éviter ! La Philoſophie nous donne la force d'en diſſimuler le reſſentiment ; & ne l'ôte pas : la Religion y apporte moins de confiance que de crainte.

XVI.

A juger ſainement des choſes, la ſageſſe conſiſte plus à nous faire vivre tranquillement, qu'à nous faire mourir avec conſtance.

XVII.

Les belles morts fourniſſent de beaux diſcours aux vivans, & peu de conſolation à ceux qui meurent :

Attendant la rigueur de ce commun deſtin,
Mortel, aime la vie, & n'en crain pas la fin.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Je vous ſouhaite une heureuſe Année ; quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en eſpérer de longues. C'eſt une méchante condition, Madame, d'être mal ſatisfait du préſent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir : mais je me conſole de ce malheur, par la penſée que j'ai de me voir bientôt en état de vous ſervir. Vous ſavez que vous n'avez point de ſerviteur ſi dévoué que moi en ce monde ;

mes vers vous apprendront que je ne ſerai pas moins attaché à vos intérêts dans l'autre. Comptez donc ſur mon Ombre, comme ſur ma perſonne ; & ſoyez aſſûrée d'une fidelité éternelle jointe à une égale diſcrétion. Je ne viendrai point vous importuner au jeu par ma préſence ; je ne viendrai point vous effrayer par des apparitions, je ne vous troublerai point par des ſonges, & n'inquiéterai en quelque maniére que ce puiſſe être, le peu d'heures que la Baſſette vous laiſſe pour le ſommeil.

Voilà des effets de ma diſcrétion, apprenez ceux de mon zéle. Je vais déclarer la guerre à Hélene & à Cléopatre pour l'amour de vous ; je vais réduire des rebelles, & remettre des indociles dans le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai beſoin d'une inſtruction que je vous demande dans mes Vers : vous ne ſauriez me l'accorder trop promptement ; autant de temps que vous tarderez à me la donner, autant de retardement apporterez-vous à votre gloire.

Je m'aperçois que ma raiſon (1),
Trop long-temps au corps aſſervie,
Eſt prête à quitter ſa priſon,
Pour goûter le bonheur d'une plus douce vie.

(1) Ces Stances ſont imitées de l'Epigramme de Maynard au Cardinal de Richelieu : ARMAND, L'AGE AFFOIBLIT MES YEUX, &c.

Bien-tôt je verrai ces beautés
Qui ſont dans les Champs Eliſées,
D'un repos éternel & de biens enchantés,
Heureuſement favoriſées.

Je verrai dans ces lieux charmans
Les Hélénes, les Cléopatres,
Dont les fameux événemens
Font tant de bruit ſur nos Théatres.

Là, s'informant de vos beaux yeux,
Et de tous les traits d'un viſage
Qui nous eſt donné par les Dieux,
Comme le plus parfait ouvrage;
Elles ſauront que vos appas
Auroient ôté Pâris à ſon aimable Héléne;
Qu'Antoine, que Céſar près de vous n'auroient pas
Regardé ſeulement le ſujet de leur peine;
Et vous auriez ſauvé d'un funeſte trépas,
Deux Héros malheureux que perdit cette Reine.

Rome a là des objets également connus,
Sa Virginie, & ſa Lucréce:
Mais pour avoir ſuivi de farouches vertus,
Elles gardent encor certain air de rudeſſe,
Et leurs rares attraits, odieux à Vénus,
Ne jouiront jamais de la douce molleſſe.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous,
Elles voudront savoir si quelque amour trop vaine,
De jeu, d'amusement, ou de plaisir trop doux
N'ont pas gâté l'esprit d'une Dame Romaine.

Je leur dirai que votre cœur,
Est digne de leur République ;
Ferme & constant comme le leur,
Mais plus noble & plus magnifique.

Je dirai que du plus beau corps,
Et de l'ame la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords ;
Et je ne dirai pas un mot de la Bassette.

Je leur dirai que Brute & Collatin,
Sont fort de votre connoissance ;
Que d'Appius vous sauvez le destin
Et comment finit sa puissance :
Mais pour Coné, Mazenot, & Morin (1),
Ils seront passés sous silence.

De-là, j'irai chercher les beautés de nos jours ;
Marion, Montbazon, modernes immortelles ;
A qui nous donnerons toujours,
L'honneur d'avoir été de leur temps les plus belles ;

(1) Les trois tailleurs de Bassette de Madame Mazarin,

Je pense voir leurs déplaisirs,
Je voi déja couler leurs larmes;
Et le sujet de leurs soûpirs,
C'est d'entendre parler tous les jours de vos charmes.

Vous qui venez du séjour des mortels,
(Me dira-t'on dans un humeur chagrine,)
Nous cherchez-vous pour parler des autels
Dressez par tout à votre MAZARINE.

Ah! c'est nous faire un enfer de ces lieux;
Qu'on destinoit aux ames fortunées:
Le mal que nous causent ses yeux,
Est plus grand mille fois que celui des damnées.

» OMBRES, goûtez le bien d'avoir jadis été
» Les merveilles de nôtre France:
» Heureuse est une vanité,
» Que la mort met en assûrance!

» Si le jour vous étoit resté,
» Vous en auriez hai la triste jouissance;
» Ou, du moins, auriez-vous cherché l'obscurité;
» Pour ne pas voir l'éclat de la divine HORTENCE.

» Mais que servent enfin tous ces chagrins jaloux?
» Le grand maître de la nature,

» Ne

» Ne pourra-t'il former rien de plus beau que vous,
» Sans attirer votre mumure ?

» Héléne auroit plus de raison
» De murmurer & de se plaindre ;
» Que Madame de Montbazon ;
» Cependant elle sait sagement se contraindre:

» Celle qui put armer cent & cent Potentats ;
» Qui d'Hector & d'Achille anima la querelle ;
» Qui fit faire mille combats,
« Où les Dieux partagés étoient pour ou contre elle :
» Héléne, à MAZARIN, ne le dispute pas,
» Et vous aurez un cœur rebelle,
» Vous qui borniez l'honneur de vos appas,
» Au peu de bruit que fait une Ruelle ?

A ces mots, sans rien contester,
Nos Ombres baisseront la tête ;
Et docile pour m'écouter,
Chacune aussi-tôt sera prête.

Je dirai que vos yeux pourroient tout enflammer:
Et comme ceux d'Héléne armer toute la terre :
Mais vous aimez mieux la charmer,
Que la désoler par la guerre.

Je leur dirai que tous nos vœux,
S'adressent à vous seule au milieu de nos Dames;
Que nos plus forts liens se font de vos cheveux,
Que le front, le sourcil, ont leur droit sur nos ames;

Je dirai que tous les amans,
Voudroient mourir sur une bouche
Qu'environnent mille agrémens,
Et de qui le charme nous touche.

De la gorge & du coû (ce miracle nouveau)
L'orgueilleuse beauté sera bien exprimée:
Les bras, les mains, les pieds dignes d'un corps si beau,
Auront aussi leur part à votre renommée.

La chose jusques-là ne peut mieux se passer;
Et leur confusion ne peut-être plus grande;
Mais si voulant m'embarrasser
Elles me font une demande;
Si Marion veut s'informer
De cet endroit caché qui se dérobe au monde
Et que je n'ose ici nommer;
Que voulez-vous que je réponde?
Là, ma connoissance est à bout,
Et je devrois connoître tout;

O belle ! ô généreuſe Hortence !
Sauvez-moi de cette ignorance.

A LA MESME.

Sur le deſſein qu'elle avoit de ſe retirer dans un Couvent.

JE ne ſai ſi le titre d'AMITIE' SANS AMITIE', que vous avez donné à mon Ecrit lui convient aſſez (1) mais je ſai bien qu'il ne convient pas à mes ſentimens, particuliérement à ceux que vous m'inſpirez, Madame. Je les abandonne à votre pénétration : l'état où je ſuis ne me laiſſe pas la force de les exprimer.

Depuis ce ſoir malheureux que vous m'apprîtes la funeſte réſolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos; ou pour mieux dire, vous m'avez laiſſé une peine continuelle ; une agitation bien plus violente que la perte du repos, qui ſeroit une aſſez grande affliction pour tout autre que pour moi. La premiere nuit de votre trouble je ne fermai pas les yeux ; & ils furent ouverts pour verſer des larmes. Les nuits ſuivantes, je dormis quelques heures d'un ſommeil inquiet

(1) Voyez ci-deſſus, page 111.

par un ſentiment ſecret de mes douleurs; & je ne m'éveillai pas ſi-tôt que je retrouvai mes ſoupirs, mes pleurs & tous les triſtes effets de mon tourment. Je les cache le jour autant que je puis; mais il n'y a point d'heure qu'ils n'échapent à la contrainte que je leur donne: & voilà, Madame, cet homme ſi peu animé, ce grand partiſan des *Amitiés commodes & aiſées*.

Comment eſt-il poſſible que vous quittiez des gens que vous charmez, & qui vous adorent: des amis qui vous aiment mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, pour aller chercher des inconnus qui vous déplairont, & dont vous ſerez peut-être outragée? Songez-vous, Madame, que vous vous jettez dans un Couvent, que Madame la Connétable (1) avoit en horreur. Si elle y rentre, c'eſt qu'il y faut rentrer ou mourir; ſa captivité préſente, toute affreuſe qu'elle eſt, lui ſemble moins dure que cet infortuné ſéjour: & pour y aller, Madame, vous voulez quitter une Cour où vous êtes eſtimée, où l'affection d'un Roi doux & honnête vous traite ſi bien; où toutes les perſonnes raiſonnables ont du reſpect & de l'amitié pour vous. Le jour le plus heureux que vous paſſerez dans le Couvent, ne vau-

(1) Marie Mancini, ſœur de Madame Mazarin, qui avoit épouſé le Prince Colonne, Connétable du Royaume de Naples.

dra pas le plus triste que vous passerez dans votre maison.

Encore si vous étiez touchée d'une grace particuliére de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zéle, qui vous rendroit tout supportable: mais je ne vous trouve pas persuadée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses, & ne trouverez point cet époux qui les console. Tout Epoux vous est odieux, & dans le Couvent, & dans le monde. Douter un jour de la felicité de l'autre vie, est assez pour désespérer la plus sainte fille d'un Couvent; car la foi seule la fortifie, & la rend capable de supporter les mortifications qu'elle se donne. Qui sait, Madame, si vous croirez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croye toujours pour n'être pas malheureuse? Qui sait si l'idée d'un bonheur promis, aura jamais la force de vous soûtenir contre le sentiment des maux présens?

Il n'y a rien de plus raisonnable à des gens véritablement persuadés, que de vivre dans l'austérité, qu'ils croient necessaire pour arriver à la possession d'un bien éternel: & rien de plus sage à ceux qui ne le sont pas, que de prendre ici leurs commodités, & de goûter avec modération tous les plaisirs où ils sont

ſenſibles. C'eſt la raiſon pourquoi les Philoſophes qui ont crû l'immortalité de l'ame, ont compté pour rien toutes les douceurs de ce monde ; & que ceux qui n'attendoient rien après la mort, ont mis le ſouverain bien dans la volupté. Pour vous, Madame, vous avez une Philoſophie toute nouvelle. Oppoſée à Epicure, vous cherchez les peines, les mortifications, les douleurs : contraire à Socrate, vous n'attendez aucune récompenſe de la vertu. Vous vous faites Religieuſe, ſans beaucoup de Religion : vous mépriſez ce monde-ci, & vous ne faites pas grand cas de l'autre. A moins que vous n'en ayiez trouvé un troiſiéme fait pour vous, il n'y a pas moyen de juſtifier votre conduite.

Il faut, Madame, il faut ſe perſuader avant que de ſe contraindre : il ne faut pas ſouffrir ſans ſavoir pour qui l'on ſouffre. En un mot, il faut travailler ſérieuſement à connoître Dieu avant que de renoncer à ſoi-même. C'eſt au milieu de l'Univers que la contemplation des merveilles de la nature vous fera connoître celui dont elle dépend. La vûe du Soleil vous fera connoître la grandeur & la magnificence de celui qui l'a formé : cet ordre ſi merveilleux & ſi juſte, qui lie & entretient toutes choſes, vous donnera la connoiſſance de ſa ſageſſe. Enfin, Madame, dans ce monde que vous quittez, Dieu eſt tout ouvert & tout expli-

qué à nos penſées. Il eſt ſi reſſerré dans les Monaſtéres, qu'il ſe cache au lieu de ſe découvrir; ſi déguiſé par les baſſes & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître. Cependant une vieille Superieure ne vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins; elle vous commandera des ſottiſes, & une exacte obéiſſance ſuivra toûjours le commandement, quelque ridicule qu'il puiſſe être. Le Directeur ne prendra pas moins d'aſcendant ſur vous, & votre raiſon humiliée ſe verra ſoûmiſe à une ignorance préſomptueuſe. La raiſon, ce caractére ſecret, cette image de Dieu que nous portons en nos ames, vous fera paſſer pour rebelle, ſi vous ne revérez l'imbecillité de la nature humaine en ce Directeur. De bonnes Sœurs trop ſimples vous dégoûteront; des libertines vous donneront du ſcandale: vous verrez les crimes du monde, hélas vous en aurez quitté les plaiſirs.

Juſqu'ici vous avez vécu dans les grandeurs & dans les délices: vous avez été élevée en Reine, & vous meritiez de l'être. Devenue héritiere d'un Miniſtre qui gouvernoit l'Univers, vous avez eu plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe enſemble n'en ont porté aux Rois leurs époux. Un jour vous a enlevé tous ces biens; mais votre mérite vous a tenu lieu de votre fortune, & vous

a fait vivre plus magnifiquement dans les pays étrangers, que vous n'euffiez vécu dans le nôtre. La curiofité, la délicateffe, la propreté, le foin de votre perfonne, les commodités, les plaifirs ne vous ont pas abandonnée : & fi votre difcrétion vous a défendu des voluptés ; vous avez cet avantage, que jamais faveurs n'ont été fi defirées que les vôtres.

Que trouverez-vous, Madame, où vous allez ? Vous trouverez une défenfe rigoureufe de tout ce que demande raifonnablement la nature, de tout ce qui eft permis à l'humanité. Une cellule, un méchant lit, un plus déteftable repas, des habits fales & puants remplaceront vos délices. Vous ferez feule à vous fervir, feule à vous plaire au milieu de tant de chofes qui vous déplairont ; & peut-être ne ferez-vous pas en état d'avoir pour vous la plus fecrete complaifance de l'amour-propre ; peut-être que votre beauté devenue toute inutile, ne fe découvrira ni à vos yeux, ni à ceux des autres.

Cependant, Madame, cette beauté fi merveilleufe, ce grand ornement de l'Univers ne vous a pas été donné pour le cacher. Vous vous devez au public, à vos amis, à vous-même. Vous êtes faite pour vous plaire, pour plaire à tous ; pour diffiper la trifteffe, infpirer la joie ; pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les laides & les imbecilles fe

jettent dans les Couvens, c'eſt une inſpiration divine qui leur fait quitter le monde, où elles ne paroiſſent que pour faire honte à leur Auteur : ſur votre ſujet, Madame, c'eſt une vraye tentation du Diable, lequel envieux de la gloire de Dieu, ne peut ſouffrir l'admiration que nous donne ſon plus bel ouvrage. Vingt ans de Pſeaumes & de Cantiques chantés dans le cœur, ne feront pas tant pour cette gloire, qu'un ſeul jour que votre beauté ſera expoſée aux yeux du monde. Vous montrer eſt votre véritable Vocation : c'eſt le culte le plus propre que vous puiſſiez lui rendre. Si le temps a le pouvoir d'effacer vos traits, comme il efface ceux des autres ; s'il ruine un jour cette beauté que nous admirons, retirez-vous alors, & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée, allez chanter ſes louanges dans le Couvent. Mais ſuivez la diſpoſition qu'il a faite de votre vie ; car ſi vous prévenez l'heure qu'il a deſtinée pour votre Retraite, vous trahirez ſes intentions, par une ſecrete complaiſance pour ſon ennemi.

Un de vos grands malheurs, Madame, ſi vous écoutez cet ennemi, c'eſt que vous n'aurez à vous prendre de tous vos maux qu'à vous même. Madame la Connêtable rejette les ſiens ſur la violence qu'on lui fait. Elle a les cruautés d'un mari qui la force, l'injuſtice d'une Cour qui appuye ſon mari ; elle a mille

objets vrais ou faux qu'elle peut accuſer. Vous n'avez que vous, Madame, pour cauſe de votre infortune ; vous n'avez à condamner que votre erreur. Dieu vous explique ſes volontés par ma bouche, & vous ne m'écoutez pas : il ſe ſert de mes raiſons pour vous ſauver, & vous ne conſultez que pour vous perdre. Un jour, accablée de tous les maux que je vous dépeins, vous ſongerez, mais trop tard, à celui qui a voulu les empêcher.

Peut-être êtes-vous flatée du bruit que fera votre Retraite ; &, par une vanité extravagante, vous croyez qu'il n'y a rien de plus illuſtre que de dérober au monde la plus grande beauté qu'on y vit jamais, quand les autres ne donnent à Dieu qu'une laideur naturelle, ou les ruïnes d'un viſage tout effacé. Mais depuis quand préferez-vous l'erreur de l'opinion à la réalité des choſes ? Et qui vous a dit, après tout, que votre réſolution ne paroîtra pas auſſi folle qu'extraordinaire ? Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuſe ? qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieues pour chercher une avanture, celeſte ſi vous voulez, mais toujours une eſpece d'avanture ?

Je ne doute point que vous n'eſpériez trouver beaucoup de douceur dans l'entretien de Madame la Connêtable : mais, ſi je ne me trompe, cette douceur-là finira bien-tôt. Après

avoir parlé trois ou quatre jours de la France & de l'Italie ; après avoir parlé de la passion du Roi, & de la timidité de Monsieur votre Oncle ; & de ce que vous avez pensé être, & de ce que vous êtes devenue ; après avoir épuisé le souvenir de la maison de Monsieur le Connêtable, de votre sortie de Rome, & du malheureux succès de vos Voyages, vous vous trouverez enfermée dans un Couvent ; & votre captivité, dont vous commencerez à sentir la rigueur, vous fera songer à la douce liberté que vous aurez goûtée en Angleterre. Les choses qui vous paroissent ennuyeuses aujourd'hui, se présenteront avec des charmes ; & ce que vous aurez quitté par dégoût, reviendra solliciter votre envie. Alors, Madame ; alors de quelle force d'esprit n'aurez-vous pas besoin, pour vous consoler des maux présens & des biens perdus ?

Je veux que mes pénétrations soient fausses & mes conjectures mal fondées ; je veux que la conversation de Madame la Connêtable ait toujours de grands agrémens pour vous : mais qui vous dira que vous en pouvez jouir librement ? Une des Maximes des Couvens est de ne souffrir aucune liaison entre des personnes qui se plaisent ; parce que l'union des particuliers est une espéce de détachement des obligations contractées avec l'Ordre. D'ailleurs, les soins de Monsieur le Connêtable,

pourront bien s'étendre jusqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un homme soupçonneux qui a trop offensé. Je ne parle point des caprices d'une Supérieure, ni des secretes jalousies des Religieuses, qui voudront nuire à une personne dont le mérite confondra le leur. Ainsi, Madame, vous vous serez faite Religieuse pour vivre avec Madame la Connêtable, & il arrivera que vous ne la verrez presque pas. Vous serez donc ou seule, avec vos tristes imaginations; ou dans la foule, parmi les sottises & les erreurs, ennuyée de Sermons en langue qui vous sera peu connue, fatiguée de Matines qui auront troublé votre repos, lassée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres, & du murmure importun de quelque Rosaire.

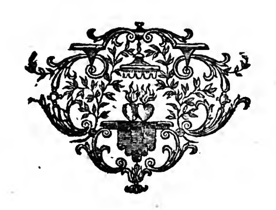
Quel parti prendre, Madame? Conservez votre raison: vous vous rendrez malheureuse si vous la perdez. Quelle perte de n'avoir plus ce discernement si exquis, & cette intelligence si rare! Avez-vous commis un si grand crime contre vous, que vous deviez vous punir aussi rigoureusement que vous faites? Et quel sujet de plainte avez-vous contre vos amis, pour exercer sur eux une si cruelle vengeance? Les Italiens assassinent leurs ennemis: mais leurs amis se sauvent de la justice sauvage qu'ils se veulent faire.

Mademoiselle de Beverweert & moi avons

déja eu les coups mortels : la penſée de vos maux a fait les nôtres, & je me trouve aujourd'hui le plus miſérable de tous les hommes, parce que vous allez vous rendre la plus malheureuſe de toutes les femmes. Quand je vais voir Mademoiſelle de Beverweert les matins, nous nous regardons un quart-d'heure ſans parler; & ce triſte ſilence eſt toujours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous, Madame, ſi vous n'en avez de vous-même. On peut ſe priver des commodités de la vie pour l'amour de ſes amis : nous vous demandons que vous vous priviez des tourmens, & nous ne ſaurions l'obtenir. Il faut que vous ayiez une dureté bien naturelle, puiſque vous êtes la premiere à en reſſentir les effets. Songez, Madame, ſongez ſérieuſement à ce que je vous dis : vous êtes ſur le bord du précipice; un pas en avant vous êtes perdue; un pas en arriere, vous êtes en pleine ſûreté. Vos biens & vos maux dépendent de Vous. Ayez la force de vouloir être heureuſe, & vous la ſerez.

Si vous quittez le monde, comme vous ſemblez vous y préparer, ma conſolation eſt que je n'y demeurerai pas long-temps : la nature plus favorable que vous, finira bientôt ma triſte vie. Cependant, Madame, vos ordres préviendront les ſiens quand il vous plaîra; car les droits qu'elle ſe garde ſur moi, ne

vont qu'après ceux que je vous y ai donnés. Il n'eſt point de voyage que je n'entreprenne; & ſi pour derniere rigueur vous n'y voulez pas conſentir, je me cacherai dans un déſert, dégoûté de tout antre commerce que le vôtre. Là, votre idée me tiendra lieu de tous objets. Là, je me détacherai de moi-même, s'il eſt permis de parler ainſi, pour penſer éternellement à vous; là, j'apprendrai à tout le monde ce qu'auront pû ſur moi le charme de votre mérite, & la force de ma douleur.



SENTIMENS DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN; QUI SE CONSACRE A DIEU.

STANCES.

SAINTS & facrés ennuis, falutaire triftefle,
Dégoûts dont mon efprit eft occupé fans cefle;
Chaffez les vains defirs qui reftent dans mon cœur;
Eteignez dans mon fein le fentiment des vices;
Eteignez l'appétit de mes fauffes délices,
Et faites que le Ciel aujoud'hui foit vainqueur.

C'eft pour lui déformais que j'ai deffein de vivre:
Vous m'attirez, Seigneur, Seigneur, il faut vous
fuivre;
Vous aurez tous mes foins, vous aurez mon amour;
A vos loix feulement je vais être affervie;
Et je veux bien donner le refte de ma vie,
Au Dieu dont la bonté m'a fû donner le jour.

Ce Dieu qui me forma si charmante & si belle;
A borné ses faveurs & me laisse mortelle,
Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes appas:
Le temps effacera les traits de mon visage,
Et l'esprit, de ce Dieu la plus vivante image,
Echappera lui seul aux rigueurs du trépas.

Quel bonheur est certain d'une longue durée!
Quelle condition nous peut-être assurée!
Qui peut nous garantir des injures du sort?
On ne posséde rien qui ne soit périssable;
Souvent le plus heureux devient si misérable;
Qu'il semble avoir besoin du secours de la mort.

J'ai connu tous les biens qu'apporte la fortune;
J'ai connu la grandeur & sa pompe importune;
En amour, pour le moins, j'ai connu les desirs:
Des fausses vanités j'ai fait l'expérience,
Et je connois enfin qu'une heure d'innocence
Vaut mieux qu'un siécle entier de frivoles plaisirs.

Faites, faites, Seigneur, que vos saintes lumiéres;
Dissipent l'ignorance & les erreurs grossiéres,
Dont mon esprit confus étoit enveloppé,
Le monde est un trompeur. Dieu seul est véritable

Je

Je n'eſpére qu'en lui ; je ne ſuis plus capable,
De me laiſſer ſurprendre à ce qui m'a trompé.

Temps, où ſe doit fixer ma longue incertitude;
Lieux, qui devez finir ma triſte inquiétude,
Quand me donnerez-vous ce repos ſouhaité ?
Je délibére encor, jour & nuit je conſulte
Si je dois préférer vos douceurs au tumulte :
C'en eſt fait, Lieux ſacrés, vous l'avez emporté.

O vous, Maître abſolu de la terre & de l'onde,
Vous, dont l'ordre ſecret gouverne tout le monde,
Voudrez-vous bien, Seigneur, devenir mon Epoux?
Celui qu'on me donna n'eſt pas digne de l'être,
C'eſt vous ſeul aujourd'hui que je veux reconnoître,
Mes liens ſont rompus, & je ſuis toute à vous.

Vieux & triſtes liens, cauſes de tant de larmes,
Peutêtre que ſans vous le monde eût eu ſes charmes;
Mais le monde avec vous eſt aiſément vaincu :
Je ferai déſormais en quelque ſolitude
D'un doux & ſaint repos une paiſible étude,
Et compterai pour rien le temps que j'ai vécu.

Palais, meubles, habits, folle magnificence,

Jeu, repas, vains sujets de luxe & de dépense ;
Je vous dis maintenant un éternel adieu :
Beaux cheveux, doux liens où s'engageoient les ames
Qui prenoient en mes yeux les amoureuses flâmes ;
Beaux cheveux, je vous coupe, & vous consacre à Dieu.

Un voile pour jamais va couvrir mon visage ;
Et ma beauté cachée y perdra tout usage
De ce charme trompeur qui fait flatter les sens :
Un amant y perdra le sujet de sa peine ;
Je vais perdre les noms d'*Ingrate*, d'*Inhumaine*,
Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

Je vous dégage, Amans, des loix de mon empire ;
Pour des objets nouveaux si votre cœur soupire,
Je ne me plaindrai point d'une infidélité,
J'aimerois mieux pourtant.... que les femmes sont vaines !
J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes chaînes
Jouir paisiblement de votre liberté.

J'aimerois mieux encor, que votre ame fidéle,
De sa premiere ardeur formât un nouveau zéle,
Qui nous tiendroit unis même après le trépas ;

De ce nouvel amour sentez l'heureuse atteinte,
Vous m'aimâtes profane, aimez-moi comme sainte,
Et suivez mes vertus au lieu de mes appas.

Mais des adieux si longs aux amans que l'on quitte,
Montrent notre foiblesse, ou marquent leur mérite ;
C'est un reste secret des profanes amours :
Permettez, lieux Divins, quelque humaine tendresse,
Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laisse,
Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toujours.

A Monsieur de SAINT-EVREMOND.

Sujet, triste sujet, qui pleurez mon absence,
Pourquoi me plaignez-vous quand mon bonheur commence ?
C'est à vous seulement que vous devez des pleurs ;
Je ne menerai plus cette vie incertaine
Dont vous fûtes témoins ; & finissant ma peine,
Je vous donne un exemple à finir vos malheurs.

La retraite à votre âge est toujours nécessaire ;
Avec tant de beauté vous me la voyez faire,

Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours?
Que si la voix du Ciel de tout autre écoutée,
Sur le bord du cercueil est par vous rejettée,
De la morale au moins écoutez le discours.

Le Ciel est impuissant, & la raison timide
Sur vos durs sentimens trop foiblement préside;
Mais vous devez encor reconnoître ma loi:
Retirez-vous, vieillard; c'est moi qui vous l'ordonne;
Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne;
Vieillard, quittez le monde en même temps que moi.

SAINT-EVREMOND.

Ma Reine me verroit à son ordre fidéle,
Mais la mort où je cours m'empêche d'obéir;
Il m'est plus aisé de mourir
Que de vivre un moment sans elle.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN,
INCONSOLABLE
SUR LA MORT DE SON AMANT. (1)

ON m'a dit comme une chose assûrée que vous quittez l'Angleterre, incertaine encore du séjour que vous choisirez, mais toute resoluë à sortir du pays où vous devriez demeurer. Ah! Madame, à quoi pensez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous allez donner à vos ennemis des raisons invincibles contre vous; & ôter à vos amis tout moyen de vous servir. Vous allez réveiller par cette nouvelle course, la faute assoupie de toutes les autres; vous allez ruïner tous les interêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en votre vie. Mais comment se montrer, dites-vous, après l'étrange malheur qui vient d'arriver? Mais

(1) M. de Baniere, tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1683.

comment se cacher, vous répondrai-je; à moins que de vouloir faire un crime d'un simple malheur? Il est certain que notre méchant procedé tourne en fautes les infortunes. Vous l'éprouverez, Madame: si l'obscurité de vôtre Retraite est continuée plus long-tems, chacun vous fera les reproches que vous paroissez vous faire, & vous serez condamnée par mille gens qui sont présentement dans la disposition de vous plaindre.

Mais que vous est-il arrivé, Madame, qui n'arrive assez communément? Je pourrois vous alleguer des beautés modernes, qui ont souffert la perte de leurs amans avec des regrets fort moderés, si je ne gardois pour vous un plus grand exemple. Héléne, moins belle que vous, & après vous la plus belle qu'ait vû le monde; Héléne a fait battre dix ans durant les Dieux & les Hommes, plus glorieuse de ce qu'on faisoit pour elle, que honteuse de ce qu'elle avoit fait. Voilà, Madame, les Héroïnes qu'il faut imiter; non pas les Didons & les Thisbés, ces miserables qui ont deshonoré l'amour par l'extravagance desesperée de leur passion. Mais que pensez-vous faire par vos regrets? Pleurer un mort n'est pas pleurer un amant. Votre amant n'est plus que le triste ouvrage de votre imagination: c'est être amoureuse de votre idée; & l'Amante d'Alexandre

(1) est aussi excusable dans sa vision, que vous dans la vôtre, puisqu'un homme mort aujourd'hui, n'a pas plus de part au monde que ce conquerant.

Votre Amant est enseveli,
Et dans les noirs flots de l'Oubli,
Où la Parque l'a fait descendre
Il ne sait rien de votre ennui;
Et ne fut-il mort qu'aujourd'hui,
Puisqu'il n'est plus qu'os & que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre,
Et vous touche aussi peu que lui. (2)

C'est donc vous qui faites le sujet de vos armes; vous, qui trop fidéle à vos douleurs, tâchez vainement de rétablir ce que la nature à sû détruire:

Quittez de ce trépas l'inutile entretien;
Abandonnez un deuil si fatal à vos charmes;
Celui que vous pleurez aujourd'hui n'est plus
rien,
Et c'est vous qui formez le sujet de vos larmes.
Votre ame, d'un amas de lugubres esprits,

(1) Voyez les VISIONNAIRES de Des Marets.
(2) Parodie de l'ODE de Théophile à M. de L. sur la mort de son pere.

Compose un vain objet dont elle est possédée;
Elle retrace en soi les traits qu'elle a chéris,
Et prête à sa douleur une funeste idée.

Je vous dis les meilleures raisons du monde en prose & en vers: mais plus je prens de peine à vous consoler, & plus je vous trouve inconsolable. Depuis Artemise, & Madame de Montmorenci, fameuses en regrets, & célébres toutes deux par leurs Mausolées, on n'a point vû d'affliction pareille à la vôtre. Il est vrai qu'elle vous a été comme ordonnée par l'Intendante de vos déplaisirs (1). Il n'y a pas de moment que la Doloride (2), cette apparition assidue, ne s'approche de votre oreille, pour vous dire des nouvelles de l'autre Monde: il n'y a point de secret qu'elle n'employe pour entretenir dans votre ame l'amour des morts & la haine des vivans. Tantôt c'est un air triste & désolé; tantôt un discours funeste; quelquefois pour la varieté de la mélancolie, un chant lamentable. JERUSALEM, Monsieur Dery (3), JERUSALEM! Monsieur

(1) Madame de Ruz, que M. Mazarin avoit envoyée à Londres avec quelques jeunes Dévotes, pour engager Madame Mazarin à se retirer dans un Couvent, comme on l'a remarqué dans la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1683.

(2) Voyez l'HISTOIRE DE DOM QUICHOTTE, seconde Partie, Chap. 36. & suiv.

(3) Page de Madame Mazarin.

Dery

Dery obéit ; & des LEÇONS DE TENEBRIS (1) instituées dans l'Eglise pour nous faire pleurer la mort du Seigneur, sont chantées douloureusement à sa Naissance, quand la même Eglise nous ordonne de nous réjouir.

Que si l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gaité ; si vous aviez la moindre saillie de joie par une impulsion de la nature, qui eût échappé aux ordres de la *Doloride*, aussi-tôt un regard sévére vous fait rentrer dans le devoir de votre deuil ; & tant de talens, d'ennui & de langueur sont employés à vous inspirer le dégoût du monde, que si on avoit ces tristes soins & cette noire application avec Monsieur Talbot, je ne doute point que l'on ne pût faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoué de tous les hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la Doloride ait réussi dans les machines d'une désolation étudiée : l'étonnement doit être que vous ayez conservé

(1) Dans l'Eglise Romaine, on appelle *Ténébres* les Matines qui se chantent l'après-dînée des Fêtes majeures de la Semaine Sainte. Les *Leçons de Ténébres* sont tirées des Lamentations de Jérémie sur les malheurs de Jérusalem, qu'on chante sur es tons plaintifs, le Jeudi Saint, & qui finissent dar ces paroles, *Jerusalem. Jerusalem, convertere paDominum*, &c.

l'esprit qui vous reste. Il vous en reste, Madame, malgré le dessein qu'on avoit de vous le faire perdre entiérement, afin de disposer de vous avec plus de facilité à votre ruine: mais avec cela, ne trouvez pas mauvais que je vous fasse voir la différence qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame Mazarin, que nous avons connue spirituelle & pénétrante? qu'auroit dit notre Madame Mazarin, si elle avoit vû un petit troupeau religieux passer la mer pour établir sa sainteté vagabonde chez une personne de qualité? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hospitaliere qui auroit logé ces bonnes Sœurs? Qu'auroit dit Madame Mazarin, si elle avoit vû la Révérende Mere Supérieure, partager son temps, entre les exercices de piété, & ses leçons amoureuses; entre la ferveur de la priere, & l'avidité de la Guinée; entre les fraudes pieuses de la Religion, & les tromperies à la Bassette? Qu'auroit-elle dit, si elle avoit vû ces jeunes plantes, qui avoient besoin d'être arrosées, porter miraculeusement un fruit avancé par la bénédiction particuliére de cette Maison? Venez, petite Marote, (1) proselyte de leurs saintetés; venez nous apprendre

(1) Une des jeunes Dévotes qui étoient venues avec Madame de Ruz, & celle qui portoit le fruit avancé.

quelque chose du Mystére où vous êtes initiée : montrez-vous, Marote, & faites voir au public un plein effet de leurs salutaires instructions. L'affaire est trop sérieuse & trop pressante pour railler long-temps.

Au Nom de DIEU, Madame, ce Nom dont abusent les hypocrites, qui au jugement de Baccon sont les grands Athées : au Nom de Dieu, défaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de sottise. A peine en serez-vous délivrée, que vous reprendrez toute votre intelligence, & que vous retrouverez votre premiere réputation. Songez solidement à vos intérêts, & sagement à votre repos. C'est toute la grace que je vous demande. Rendez-vous heureuse, & vous ferez plus pour moi que vous ne sauriez faire pour un Amant, quelque précieuses que soient vos faveurs.

A LA MESME.

Sur la résolution qu'elle avoit prise de quitter l'Angleterre.

JE me donne l'honneur de vous écrire, Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes graces, que pour avoir la sa-

tisfaction de vous dire la plus grande vérité du monde; c'est, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de serviteur si fidéle que je l'ai été, & que je le serai toujours. Il est vrai que cette fidélité ne s'attachoit qu'à vos intérêts. Laissant aux autres pour flater vos fantaisies, la complaisance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs. Je regardois ce qui vous convenoit pour votre bien; & m'opposois à ce qui vous plaisoit malheureusement pour vous perdre. Après une si juste assûrance de mon zéle, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en Angleterre, que ceux qui vous en dégoûtent: & plût à Dieu que vous fussiez aussi-bien persuadée de l'honnêteté des Anglois, qu'ils sont prêts à vous en donner des marques en toute occasion! Montrez-vous, Madame: vous ne pouvez rien faire de si désavantageux pour vous, que de vous cacher: mais en vous rendant accessible, laissez-nous un autre chemin pour aller à vous, que cet appartement maudit (1) plus propre à évoquer l'ame de Samuel, qu'à conduire dans la chambre de Madame Mazarin. Si tout cet appareil est de l'ordonnance d'Arcabonne, (2) il faut prier Dieu

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond* sur l'année 1683.

(2) Fameuse Magicienne, sœur de l'Enchanteur Arcalaüs, dans AMADIS DE GAULE.

qu'il nous garantiſſe de l'enchantement. Si la noirceur de cette mélancolie eſt de vôtre propre humeur ; ſi vous ne ſongez qu'à vous nuire ; ſi toute votre application eſt de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'eſt d'être cruel à ſoi-même : qui ne ſe pardonne point, ne mérite pas que les autres lui pardonnent ; il leur enſeigne la ſévérité & la rigueur. Venons un peu à la choſe, je me laſſe de tant de diſcours généraux.

Poſez que Monſieur votre Neveu (1) perde ſes Bénéfices, je ne déſavoue point que cela ne ſoit fâcheux : mais vous avez perdu de plus grands biens, & vous vous en êtes conſolée. Un homme qui paroiſſoit avoir de l'amour pour vous a été tué ; c'eſt une choſe aſſez malheureuſe : mais il n'y a rien de fort extraordinaire en cette avanture, que votre douleur : les Amoureux ſont mortels comme les autres : faites qu'aimer ſoit un privilége pour ne mourir pas, les Dames ſeront accablées d'Amans ; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je ſai qu'il eſt honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment ; mais d'appeller au ſecours de notre deuil ce qu'il y a de plus funeſte, & de prendre par-là des ré-

(1) Le Prince Philippe de Savoye.

ſolutions ruineuſes, c'eſt ce que les morts n'e-xigent point de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche aſſez honteux, mais néceſſaire, pour vous animer à ſortir de l'abattement où vous êtes. Dans les temps de proſpérité je ne vois perſonne ſi Philoſophe que vous : vous êtes plus grave dans vos diſcours que Plutarque ; vous dites plus de ſentences que Sénéque ; vous faites plus de réfléxions que Montagne. Au moindre accident, au moindre embarras qui vous ſurvient, tout conſeil vous abandonne ; vous renoncez à votre raiſon, pour vous livrer à des gens qui n'en ont point, ou qui font leur intérêt de votre perte. C'eſt trop, c'eſt trop, Madame, que de donner deux fois la même Comédie dans une famille. Et pourquoi vous êtes-vous tant étonnée que Madame la Connétable ait quitté Turin, où elle n'avoit que la protection de Monſieur le Duc de Savoye ſéche & nue ? Pourquoi vous en êtes-vous tant étonnée, ſi vous êtes capable aujourd'hui de quitter celle du Roi d'Angleterre, auſſi aſſûrée par ſa puiſſance, que ſolide par ſes bienfaits ?

Malgré toutes mes raiſons, ſi nettes & ſi fortes, j'ai peur que vous n'ayiez les yeux fermés à vos intérêts ; malheureuſe de ne pas voir en Angleterre ce qui vous convient, plus malheureuſe de ne voir que trop ce qui vous covenoit quand vous en ſerez ſortie! Les lumie-

res vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens de vous en ſervir. Tant que vous ſerez en ce Royaume, à la Ville, à la campagne ; en quelque lieu que ce ſoit, vous pouvez raccommoder vos affaires, toutes gâtées qu'elles ſont : après l'embarquement, nulle reſſource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni ſatisfaction, ni intérêts, où vous trouverez vos imaginations trompées;où vous trouverez pour vous tourmenter le ſentiment d'une miſére préſente, & le ſouvenir d'une félicité paſſée.

Vous n'aimez pas les exemples, Madame ; mais je n'aurai nul égard à votre averſion ; pour vous dire que la Reine de Bohême (1) au ſortir de l'Angleterre a traîné une néceſſité vagabonde de Nation en Nation, & que Marie de Médicis, mere & belle-mere de trois grands Rois, (2) eſt allé mourir de faim à Cologne. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une perſonne ſacrifiée, ſi vous n'avez pas la force de vous ſauver du ſacrifice. Faites autant pour vous, qu'a fait Racine pour Iphigénie : mettez une Epitaphe en votre place ; & venez réjouir les honnêtes gens de votre ſalut & de ſa perte.

(1) Eliſabeth Stuart, fille de Jacques I.
(2) Mere de Louis XIII. belle-mere de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & de Charles I. Roi d'Angleterre.

A LA MESME,

Sur le même sujet.

VOus ne doutez pas, Madame, que je ne sois sensiblement touché de vous voir quitter l'Angleterre, mais je serois au désespoir, si c'étoit pour aller trouver les Princes Allemands, ou les Grands d'Espagne. Rien n'est plus naturel pour vous que le séjour de France : je ne demanderois ni un meilleur air, ni un plus beau pays. L'Angleterre pourtant ne laisse pas d'avoir ses commodités : beaucoup de guinées, avec la liberté d'en jouir à sa fantaisie.

Je ne puis continuer cette sorte de discours. Pour amuser ma douleur, toute diversion m'est nécessaire ; mais l'usage en est bien difficile, quand je songe que je ne vous verrai jamais. Je vous regarde comme une personne morte à mon égard : toutes vos bonnes qualités s'offrent à moi pour m'affliger, & je ne saurois envisager aucun défaut qui me console. Plût à Dieu que vous m'eussiez laissé quelque sujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de mérite ! Un juste ressentiment de quelque injure m'animeroit

contre vous; mais votre mépris m'oblige à me faire une justice fâcheuse, & ne me laisse rien à vous reprocher. Ma Lettre me servira d'adieu, s'il vous plaît; car je n'aurai pas la force de vous le dire, & je pleurerai dans ma chambre, comme je fais déja, pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquefois d'un ancien Serviteur. Je crains pourtant ce que je demande; car vous ne vous en souviendrez que dans la vérité de mes prédictions, & j'aime beaucoup mieux qu'elles soient fausses & être oublié.

Pour vous, Madame, vous ne serez jamais oubliée des personnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins disposés à vous plaindre, ne vous pardonnent point la résolution que vous avez prise de nous quitter. Vous n'avez d'ennemis qu'en vous; & autour de vous de tristes idées, un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans votre tête, comme on peut voir sur votre visage, on trouveroit votre cervelle toute noircie des MORTS de la Trappe, (1) & de vos autres imaginations funestes. Adieu, Madame; le seul discours de votre affliction feroit la mienne, si elle n'étoit pas toute formée. Devinez ma douleur & mon zéle; il

(1) On a publié la VIE de quelques personnes qui sont mortes à la Trappe en odeur de sainteté.

n'eſt pas en mon pouvoir de vous l'exprimer.

Il y a long-temps que je ne me mêle pas de vous donner des conſeils : le dernier eſt de vous accommoder avec Monſieur Mazarin, pour peu de ſûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune, revenez en Angleterre demeurer quelque temps à la campagne. Je ſuis perſuadé que le Roi ne vous abandonnera pas, & vous trouverez plus de gens diſpoſés à vous ſervir que vous ne croyez. Pour les Couvens, on y eſt malheureux, à moins que de devenir imbecille. Souffrir pour ſouffrir, il vaut mieux pour une femme mariée que ce ſoit avec ſon mari, qu'avec une Supérieure : il y a plus d'honneur & de vertu. Défaites-vous le plûtôt qu'il vous ſera poſſible, des noires fantaiſies nées de la rate, où l'imagination même n'a point de part.



A LA MESME.

VOus avez un mérite extrême ;
Gloire du temps présent, honte des temps passés ;
On ne sauroit vous admirer assez
Quand on vous voit purement en vous-même.
Quelquefois par ennui vous quittez vos vertus ;
Et votre esprit alors, incertain & confus,
Voudroit bien se donner les qualités des autres ;
Mais, hélas ! pensez-vous que des gens délicats
Accoûtumés au goût des vôtres,
Puissent jamais les perdre, & ne se plaindre pas ?
Rendez-nous, rendez-nous vos charmes,
C'est un bien acheté par le prix de nos larmes,
Tout celui qu'on remarque en vous
Est du fond de votre nature ;
Pour ces dévots soupirs qui s'expliquent à nous,
Ce sont des mouvemens formés par avanture ;
Qu'un dégoût léger fait venir,
Qu'un peu de raison fait finir.
Elevez-vous à Dieu par votre intelligence,
Admirez sa grandeur, révérez sa puissance :
Quand vous y mêlerez vos tendres sentimens,

Au lieu que votre esprit doit adorer sans cesse
De son ordre éternel la profonde sagesse,
Votre cœur le prendra pour un de vos Amans.
Certe humeur triste & délicate,
Qui vous afflige & qui vous flate,
Est un faux mouvement du cœur
Où la rate joint sa vapeur.
Telle on vous voit qu'on voyoit Alexandre;
Egal aux Dieux, plus grand que tout Mortel,
Aux heures qu'on le pouvoit prendre
Dans son propre & vrai naturel.
Défendez-vous d'une chose étrangere
Qui pourroit en vous s'imprimer;
Point de mélange à ce beau caractére
Qu'en sa perfection le Ciel a sû former.
L'une affecte votre air aux choses que vous faites,
Vainement l'autre aspire à vos graces secretes,
Esprit, maniére, humeur, tout se fait souhaiter;
La Nature vous fit pour servir de modelle,
Et vous vous rendez criminelle
Lorsque vous voulez imiter.

OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Discernement DES FRANÇOIS.

QUOIQUE le génie ordinaire des François paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses: mais quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer; & si nous avons rendu justice à quelque excellent ouvrage, notre légereté ne le laisse pas jouir long-temps de la réputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le bon goût ne se trouve pas en des lieux où régne la barbarie, & qu'il n'y ait point de discernement où les Lettres, les Arts, & les disciplines sont perdues; il seroit ridicule aussi de chercher une lumiére si exquise en certains temps d'imbécillité & d'ignorance: mais ce qui est étonnant, c'est de voir dans la Cour la mieux polie, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit, être tour à tour à la mode comme les habits.

J'ai vû des gens considérables passer tantôt pour les ornemens de la Cour, & tantôt être traités de ridicules; revenir à l'approbation,

retomber dans le mépris, sans qu'il y eût aucun changement ni en leur personne ni en leur conduite. Un homme se retire chez lui avec l'approbation de tout le monde, qui se trouve le lendemain un sujet de raillerie, sans savoir ce que peut-être devenue l'opinion qu'on avoit de son mérite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des avantages solides, qui fassent connoître le bon sens; mais par des maniéres dont l'applaudissement finit aussi-tôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Les ouvrages des Auteurs sont sujets à la même inégalité de notre goût. Dans ma jeunesse on admiroit Théophile, malgré ses irrégularités & ses négligences, qui échapoient au peu de délicatesse des courtisans de ce temps-là. Je l'ai vû décrié depuis par tous les versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination, & aux graces heureuses de son génie. J'ai vû qu'on trouvoit la Poësie de Malherbe admirable dans le tour, la justesse & l'expression. Malherbe s'est trouvé négligé quelque temps après; comme le dernier des Poëtes, la fantaisie ayant tourné les François aux Enigmes, au Burlesque & aux Bouts-rimés. J'ai vû Corneille perdre sa reputation, s'il étoit possible qu'il la perdît, à la répréséntation de l'une de ses meilleurs Pieces (1). J'ai vû les deux meilleurs Comédiens du mon-

(1) La SOPHONISBE.

de (1) exposés nos railleries ; & l'influence de ce faux esprit étant passée, ils se firent admirer comme auparavant, par un heureux retour de notre bon goût. Les Airs de Boisset, qui charmerent autrefois si justement toute la Cour, furent laissés bien-tôt pour des Chansonnettes ; & il fallut que Luigi, le premier homme de l'Univers en son art ; que Luigi les vînt admirer d'Italie, pour nous faire repentir de cet abandonnement, & leur redonner la réputation, qu'une pure fantaisie leur avoit ôtée. Si vous en démandez la raison, je vous dirai que l'industrie tient lieu en France du plus grand mérite, & que l'art de se faire valoir donne plus souvent la réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que les bons Auteurs ; comme il est aussi difficile de trouver le discernement dans les uns que le génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît ; & il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à son mauvais goût, ou tout au plus à son intelligence médiocre. Ajoûtez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se défendent mal-aisément. Le mérite où nous sommes accoûtumés, laisse former avec le temps une habitude ennuyeuse ; & les

(1) Floridor & Montfleuri.

défauts sont capables de nous surprendre agréablement, en ce que nous n'avons pas vû. Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles: Celles au contraire à qui on ne devroit aucune estime, sont moins souvent rejettées comme méprisables, que recherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains, qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût: mais la multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe le petit nombre des Connoisseurs. Dailleurs, les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie, & quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, & à celles où elle ne se connoît pas.

Il n'y a point de pays où la Raison soit plus rare qu'elle est en France: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers; communément tout est fantaisie, mais une fantaisie si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les étrangers honteux de leur bon-sens, comme d'une qualité grossiere, cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, & renoncent à des qualités essentielles, pour affecter un air & des

des maniéres qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux meubles & aux habits, qu'on nous reproche, & qu'on suit toujours, devient, sans y penser, une sagésse bien grande : car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'est un intérêt plus solide qu'on ne croit, d'avoir des François répandus par tout, qui forment l'extérieur de tous les peuples sur le nôtre ; qui commencent par assujettir les yeux, où le cœur s'oppose encore à nos loix ; qui gagnent les sens en faveur de notre Empire, où les sentimens tiennent encore pour la liberté.

Heureux donc ce caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis : mais nous devrions nous défaire de celui qui veut regner dans les Arts, & qui décide impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon-goût, ni la raison. Quand nous sommes arrivés à la perfection de quelque chose, nous devrions fixer notre délicatesse à la connoître, & la justice que nous lui devons, à l'estimer éternellement : sans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé; que les Etrangers son plus justes estimateurs du mérite de nos Ouvrages, que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur réputation, quand elles n'en ont plus en France : nous verrons ailleurs

nos sottises rejettées par le bon sens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un vice opposé à celui-ci, qui n'est pas plus supportable; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre temps que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Horace a formé là-dessus le caractére de la vieillesse, & un Vieillard à la vérité est merveilleusement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triste & malheureux, nous imputons aux objets les défauts qui viennent purement de notre chagrin; & lorsqu'un doux souvenir détourne notre pensée de ce que nous sommes, sur ce que nous avons été, nous attribuons des agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans notre esprit l'idée de notre jeunesse, où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. Mais ce n'est pas à la seule vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là: il y a des gens qui croyent se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, & qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux Ouvrages. Il y en a qui, de leur propre naturel, sont mécontens de ce qu'ils voyent, & amou-

yeux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre, aux mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une aſſez commune vertu, & auront de la peine à ſouffrir la gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obſtacle à leur eſtime, c'eſt de vivre; la plus favorable recommandation, c'eſt d'avoir été. Ils loueront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant ſa vie, & leur eſprit dégagé du chagrin de leur humeur, rendra ſainement à la mémoire ce qu'il avoit dérobé injuſtement à la perſonne.

J'ai toujours crû que pour faire un ſain jugement des hommes & de leurs Ouvrages, il les falloit conſidérer par eux-mêmes, avoir du mépris ou de la vénération pour les choſes paſſées, ſelon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai crû qu'il ne falloit pas s'oppoſer aux nouvelles par eſprit d'averſion, ni les rechercher par amour de la nouveauté; mais les rejetter ou les recevoir ſelon le véritable ſentiment qu'on en doit prendre. Il faut ſe défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de notre humeur; ce qui n'eſt pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choſes. Le point le plus eſſentiel eſt d'acquérir un vrai diſcernement, & de ſe donner des lumiéres

pures. La nature nous y prépare, l'expérience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

IL n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez le changement des bontés que vous aviez pour moi. J'en cherche le sujet en moi-même sans le pouvoir trouver. Faitez-moi la grace de me le dire : il me semble que je ferai moins malheureux quand je saurai la cause de mon malheur. Ce n'est plus le *maudit Vieillard*, que vos enjoûmens favorisoient autrefois de cette injure : c'est un *vieux coquin*, lequel a donné au monde une affaire malheureuse, qui n'a de fondement que dans la malice de ses insinuations.

Voilà, Madame, la réputation où je suis auprès de vous. La malignité a ses joies secretes : un autre les auroit senties au lieu des douleurs qu'un tendre intérêt pour ce qui

vous touche m'a fait souffrir. J'aurois eu dans l'indifférence, si elle avoit été en mon pouvoir, une liberté d'esprit douce & tranquille. Cette *amitié commode & aisée*, que vous me reprochez toujours, m'auroit exempté de beaucoup d'ennuis, m'auroit garanti de beaucoup d'inquiétudes & d'appréhensions: mais j'ai été trop honnête, trop sensible, & moins heureux.

La moindre appatence de peine pour vous, en est une pour moi trop véritable. Je suis le même que j'étois quand vous m'avez vû partager vos maux avec vous; assez changé dans votre opinion pour en avoir perdu votre confiance, toujours égal dans le sentiment de vos douleurs. Au dessus de tous les chagrins de la vieillesse, je n'ai aucun trouble que le vôtre; & il est bien juste que mon ame soit alterée par le désordre de la vôtre, puisque l'heureuse assiéte où je l'ai vûe autrefois, a fait si long-temps la tranquillité de la mienne.

C'est trop parler de mon mérite à votre égard: faire souvenir de nos services, est une injure à ceux qui les ont mal reconnus. Je vais donc vous demander une grace, au lieu de vous reprocher une obligation; c'est, Madame, que vous me permettiez de me justifier des soupçons que vous avez. Je jure avec la plus grande vérité du monde, (vertu qui subsisteroit dans la ruine de tous les principes de

Morale, & de tous les ſentimens de Religion;) je jure avec cette vérité qui m'eſt ſi chere, que je n'ai jamais rien fait, rien dit, rien inſinué, par où la perſonne la plus délicate & la plus ſenſible pût être bleſſée. Et que dirois-je de criminel contre vous, Madame? Ce ne ſont pas des crimes, ce ne ſont pas des injuſtices & des violences qu'on pourroit vous reprocher; ce ſont vos ennuis, vos mélancolies: ce ſont les embarras de votre eſprit qu'on ne vous pardonne point. Si vous êtes coupable, c'eſt, envers vous, de votre affliction; envers nous, de la perte de notre joie. Chacun eſt en droit de vous redemander vos agrémens & ſes plaiſirs.

Oui, Madame, vous devez compte à tous les honnêtes-gens, des maniéres obligeantes que vous avez eûes; vous le devez à tous vos amis de la douceur de votre commerce, & de la liberté de votre maiſon. Vous le devez aux ſavans, de votre lecture, aux délicats de votre bon goût, à moi de vos grandes qualités que j'ai tant louées. Rendez-moi cette femme illuſtre, qui n'avoit rien des foibleſſes de ſon ſexe; rendez-moi cette ſageſſe enjouée, cette fermeté agréable, ces vertus qui faiſoient des Philoſophes de vos amans; ces charmes qui vous faiſoient des amans des Philoſophes.

Qu'est devenu ce temps heureux,
Où la Raison, d'accord avec vos plus doux vœux;
Où les discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de votre belle vie? (1)

Faites revenir ce temps heureux, où toûjours maîtresse de vous-même, vous ne laissiez de liberté à personne qui valût la peine d'être assujettie. Vous le pouvez, Madame, vous le pouvez: vous avez en vous le fonds de ce mérite dérobé au monde, & nous avons notre premiere disposition à l'admirer, aussi-tôt que vous en aurez retrouvé l'usage. Rentrez donc en possession de votre esprit, reprenez cette intelligence que vous avez soumise à de moindres lumiéres que les vôtres.

En l'état que vous êtes présentement, vous me faites souvenir d'un Prince qui se portoit mieux que son Médecin; étoit plus homme de bien que son Confesseur, & plus éclairé que son Ministre: cependant, tout plein de santé qu'il étoit, il n'eût osé manger d'aucune chose que par l'ordre d'un Médecin languissant; touché chrétiennement de son Salut, il s'en rapportoit à un Directeur qui n'avoit aucun soin du sien propre; & très-habile dans la connoissance de ses affaires, il les remettoit

(1) Voyez ci-dessus, page 142.

toutes à un Conseiller qui n'y entendoit rien.

Voilà, Madame, les crimes dont vous êtes accusée: pour ceux d'une autre nature, vous n'en avez point; ou en tout cas,

Le charme des beautés leur tient lieu d'innocence.

Tant qu'il n'arrive aucun changement à ce beau visage, les plus sévéres vous sont obligés des moindres égards que vous voulez avoir pour la vertu: mais ces priviléges ne sont que pour vous, Madame; un vieux pécheur comme moi doit avoir des pensées austéres sur la nécessité d'une conduite reglée, & sur l'affreuse condition de l'avenir. Aussi le dessein de ma Retraite m'est-il venu d'un certain esprit de dévotion, inspiré heureusement aujourd'hui à tous nos François: je me suis ressenti du mérite édifiant de la conversion des uns, & de la sainteté exemplaire des autres. C'est par cette disposition secrete que j'ai suivi le triste conseil de *mettre un temps entre la vie & la mort:* c'est par elle que je me suis détaché du plus grand charme de ma vie, qui étoit la douceur de votre entretien, pour me réduire à moi-même, & me trouver en état de pouvoir cesser de vivre avec moins de tendresse & de regret. Quand je n'aurai plus à faire qu'à l'amour-propre, connoissant le peu

que

que je vaux, je ne ferai pas fort embarrassé à me quitter.

Ajoûtez à des considérations si épurées, qu'il y a des saisons de plaire, & alors on ne sauroit avoir trop d'assiduité : mais qu'il y en a d'autres où il ne reste de mérite pour nous que la discrétion des absences ; & tout au plus, où il ne faut se présenter qu'aux occasions où l'on peut servir. Que je me tiendrois heureux, Madame, d'en rencontrer ! je vous ferois avouer, que personne n'a jamais été attaché à vos intérêts, avec plus de zéle, de fidelité, & de persévérance, que Votre, &c.

LETTRE
A MONSIEUR ***

Qui ne pouvoit souffrir l'amour de Monsieur le Comte de SAINT-ALBANS *à son âge.*

VOUS vous étonnez mal-à-propos, que de vieilles gens aiment encore ; car leur ridicule n'est pas à se laisser toucher, c'est à prétendre imbécillement de pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le commerce des belles personnes autant que jamais : mais je les trouve aimables, sans dessein de m'en faire aimer :

je ne compte que sur mes sentimens, & cherche moins avec elles la tendresse de leur cœur que celle du mien. C'est de leurs charmes, & non point de leurs faveurs, que je prétens être obligé ; c'est du désagrément & non point de la rigueur, que je trouve sujet de me plaindre.

Qu'un autre vous appelle ingrate, inexorable;
Vous m'obligez assez de me paroître aimable :
Et vos yeux adorés plus beaux que l'œil du
jour,
Ont assez fait pour moi de former mon amour.

Le plus grand plaisir qui reste aux vieilles gens, c'est de vivre ; & rien ne les assure si bien de leur vie que leur amour. *Je pense, donc je suis;* surquoi roule la Philosophie de M. Descartes, est une conclusion pour eux bien froide & bien languissante : *j'aime, donc je suis;* est une conséquence toute vive toute animée, par où l'on rappelle les desirs de la jeunesse, jusqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore.

Vous me direz que c'est une double erreur de ne croire pas être ce qu'on est, & de s'imaginer être ce qu'on n'est pas. Mais quelles vérités peuvent être si avantageuses que ces bonnes erreurs, qui nous ôtent le sentiment

des maux que nous avons, & nous rendent celui des biens que nous n'avons plus? Cependant, pour ne considérer pas les choses avec assez d'attention, nous faisons convenir l'amour seulement à la jeunesse, bien que la raison dût être employée à reprimer la violence de ses mouvemens; & nous traitons de foux les vieilles gens qui osent aimer, quoi que la plus grande sagesse qu'ils puissent avoir c'est d'animer leur nature languissante par quelques sentimens amoureux. Que vous sert-il de vivre encore, si vous ne sentez pas que vous vivez? C'est avoir obligation de votre vie à votre amour, s'il a sû la ranimer quand la langueur vous l'avoit rendue insensible.

En cet âge-là, toute ambition nous abandonne; le desir de la gloire ne nous touche plus, les forces nous manquent, le courage s'éteint ou s'affoiblit; l'amour, le seul amour nous tient lieu de toute vertu contre le sentiment des maux qui nous pressent, & contre la crainte de ceux dont nous sommes menacés. Il détourne l'image de la mort, qui sans lui se présenteroit continuellement à nous; il dissipe les frayeurs de l'imagination, les troubles de l'ame, & nous rend les plus sages du monde à notre égard, quand il nous fait tenir insensés dans la commune opinion des autres.

SUR L'ABSENCE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN; LE JOUR DE LA NAISSANCE DE LA REINE. (1)

HELAS! quel moyen de ſavoir,
Où notre Reine ſe peut voir!
Qu'eſt-elle devenue, où s'en eſt-elle allée?
Où cache-t-elle ſes appas?
Sa Cour errante & déſolée,
La cherche & ne la trouve pas.
Peut-être que le jour natal
De l'Infante de Portugal,
Eſt cauſe de cette avanture:
Ah! jour qui promettiez tant de félicité;
Votre grand appareil étoit un faux augure;
Que de maux, que de pleurs vous nous avez coûté!

(1) CATHERINE, Infante de Portugal, Epouſe de Charles II.

Vous nous volez Hortence, elle ne paroît plus,
Et tous autres objets, sont pour nous superflus;
Nous ne voyons plus rien sitôt qu'elle est absente.
Je sai que notre esprit assez ingénieux,
Sans cesse nous la représente,
Et fait l'office de nos yeux;
Mais c'est un vain soulagement,
Pour adoucir un vrai tourment,
Que le secours de notre idée;
Finissez, vain secours, avec ce triste jour,
Qu'Hortence dès demain, chez elle retournée;
En ses propres Etats rétablisse sa Cour.
Reprenez le bandeau Royal,
Qui ceignoit votre belle tête,
Princesse, vos sujets d'un zéle sans égal,
Veulent célébrer votre Fête.
La pompe qui s'apprête
Pour une autre que vous,
N'a rien qui nous arrête,
C'est un faux spectacle pour nous.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

NOires Ondes du Styx, c'est par vous que je jure,
Fleuve affreux, écoutez le ferment que je fais:
Périsse l'Univers, périsse la nature,
Que tout soit confondu, s'il m'arrive jamais
De célébrer autre naissance,
Que celle de la belle Hortence.
C'est elle seulement qui nous donne des loix;
Le Ciel sur son visage en imprime les droits;
Quand le sort lui refuse un vain titre de Reine;
Le Ciel, le juste Ciel l'établit Souveraine,
Et lui fait posséder par des titres meilleurs,
Un empire absolu qu'elle a sur tous les cœurs.
Sans l'ordre, sans les loix, les bienfaits & la peine;
Les Rois n'auroient sur nous qu'une puissance vaine;
Pour maintenir, Hortence, un pouvoir glorieux;
Il suffit des regards qui partent de vos yeux;

D'un charme tout puissant ces ministres fidéles
Ne sont point occupés à punir des rebelles,
Jamais vous n'entendrez un sujet révolté
Se faire un faux honneur du nom de liberté:
Et jamais le tourment qu'un malheureux endure,
N'excita dans son cœur le plus leger murmure.
Vous êtes adorée en cent & cent climats,
Toutes les Nations sont vos propres Etats,
Et de petits Esprits vous nomment *Vagabonde*, (1)
Quand vous allez régner en tous les lieux du monde.
Il ne vous restoit plus qu'à régner sur les mers,
Votre nouvel Empire embrasse l'Univers;
Et de nos Isles fortunées
Vous pourriez des mortels régler les destinées.
Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les Romains,
Vous feriez des sujets de tous les Souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,
Pour votre liberté que pour leur servitude. (2)

(1) La VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1677.
(2) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1677.

LETTRE A MADAME HARVEY. (1)

DANS ce malheureux cabinet
Que le souffle des vents tient toujours assez net;
Je vis hier trois portes ouvertes,
Pires à ma santé qu'à ma bourse les pertes;
Et je sentis un froid égal
A celui dont se plaint Monsieur de Portugal.
Ce n'est pas la seule froidure,
Qui fait aujourd'hui mon murmure;
J'ai d'autres griefs à conter,
Préparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien, Madame, que je veux parler du Cabinet de Madame Mazarin : & me plaindre à vous des torts qu'on m'y a faits. Je vous demande raison, avec quelque crainte que vous n'ayez moins d'inclination pour

(1) Sœur de Mylord Montaigu. Elle avoit épousé le Chevalier Harvey. Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1687.

la justice que pour elle. Mais à qui puis-je m'adresser, sans avoir le même sujet d'appréhension ?

Ciel! à qui me plaindre;
Sans avoir à craindre,
Mêmes sentimens!
Tout Sexe pour Hortence a fourni des Amans.

Je ne l'accuse point des distractions que sa beauté m'a données. J'en ai fait une bête pour avoir joué avec trop de cartes; & une autre pour avoir renoncé: mais ce n'est ni sa faute, ni la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle;
Prenons-nous-en aux Dieux,
Qui la firent trop belle;
Et n'en accusons pas nos yeux.

Voici, Madame, une chose particuliere qui mérite bien votre attention. Je jouois en noir avec Spadille, Manille, le Roi & le Sept, (belles espérances!) & mes espérances furent bien trompées.

Cet œil, qui peut percer les cœurs de tout le monde,

Et fait ſans y manquer la bleſſure profonde ;
Cet œil ſur le Talon jetta quelque regard,
Et le perça de part en part.
Il vit que la premiere carte,
(Quel moyen de rimer le Baſte ?)
Que la Rime ſoit bonne ou non,
Il vit le Baſte au-deſſus du Talon.
Une ſubtile main prête auſſi-tôt l'office
Que ſembloient demander ſes yeux vifs & perçans ;
Je ſuis honteux ſur mes vieux ans
Pour telle occaſion d'implorer la juſtice :
Quand mes ſens avoient la vigueur,
Que donne une vive jeuneſſe,
Je n'allois pas trop à confeſſe,
Et les gens d'un groſſier honneur,
Pour de ſemblables tours d'adreſſe,
Me nommoient quelquefois *Pipeur* ;
Aujourd'hui la langueur d'une infirme vieilleſſe
Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur ;
Je prêche une Ducheſſe,
Et lui parle ſans ceſſe,
D'Aumonier & de Confeſſeur.

Pour un plus grand éclairciſſement du fait, paſſons à la maniere dont la choſe s'eſt exécutée.

De la plus belle main qu'on puisse voir au monde;
Une main, que nature a voulu faire au tour;
Mais une main à l'Hombre aujourd'hui sans seconde
Pour prendre un Matador si-tôt qu'elle y voit jour;
De cette belle main, que la divine Hortence
Pourroit faire adorer aux mortels à genoux;
La divine mieux qu'un filoux
A sû tromper ma défiance,
Et mettre le Baste dessous;
Sans que j'en eusse connoissance.
Que ses yeux font bien d'autres coups!
Ils volent tous les cœurs lorsque moins on y pense,
Et pas un ne revient à nous:
Tous âges, sexes, rangs, en font l'expérience;
Madame, prenez garde à vous.



EPITRE
À
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

APRE's mes ſervices paſſés
Après les pleurs que j'ai verſés ;
On m'accuſe d'indifférence ;
Et pour la tête d'un Porteur
Caſſée aujourd'hui par malheur, (1)
On me veut imputer une froide indolence.
Lorſqu'on vous voyoit tant ſouffrir,
Qu'on vous croyoit prête à mourir,
Que vous étiez ſouvent ſans poûs & ſans haleine ;
Dieux, vous ſavez au moins quel étoit mon tourment !
Hortence n'a ſongé qu'à ſon mal ſeulement,
Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine.
Je penſe voir encor ces beaux yeux languiſſans ;

(1) Madame Mazarin reprochoit à M. de S. Evremond de n'avoir pas aſſez de ſoin d'un de ſes Porteurs qui s'étoit caſſé la tête.

Je pense voir encor la pâleur du visage ;
L'amour & la pitié pour toucher davantage
Agissoient de concert sur l'ame & sur les sens ;
Et je ne puis savoir qui du mal ou des charmes
Avoit le plus de part à nous donner des larmes ;
Je pense voir Harrel (1) pour la conclusion
Apporter son *Levain de fermentation ;*
A vous faire vomir, Madame Hide (2) s'apprête ;
Grenier (3) court au bassin, Lot (4) vous soûtient
la tête ;
Saint Victor y prend ses vapeurs ;
Timide & curieux aux signes je m'arrête ;
Et mon triste silence exprime mes douleurs.
Sitôt qu'il faut agir pour être nécessaire,
Je fais l'office de vos gens ;
Mais je parle, je cours, & je n'avance guere ;
Dans l'erreur de mes soins confus & diligens,
Je brûle des coussins dont on avoit affaire,
Et j'éxécute mal tout ce que j'entreprens.
Au sortir de la maladie,
Lot cette chere & sûre amie,
Vous voit pour la guinée un louable appétit ;

(1) Medecin de Madame Mazarin.
(2) Depuis Comtesse de Rochester.
(3) Demoiselle de Madame Mazarin.
(4) Mademoiselle de Beverweert.

Et me disant toujours *vous la ferez malade*,
La bonne Lot me persuade
D'en mettre deux ou trois sous le chevet du lit;
Vous étiez si tendre & si bonne
Quand vous disiez, *Lot, je me meurs*;
Aujourd'hui la santé vous donne
Ton différent, différentes humeurs;
S'il arrive que je vous prie
Sur le moins important sujet,
Souviens-toi seulement que je suis Cornelie, (1)
De ma priere est tout l'effet.
Qu'avois-je à démêler avec cette Romaine?
Et par quel étrange hazard
Ai-je à répondre d'une haine,
Qui se devoit, dit-on, la perte de César?
Pourquoi se prendre à moi, si dans Aléxandrie
Elle avertit son ennemi
Du funeste & secret parti
Que les Egyptiens prenoient contre sa vie?
La Veuve de Pompée & du jeune Crassus,
Deux fois du Monde entier a causé la disgrace, (2)
La mienne est la troisiéme; il faut qu'elle la fasse,
Quand elle & Rome ne sont plus.

(1) Vers de POMPE'E de Corneille (*Act. III. Sc. IV.*) que Madame Mazarin récitoit fort souvent.

(2) Imitation d'un Vers de la même Piéce.

Elle perdit Craffus, & vit de fon Pompée
La tête précieufe indignement coupée,
Son aftre la pourfuit encore après fa mort;
Toute vertu lui nuit; fa grandeur de courage,
Du fang des Scipions ordinaire partage,
Rencontre chez Hortence un plus malheureux
fort.
Jufte ou non, votre raillerie
Peut s'exercer fur Cornelie;
Mais ne prônez pas tant l'éclat de ma fanté;
Quand l'âge & la faifon font mon infirmité;
Mais ne prônez pas tant l'état de mes affaires
Lorfque j'ai fimplement les chofes néceffaires;
N'allez pas à Cleveden (1) compter par le menu
Ma dépenfe & mon revenu.
Pour me défobliger vous feriez davantage;
S'il étoit en votre pouvoir
De cacher votre beau vifage,
Vous m'empêcheriez de le voir.
Je n'ai rien tenté fur la bouche,
(Trop timide en ce que je veux;)
Mais fi j'ofe fentir l'odeur de vos cheveux,
Ou prendre quelquefois fur l'épaule une mouche;

(1) Maifon de campagne du Duc de Buckingham près de Windfor.

Un petit Capot verd, More, voleur & gueux;
Vous dit, *Non beve Vino* (1) touche,
Et me fait retirer sur le point d'être heureux;
Ne pensez pas que la nature
Ne vous ait faite que pour vous;
Vous devez bonnement à votre créature
De vos charmes divins quelque usage assez doux!
Tout ce que l'Univers a de plus admirable
Est fait pour nous prêter un secours charitable;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin,
Sert à notre plaisir comme à notre besoin,
Et ces grandes beautés à nos yeux exposées,
Donnent un bien facile, & des faveurs aisées.
L'astre, qu'on nommeroit la premiere beauté,
Si ce nom-là par vous n'étoit pas contesté;
Le Soleil au matin commence sa carriere,
Pour épancher sur tous la commune lumiere;
Et l'aimable clarté que répandent ses feux,
N'attend pour se donner ni priere, ni vœux.
C'est pour nous faire agir qu'il éclaire le monde;

(1) Cette expression est prise d'une Comédie Italienne, où Arlequin paroissant yvre & bûvant toujours, disoit à chaque verre de Vin, NON BEVE VINO. Madame Mazarin prenoit beaucoup de plaisir à répéter ces mots, & son petit More s'en servoit malicieusement pour désigner M. de Saint-Evremond quand il avoit bû, & pour l'arrêter, lorsqu'il vouloit s'approcher de Madame Mazarin.

C'est

C'eſt pour notre repos qu'il ſe cache ſous l'onde :
La nuit, la douce nuit auſſi-bien que le jour,
Sont les effets heureux que produit ſon amour.
La Terre avec amour expoſe à notre vûe
Les appas renaiſſans dont le Ciel l'a pourvûe ;
Sa bonté nous fournit les fruits après les fleurs,
Et je n'ai rien de vous qu'épines, que rigueurs.
Vos charmes concertés avecque vos malices,
Inſpirent dans nos cœurs l'amour & les ſupplices :
Un moment de douceur que je trouve avec vous,
N'eſt jamais éloigné d'un autre de courroux ;
Et n'étoient vos eſprits qui ſoutiennent ma vie,
Vos chagrins contre moi l'auroient déja ravie.
Que ce brillant éclat à qui rien n'eſt pareil,
Aux jours les plus ſerains faſſe honte au ſoleil ;
Qu'effaçant des beautés de nature immortelle,
Vous ſoyez à nos yeux
Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle ;
Je ne vous en dois rien, c'eſt un préſent des Cieux ;
Je dois à votre eſprit toujours malicieux,
De vous trouver par-tout ou railleuſe ou cruelle.
Pour une tête de Porteur
Caſſée aujourd'hui par malheur,
Vous m'imputez de l'indolence :
Plût à Dieu que j'en euſſe, Hortence !

Mon cœur feroit exemt des inquiets defirs
Que font naître vos charmes,
Ma bouche ignoreroit l'ufage des foûpirs;
Mes yeux celui des larmes.

A LA MESME.

Avec humble révérence;
J'ofe ici vous protefter
Que tous vos amis de France
Ne fauroient me difputer
Le mérite de conftance,
Ni devant moi fe vanter
De leur zéle pour Hortence.
Dire Hortence! qu'ai-je ofé?
Ce Privilége eft ufé:
Liberté trop indifcréte
Soyez déformais muette,
Ne tirez point vanité
Du peu que j'ai mérité.
Servir d'un efprit fincére
N'eft pas ce qui nous fait plaire;
Le plus fouvent pour trahir
On ne fe fait pas haïr.

Une flateuſe impoſture
A d'inſinuans appas;
C'eſt une agréable injure
Dont on ne ſe venge pas.
L'art enléve tous les charmes
A la triſte vérité,
Et laiſſe à la probité
La raiſon pour toutes armes:
C'eſt le débile ſecours,
C'eſt l'inutile aſſiſtance,
Qu'un malheureux eut toujours.
Le dirai-je? avec Hortence
J'ai le ſort des vieux valets,
A qui l'on fait injuſtice;
Plus ils rendent de ſervice
Ils gâtent leurs intérêts.
Comme le moindre murmure
Seroit reproche ou cenſure,
Je deviendrai circonſpect;
Mais je laiſſe à ces murailles,
Que nous voyons aujourd'hui,
Et dont les dures entrailles
S'émurent de notre ennui,
Je leur remets à vous dire
Quel étoit notre martyre,

Quand vos preſſantes douleurs
Nous coûterent tant de pleurs;
Je remets à leur mémoire
De vous en conter l'hiſtoire;
Parlez, murailles, parlez
De tant de gens déſolés.
Dites que le Domeſtique
Dans ſa mortelle pâleur,
D'un événement tragique
Craignoit ce commun malheur;
Dites que notre Pucelle
L'Illuſtre Mademoiſelle, (1)
Etouffoit mille ſoûpirs,
Pour cacher ſes déplaiſirs;
Qu'elle retenoit ſes larmes
Pour ne pas donner d'alarmes;
Et forçoit ſon amitié
Au ſecret de la pitié.
Apprenez que Madame Hyde
Par ſes ſoins & par votre aide;
Par un éternel ſecours
Nous conſerva ces beaux jours;
Ces jours auſquels notre vie
Eſt pleinement aſſervie.

(1) Mademoiſelle Beverweert.

Dites que Madame Harvey
Quitta l'esprit élevé,
A tout foible inaccessible;
Pour être tendre & sensible.
Parlez, murailles, encor
Des vapeurs de Saint-Victor.
Il en courut la Campagne,
Notre Guerrier d'Allemagne; (1)
Il fait par-là des présens
De vin d'Ay tous les ans;
Que puisse la maladie
Lui durer toute sa vie!
Vous pourriez parler de moi,
De ma douleur, de ma foi:
Mais un excès de souffrance
S'exprime par le silence:
Vos discours sont superflus,
Murailles, ne parlez plus.

(1) Le Comte de Grammont.



ORAISON FUNE'BRE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN. (1)

J'Entreprens aujourd'hui une chose sans exemple ; j'entreprens de faire l'Oraison Funebre d'une personne, qui se porte mieux que son Orateur. Cela vous surprendra, Messieurs ; mais s'il est permis de prendre soin de son Tombeau, d'y mettre des Inscriptions, & de donner plus d'étendue à notre vanité, que la nature n'en a voulu donner à notre vie : si tous les vivans peuvent se destiner le lieu où ils doivent être, lorsqu'ils ne vivront plus : si Charles-Quint a fait faire ses Funerailles, & a bien voulu assister à son service deux ans durant ; trouverez-vous étrange, Messieurs, qu'une beauté plus illu-

(1) Madame Mazarin ayant dit un jour qu'elle souhaiteroit bien de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa mort ; cela donna occasion à M. de Saint-Evremond de composer cette Piece. Voyez la Vie *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1684.

ſtre par ſes charmes, que ce grand Empereur par ſes conquêtes, veuille jouir du bonheur de ſa mémoire, & entendre pendant ſa vie; ce qu'on pourroit dire d'elle après ſa mort? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque morte, je veux attirer vos larmes pour une mortelle; pour une perſonne qui mourra un jour par le malheur néceſſaire de la condition humaine, & qui devroit toujours vivre par l'avantage de ſes merveilleuſes qualités.

Pleurez, Meſſieurs, n'attendant pas à regretter un bien perdu; donnez vos pleurs à la funeſte penſée qu'il le faudra perdre: pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déja ſe dire malheureux: Hortence mourra; cette merveille du monde mourra un jour: l'idée d'un ſi grand mal mérite vos larmes.

Vous y viendrez à ce triſte paſſage,
Hortence, hélas! vous y viendrez un jour;
Et perdrez-là ce beau viſage
Qu'on ne vit jamais ſans amour.

Détournons notre imagination de ſa mort ſur ſa naiſſance, pour dérober un moment à notre douleur. HORTENCE MANCINI eſt née à Rome d'une famille illuſtre; ſes parens ont toujours été conſidérables: mais,

quand ils auroient tous gouvernés des Empires, comme son Oncle (1); ni eux, ni ce maître de la France ne lui auroient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le Ciel a formé ce grand ouvrage sur un modelle inconnu au siécle où nous sommes : à la honte de nôtre temps, il a voulu donner à Hortence une beauté de l'ancienne Grece, & une vertu de la vieille Rome. Laissons écouler son enfance dans ses MEMOIRES (2). Son enfance a eu cent naïvetés aimables, mais rien d'assez important pour notre sujet. Je vous demande, Messieurs, je vous demande de l'admiration & des larmes : pour les obtenir j'ai des vertus & des malheurs à vous présenter.

Le Cardinal Mazarin ne fut pas long-temps sans connoître les avantages de sa belle Niéce ; & pour faire justice aux graces de la nature, il destina Hortence à porter son nom, & à posseder ses richesses après sa mort. Elle avoit des charmes, qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par amour, & des biens capables de les y obliger par intérêt. Une conjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs, le Roi de la Grande Bretagne

(1) Le Cardinal Mazarin.

(2) Voyez les MEMOIRES de Madame la Duchesse Mazarin, écrits par l'Abbé de Saint Real, dans le ME'LANGE CURIEUX *des meilleures Pieces attribuées à M. de S. Evremond.*

la

la fit demander en mariage (1), & le Cardinal plus propre à gouverner des Souverains, qu'à faire des Souveraines, perdit une occasion, qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine mere du Roi d'Angleterre, se chargea elle-même de la négociation (2): mais un Roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avoit eu pour un Roi chassé, & on rejetta à Londres les propositions, qui n'avoient pas été acceptées à Saint Jean de Luz.

Que ne veniez-vous, Madame? tout eût cedé à vos charmes; & vous rendriez aujourd'hui une grande nation aussi heureuse, que vous la seriez. Le Ciel est venu à bout en quelque sorte de son dessein: il vous avoit destinée à faire les délices de l'Angleterre, & vous les faites.

Cette grande affaire ayant manqué, on examina le mérite de nos Courtisans, pour vous donner un mari digne de vous. Monsieur le Cardinal fut tenté de choisir le plus honnête homme; mais il sut vaincre la tentation; & un faux intérêt prévalant sur son esprit, il vous livra à celui qui paroissoit le plus riche. Rejettons la premiere faute de ce Mariage sur son Eminence. Monsieur Mazarin

(1), (2) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond* sur l'année 1675.

n'est pas à blâmer, d'avoir fait tous ses efforts pour obtenir la plus belle femme, & la plus grande héritiere de l'Europe.

Madame Mazarin a crû que l'obéïssance étoit son premier devoir, & elle s'est rendue aux volontés de son Oncle, autant par reconnoissance, que par soûmission. Monsieur le Cardinal, qui devoit connoître la contrarieté naturelle que le Ciel avoit inspirée dans leurs cœurs, l'opposition invincible des qualités de l'un & de l'autre, Monsieur le Cardinal n'a rien connu, rien prévû; on a préferé un peu de bien, un petit intérêt, quelque avantage apparent, au repos d'une Niéce qu'il aimoit si fort. Il est le premier coupable de ces nœuds mal assortis, de ces chaînes infortunées, de ces liens formés si mal-à-propos, & si justement rompus. Ici toute la réputation qu'a eu le Cardinal s'est évanouie. Il a gouverné le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit le Royaume; mais il a marié sa Niéce à Monsieur Mazarin; toute sa réputation est perdue. Il a gouverné Louis XIII. après la mort de son grand Ministre, & la Reine Régente après la mort du Roi son époux: mais il a marié sa Niéce à Monsieur Mazarin: tonte sa réputation est perdue. S'il y avoit quelque grace à faire à son Eminence, il faudroit rejetter sa faute sur la foiblesse d'un mourant: c'est trop demander

à l'homme, que de lui demander d'être ſage, quand il ſe meurt.

Il me ſouvient que le lendemain de ces triſtes Nôces, les Médecins aſſûrerent le Maréchal de Clerembaut que Monſieur le Cardinal ſe portoit mieux. *C'eſt un homme mort*, dit le Maréchal : *il a marié ſa Niéce à Monſieur Mazarin ; le tranſport s'eſt fait au cerveau ; la tête eſt attaquée ; c'eſt un homme mort.* Excuſons donc ce grand Cardinal ſur ſa maladie, excuſons-le ſur la miſére de notre condition : il n'y a perſonne à qui une pareille excuſe ne puiſſe être un jour néceſſaire. Pleurons par compaſſion & par intérêt : quel ſujet, Meſſieurs, manque à nos larmes ?

Pleurons, pleurons ; & c'eſt peu que des pleurs,
Pour de ſi funeſtes malheurs :
N'attendons pas la perte de ces charmes :
Infortunés liens, vous valez bien nos larmes !

Je ſens que ma compaſſion va s'étendre juſques ſur Monſieur Mazarin : celui qui fait le malheur des autres, fait pitié lui-même. Voyez l'état auquel il ſe trouve, Meſſieurs ; & vous ſerez auſſi diſpoſés que moi à le plaindre. Monſieur Mazarin gémit ſous le poids des biens & des honneurs, dont on l'a chargé ; la fortune qui l'éleve en apparence, l'ac-

çable en effet. La grandeur lui eſt un ſupplice; l'abondance une miſére. Il a raiſon de haïr un mariage, qui l'a engagé dans les affaires du monde ; & avec raiſon il s'eſt repenti d'avoir obtenu ce qu'il avoit tant deſiré. Sans ce Mariage ſi funeſte aux intéreſſés, il meneroit une vie heureuſe à la Trape, ou en quelque autre ſocieté ſainte & retirée : les intérêts du monde l'ont fait tomber dans les mains des Dévots du ſiécle ; de ces fourbes ſpirituels, qui font une cour artificieuſe, qui tendent des piéges ſecrets à la bonté des ames ſimples & innocentes ; de ces ames qui par l'eſprit d'une ſainte uſure, ſe ruinent à prêter à des gens qui promettent cent & cent d'intérêt en l'autre monde.

Mais le plus grand mal n'eſt pas à donner, encore qu'on donne mal-à-propos ; c'eſt à laiſſer perdre, & à laiſſer prendre. Un Conſeil dévotement imbécille fait couvrir des Nudités ; un pareil ſcrupule fait défigurer des Statues ; un jour on enleve les Tableaux ; un autre les Tapiſſeries ſont emportées : les Gouvernemens ſont vendus, l'argent s'écoule ; tout ſe diſſipe, & on ne jouit de rien. Voilà, Meſſieurs, le miſérable état où ſe trouve Monſieur Mazarin : ne mérite-t-il pas d'avoir part aux larmes que nous répandons ?

Mais Madame Mazarin eſt mille fois plus à plaindre : c'eſt à ſes douleurs que nous devons

la meilleure partie de notre pitié. Cet époux, qui se sent peu digne de son Epouse, ne la laisse voir à personne : il la tire de Paris, où elle est élevée, pour la mener de province en province, de ville en ville, de campagne en campagne, toûjours sûre du voyage, toûjours incertaine du séjour. L'assiduité n'apporte aucun dégoût, la contrainte ne fait sentir aucun chagrin qu'il ne donne. Il n'oublie rien pour se rendre haïssable; & il auroit pû s'épargner des soins, que la nature avoit déja pris. Comme ceux qui offensent ne pardonnent point, Monsieur Mazarin fait plus de mal, plus on en souffre; & il arrive par degrés à être le tyran d'une personne, dont tous les honnêtes-gens voudroient être les esclaves. Il sembloit que Madame Mazarin n'avoit pas d'autres maux à craindre, après ce qu'elle avoit souffert. On se trompoit, Messieurs; le plus grand étoit encore à venir Madame Mazarin plus jalouse de sa raison, que de sa beauté & de sa fortune, se trouve assujettie à un homme, qui prend toutes les lumiéres du bon-sens pour des crimes, & toutes les visions de la fantaisie, pour des graces du Ciel extraordinaires. Ce ne sont que Révélations, que Prophéties : il avertit de la part des Anges; il commande, il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les volontés du Ciel dans l'ECRITURE, ni dans la TRADI-

TION ; elles se forment dans l'imagination ; & s'expliquent par la bouche de Monsieur Mazarin. Vous avez souffert d'être ruinée par un dissipateur, d'être traitée en esclave par un tyran ; vous voici, Hortence, à la merci d'un prophéte, qui va chercher dans l'imposture des faux Dévots, & dans les visions des Fanatiques, de nouvelles inventions pour vous tourmenter : les artifices des fourbes, la simplicité des Idiots ; tout s'unit, tout se joint ; pour votre perfécution.

Cherchez, Messieurs, la femme la plus docile, la plus soûmise, & la mettez à de semblables épreuves, elle ne souffrira pas huit jours avec son mari, ce que Madame Mazarin a souffert cinq ans avec le sien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu se séparer plûtôt d'un tel époux ; qu'on admire sa patience : s'il y a un reproche à lui faire, ce n'est pas de l'avoir quitté, c'est d'avoir demeuré si longtemps avec lui. Que faisoit votre gloire, Madame, dans le temps d'un esclavage si honteux ? Vous vous rendiez indigne des bienfaits de Monsieur le Cardinal ; vous trahissiez ses intentions par une lâche obéïssance, qui laissoit ruiner la fortune qu'on vous avoit donnée à soûtenir. Vous vous rendiez indigne des graces du Ciel, qui vous a fait naître avec de si grands avantages, hazardant vos lumiéres dans le long & contagieux commerce

que vous aviez avec Monſieur Mazarin. Remerciez Dieu de la bonne & ſage réſolution qu'il vous a fait prendre : votre liberté eſt ſon ouvrage ; s'il ne vous avoit inſpiré ſes intentions, une timidité naturelle, une conduite ſcrupuleuſe, une mauvaiſe honte vous eût retenue auprès de votre mari, & vous vous trouveriez encore aſſujettie à ſes folles inſpirations. Rendez graces à Dieu, Madame ; il vous a ſauvée. Ce ſalut vous coûte toutes vos richeſſes, il eſt vrai ; mais vous avez conſervé votre raiſon : la condition eſt aſſez heureuſe. Vous êtes privée de tout ce que vous teniez de la fortune : mais on n'a pû vous ôter les avantages que la nature vous a donnés : la grandeur de votre ame, les lumiéres de votre eſprit, les charmes de votre viſage vous demeurent ; la condition eſt aſſez heureuſe. Quand Monſieur Mazarin laiſſe oublier le nom de Monſieur le Cardinal en France, vous en augmentez la gloire chez les Etrangers : la condition eſt aſſez heureuſe. Il n'y a point de peuples, qui n'ayent une ſoûmiſſion volontaire au pouvoir de votre beauté ; point de Reines, qui ne doivent porter plus d'envie à votre perſonne, que vous n'en devez porter à leur grandeur : la condition eſt aſſez heureuſe.

Vous êtes admirée en cent & cent climats ;

Toutes le Nations sont vos propres Etats :
Et de petits Esprits vous nomment Vagabonde ;
Quand vous allez régner en tous les lieux du monde. (1)

Quel pays y a-t-il que Madame Mazarin n'ait pas vû ? quel pays a-t-elle vû qui ne l'ait pas admirée ? Rome a eu pour elle autant d'admiration que Paris. Cette Rome de tout temps si glorieuse, est plus vaine de l'avoir donnée au monde, que d'avoir produit tous ses Héros : elle croit qu'une beauté si extraordinaire est préferable à toute valeur, & qu'il y a plus de conquêtes à faire par ses yeux, que par les armes de ses grands hommes. L'Italie vous sera éternellement obligée, Madame ; de l'avoir défaite de ces régles importunes, qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte ; de lui avoir ôté une science de formalités, de cérémonies, de civilités concertées, d'égards médités, qui rendent les hommes insociables dans la societé même. C'est Madame Mazarin qui a banni toute grimace, toute affectation ; qui a ruiné cet art du dehors qui régle les apparences ; cette étude de l'extérieur qui compose les visages. C'est elle qui a rendu

(1) Voyez ci-dessus, page 223.

ridicule, une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique fans affaires & fans intérêts, occupée feulement à cacher l'inutilité où l'on fe trouve. C'eft elle qui a introduit une liberté douce & honnête, qui a rendu la converfation plus agréable, les plaifirs plus purs & plus délicats.

Une fatalité l'avoit fait venir à Rome; une fatalité l'en fait fortir. Madame la Connêtable voulut quitter Monfieur fon mari, & en fit confidence à fa chere fœur. La fœur, toute jeune qu'elle étoit, lui répréfenta ce qu'auroit pû repréfenter une mere pour l'en détourner; mais la voyant réfolue à l'éxécution de fon deffein, elle fuivit par amitié celle qui n'avoit pû être détournée par prudence, & partagea avec elle les dangers de la fuite, les inquiétudes, les embarras, qui fuivent de pareilles réfolutions. La fortune, qui peut beaucoup dans nos entreprifes, & plus dans nos avantures, a fait errer Madame la Connêtable de nation en nation, & l'a jettée enfin dans un Couvent à Madrid. La raifon confeilla le repos à Madame Mazarin, & un efprit de Retraite l'obligea d'établir fon féjour à Chambéri. Là, elle a trouvé en elle-même par fes réfléxions, dans le commerce des favans par les conférences, dans les livres par l'étude, dans la nature par des obfervations; ce que la Cour ne donne point aux courtifans,

ou pour être trop occupés dans les affaires ; ou pour être trop dissipés dans les plaisirs. Madame Mazarin a vêcu trois ans entiers à Chambéri, toûjours tranquille, & jamais obscure : quelque desir qu'elle ait eu de se cacher, son mérite lui établit malgré elle un petit Empire ; & en effet elle commandoit à la ville, & à toute la nation. Chacun reconnoissoit avec plaisir les droits que la nature lui avoit donnée ; & celui qui avoit les siens par sa naissance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même sujetion où entroient ses peuples. Les plus honnêtes gens quittoient la Cour, & négligeoient le service de leur Prince, pour s'appliquer plus particuliérement à celui de Madame Mazarin ; & des personnes considérables des pays éloignés, se faisoient un prétexte du voyage d'Italie, pour la venir voir. C'est une chose bien extraordinaire d'avoir vû établir une Cour à Chambéri ; c'est comme un prodige qu'une beauté, qui avoit voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'Europe, que toutes les autres ensemble.

Les plus belles personnes de chaque nation, avoient le déplaisir d'entendre toujours parler d'une absente : les objets les plus aimables avoient un ennemi secret, qui ruinoit toutes les impressions qu'ils pouvoient faire : c'étoit l'idée de Madame Mazarin, qu'on conser-

voit précieusement après l'avoir vûe, & qu'on se formoit avec plaisir où l'on ne la voyoit pas.

Telle étoit la conduite de Madame Mazarin; telle étoit sa condition, quand la Duchesse d'York sa parente passa par Chambéri, pour venir trouver le Duc son époux. Le mérite de la Duchesse, sa beauté, son esprit, sa vertu, donnoient envie à Madame Mazarin de l'accompagner; mais ses affaires ne le permettoient pas, & il fallut remettre son voyage à un autre temps. La curiosité de voir une grande Cour, qu'elle n'avoit pas vûe, la fortifioit dans cette pensée; la mort du Duc de Savoye (1) la détermina. Ce Prince avoit eu pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de Savoye, pour un véritable amour. Une impression jalouse & chagrine, produisit un procedé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée, & il n'en fallut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à sortir d'un pays, où la nouvelle Regente étoit absolue. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la Duchesse d'York, ne fut qu'une même résolution. Hortence la déclara à ses amis, qui n'oublierent rien pour l'en dé-

(1) Charles Emmanuel, Duc de Savoye, mourut le 12. de Juin 1675.

tourner ; mais ce fut inutilement. On n'a jamais vû tant de larmes. Elle ne fut pas insensible à la douleur que l'on avoit de son départ ; des personnes touchées si vivement la sûrent toucher : cependant la résolution étoit prise ; & malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre courage, que celui de Madame Mazarin, eût fait entreprendre un voyage si long, si difficile & si dangereux ? Il lui fallut traverser des nations sauvages, & des nations armées ; adoucir les unes, & se faire respecter des autres. Elle n'entendoit le langage d'aucun de ces peuples ; mais elle étoit entendue : ses yeux ont un langage universel, qui se fait entendre des hommes. Que de montagnes, que de forêts, que de riviéres il fallut passer ! Qu'elle essuya de vents, de neiges, de pluyes ; & que les difficultés des chemins, que la rigueur du temps, que des incommodités extraordinaires firent peu de tort à sa beauté ! Jamais Héléne ne parut si belle qu'étoit Hortence : mais Hortence, cette belle innocente persécutée, fuyoit un injuste époux, & ne suivoit pas un amant. Avec le visage d'Héléne, Madame Mazarin avoit l'air, l'équipage d'une Reine des Amazones : elle paroissoit également propre à charmer, & à combattre. On eût dit qu'elle alloit donner de l'amour à tous les Princes qui étoient sur son passage, & commander toutes les troupes qu'ils com-

mandoient. Le premier eût dépendu d'elle; mais ce n'étoit pas son dessein : elle fit quelque essai du second; car les troupes recevoient ses ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir fait plus de trois cens lieues, elle arriva en Hollande, & ne demeura à Amsterdam que le temps qu'il faut pour voir les raretés d'une ville si singuliére & si renommée. Sa curiosité satisfaite, elle en partit pour la Brille, & s'embarqua à la Brille pour l'Angleterre. Il manquoit à ce voyage une tempête; il en vint une qui dura cinq jours : tempête, aussi furieuse que longue; tempête, qui fit perdre conseil & résolution aux matelots, & aux passagers toute esperance. Madame Mazarin fut seule exemte de lamentation; moins importune à demander au Ciel qu'il la conservât, que soûmise & résignée à ses volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'Angleterre : elle y aborda, & se rendit à Londres en peu de temps (1). Tous les peuples avoient une grande curiosité de la voir; les Dames une plus grande allarme de son arrivée. Les Angloises, qui étoient en possession de l'Empire de la beauté, le voyoient passer à regret à une étrangere; & il est assez naturel de ne perdre

(1) Madame Mazarin vint en Angleterre au mois de Décembre 1675.

pas sans chagrin la plus douce des vanités. Un intérêt si considérable sut les unir. Les ennemies furent donc reconciliées, les indifférentes se rechercherent, & les amies voulurent se lier plus étroitement encore. Les confédérées prévoyoient bien leur malheur; mais le voulant retarder, elles se préparerent à defendre un intérêt, qui leur étoit plus cher que la vie. Madame Mazarin n'avoit pour elle que ses charmes, & ses vertus: c'étoit assez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la chambre quelques jours, moins pour se remettre des fatigues du voyage, que pour se faire faire des habits, elle parut à White-hall.

Astres de cette Cour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que mille autres Beautés avoient fait devant vous. (1)

Depuis ce jour-là on ne lui disputa rien en public; mais on lui fit une guerre secrette dans les maisons, & tout se réduisit à des injures cachées, qui ne venoient pas à sa connoissance; ou à de vains murmures, qu'elle méprisa. On vit alors une chose extraordinaire: celles qui s'étoient le plus déchaînées con-

(1) Imitation de la chûte d'un Sonnet de Malleville, intitulé LA BELLE MATINEUSE.

tre elle, furent les premieres à l'imiter. On voulut s'habiller, on voulut se coëffer comme elle : mais ce n'étoit ni son habillement, ni sa coëffure ; car sa personne fait la grace de son ajustement : & celles qui tâchent de prendre son air, ne sauroient rien prendre de sa personne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feue Madame, avec bien moins de raison ; *tout le monde l'imite, & personne ne lui ressemble.*

Pour ce qui regarde les hommes, elle se fait des sujets de tous les honnêtes gens qui la voyent. Il n'y a que le méchant goût & le faux esprit, qui puissent défendre contre elle un reste de liberté. Heureuse des conquêtes qu'elle fait ! plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas ! Madame Mazarin n'est pas plûtôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une Maison, qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde ; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent ; mais c'est avec plus de lumiére que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matiéres ; plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considérable, & le seul divertissement y fait jouer. Vous

n'y voyez ſur les viſages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le déſintéreſſement va ſi loin en quelques-uns, qu'on leur reproche de ſe réjouir de leur perte, & de s'affliger de leur gain.

Le Jeu eſt ſuivi des meilleurs Repas qu'on puiſſe faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats; tout ce qui vient des Indes, pour les curieux; & les mets communs deviennent rares, par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'eſt pas une abondance qui fait craindre la diſſipation: ce n'eſt point une dépenſe tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une économie ſéche & triſte, qui ſe contente de ſatisfaire aux beſoins, & ne donne rien au plaiſir: on aime un bon ordre, qui fait trouver tout ce que l'on ſouhaite, & qui en fait ménager l'uſage, afin qu'il ne puiſſe jamais manquer. Il n'y a rien de ſi bien réglé que cette maiſon; mais Madame Mazarin répand ſur tout je ne ſai quel air aiſé, je ne ſai quoi de libre & de naturel, qui cache la régle; on diroit que les choſes vont d'elles-mêmes, tant l'ordre eſt ſecret & difficilement apperçu.

Que Madame Mazarin change de logis, la différence du lieu eſt inſenſible: par tout où elle eſt on ne voit qu'elle; & pourvû qu'on

la

la trouve on trouve tout. On ne vient jamais assez-tôt ; on ne se retire jamais assez tard : on se couche avec le regret de l'avoir quittée, & on se leve avec le desir de la revoir.

Mais quelle est l'incertitude de la condition humaine ! Dans le temps qu'elle jouissoit innocemment de tous les plaisirs que l'inclination recherche, & que la raison ne défend pas ; qu'elle goûtoit la douceur de se voir aimée, & estimée de tout le monde ; que celles qui s'étoient opposées à son établissement, se trouvoient charmées de son commerce ; qu'elle avoit comme éteint l'amour-propre dans l'ame de ses amies, chacune ayant pour elle les sentimens qu'il est naturel d'avoir pour soi : dans le temps que les plus vaines & les plus amoureuses d'elles-mêmes ne disputoient rien à sa beauté ; que l'envie se cachoit au fond des cœurs ; que tout chagrin contre elle étoit secret ou trouvé ridicule, dès qu'il commençoit à paroître : dans ce temps heureux une maladie extraordinaire la surprend, & nous avons été sur le point de la perdre, malgré tous ses charmes, malgré toute notre admiration, & notre amour. Vous périssiez, Hortence, & nous périssions : vous, de la violence de vos douleurs ; nous, de celle de notre affliction. Mais c'étoit bien plus que s'affliger : c'étoit être malade comme

vous. Des inégalités bizarres vous approchoient tantôt de la mort, tantôt vous rappelloient à la vie : nous étions sujets à tous les accidens de votre mal ; & pour apprendre de vos nouvelles, il n'étoit pas besoin de demander comment vous étiez, il ne falloit que voir en quel état nous étions.

Loué soit Dieu, ce dispensateur universel des biens & des maux ; loué soit Dieu, qui vous a rendue à nos vœux, & nous a redonnés à nous-mêmes ! Vous voilà vivante, & nous vivons ; mais nous ne sommes pas remis encore de la frayeur du danger que nous avons couru : il nous en reste une triste idée, qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la nature défera ce bel ouvrage, qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemptera de la loi funeste où nous sommes tous assujettis. Celle qui se distingue si fort des autres pendant sa vie, sera confondue avec les plus misérables à sa mort. Et tu te plains génie ordinaire, mérite commun, beauté médiocre ; & tu te plains de ce qu'il te faut mourir ? Ne murmure point, injuste, Hortence mourra comme toi. Un temps viendra ; (ne pût-il jamais venir ce temps malheureux !) un temps viendra, que l'on pourra dire de cette merveille :

Elle est poudre toutefois ;

Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires ;
Rien ne l'en a sû parer ;
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer. (1)

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

DUCHESSE en tous lieux adorable,
Dont je ne dois espérer rien,
Ni d'obligeant, ni d'agréable,
Qu'à quelque heure perdue un moment d'entre-
tien ;
Duchesse toujours sans égale,
Si vous avez quelque intervalle,
Quelque vuide en vos AMADIS,
Ecoutez ce que je vous dis,

(1) Imitation du Sonnet de Malherbe sur la mort de Monsieur le Duc d'Orleans.

Quand de vos AMADIS un Livre vous occupe ;
Ce seroit bien être la dupe,
Que dans votre amitié disputer quelque part ;
Même au bon-homme Lisuart :
De prétendre à votre tendresse
Contre le beau Roger de Gréce ;
Ou contre Florisel vous conter ses raisons ;
Ce seroit mériter les petites Maisons.
Ce seroit pareille folie
De vouloir avec vous discourir un moment ;
Sur le point qu'Urgande ou Mélie
Prépare quelque enchantement.
A troubler une belle idée
Je n'irai point me hazarder :
Il feroit bon vous aborder
Dans votre gloire de Niquée ; (1)
Ou d'un grave & sérieux ton
Vous entretenir de morale,
Quand vous êtes dans une salle
Du grand Palais d'Apolidon ; (2)
Vous prendriez pour une injure,
Et des yeux les plus beaux qu'ait formé la nature
Vous regarderiez de travers

(1) Voyez le VIII. Tome d'AMADIS DE GAULE.
(2) Voyez le II. & le IV. Tome d'AMADIS.

Qui n'admireroit pas la Tour de l'Univers. (1)
Ah! qu'il est mal-aisé de se voir long-temps sage!
A peine on le devient; quand on l'est une fois
Bien-tôt l'égarement retrouve son usage,
Et ne peut endurer ordre, régles, ni loix.
De l'assiette la plus parfaite,
Vous tombâtes dans la Bassette:
Vous tombez, & c'est dire pis,
De la Bassette aux AMADIS.
Quand votre lecture sensée
Revient en ma triste pensée;
Grands Auteurs, dis-je alors, dormez! dormez en paix;
Les AMADIS en foule occupent ce Palais.
Je sai que Plutarque & Montagne
Se voudroient rétablir dans leurs conditions:
Mais nous avons du temps à battre la campagne;
Avant votre retour à leurs réfléxions.
Adieu les vieux Sages d'Athéne;
Il n'est plus de Vertu Romaine,
Plus de ces renommés Guerriers,
Sur lesquels vous faisiez remarque sur remarque:
Tous vos ILLUSTRES de Plutarque

(1) Voyez le IX. Tome.

Sont convertis en Chevaliers.
Le plus grand favori qu'on m'ait vû dans le monde;
Cervantes, le vôtre jadis,
N'a rien à votre égard où mon espoir se fonde;
Se moquant de vos AMADIS.
Mais il faut se sauver, à ce que vous nous dites:
Vous verrez; vous verrez, qui seront les premiers
A quitter le Satan, & ses pompes maudites,
Pour suivre du salut les plus étroits sentiers;
Vous verrez; vous verrez, s'il est des Carmelites.
Nous voyons, nous voyons, vos sentimens derniers;
Vous voulez vous sauver avec les bons Hermites;
Et faire bien l'amour avec les Chevaliers.
Je vous adore & vous admire
Dans votre fabuleux empire;
Au milieu de vos enchantés,
Votre raison maintient encore ses clartés.
Quinze tomes de suite ont conspiré contre elle;
Seule elle a soutenu cette grosse querelle;
Le bon Dieu la veuille appuyer
Contre les six derniers qu'il lui faut essuyer!
Nous n'avons point de vœux à faire pour vos charmes;

Ce don également fatal & précieux,
D'où naissent nos plaisirs, & d'où viennent nos
larmes ;
Ce charme régnera toujours dans vos beaux yeux ;
Auprès de vos appas tout appas est frivole,
Madrid ne vante plus ses attraits les mieux peints ;
Nos Dames de Paris vont perdre la parole,
De voir que les charmes Romains
Semblent faire du Capitole
Le destin du cœur des humains.



PARODIE D'UNE SCENE DE L'OPERA DE ROLAND. (1)

Sur les Joueurs & Joueuses de Bassette de la Banque de Madame MAZARIN.

ORIANE (2) & MABILE, (3)

Joueuses de Bassette dans le vuide de Chevalerie que leur permettent les AMADIS.

ORIANE.

UN Charme dangereux en ce lieu nous attire
Faut-il en détourner nos pas?
De la Bassette ici l'on trouve les appas:
Heureuse qui suit son empire!

MABILE.

Je porte au fond du cœur un funeste martyre;

(1) La premiere SCENE du second ACTE.
(2) Madame Mazarin.
(3) La Comtesse de Rochester.

Je

Je pers tout si je joue ; & sans jouer, hélas!
En quel tourment ne suis-je pas?
Bannirons-nous Morin ? ô tristesse mortelle !
Le premier des Tailleurs, le pouvons-nous bannir?

ORIANE.

Il est criard, chagrin, rebelle.

MABILE.

Après sa perte..... après...... encore le punir?
La chose seroit trop cruelle.
D'un trouble violent je me sens agiter,
Et je n'espére point de remède à mes peines,
Morin dans ces vallons enchanta deux Fontaines,
Dont l'une est pour la Taille & l'autre fait ponter,
Je voudrois avoir de la haine
Pour la Fontaine des Tailleurs.
Hélas! je cherche en vain à m'amuser ailleurs,
C'est du temps que je pers, & ma recherche est vaine;
Quand j'y songe le moins mon penchant me raméne,
A la Fontaine des Metteurs.

ORIANE.

Nous ne guérirons point du mal qui nous posséde;
Il n'est pas en notre pouvoir :
Et pourquoi chercher le remède

Du mal que l'on veut bien avoir ?

MABILE.

Non, je ne cherche plus la Fontaine terrible
Qui fait contre la Taille une haine infléxible ;
C'est un cruel secours, je n'y puis recourir ;
Je haïrois Morin ? Non, il n'est pas possible,
Par ce reméde affreux je ne veux point guérir ;
Je consens plutôt à mourir.

ORIANE *avec un Suivant & une Suivante.*

Ah ! qu'on doit bien nous plaindre !
Quand le jeu ne peut nous charmer,
On tombe au malheur d'aimer !
Et comme un feu toujours à craindre ;
Il faut de Bassette s'armer,
Pour le prévenir ou l'éteindre.
Ah ! qu'on doit bien nous plaindre !
Quand le jeu ne peut nous charmer,
On tombe au malheur d'aimer !

MABILE.

Qui ferons-nous tailler ?

ORIANE.

Germain est redoutable ;
Cet homme grave, doux, va toujours à sa fin ;
Nous pourrons mieux voler Morin.

La Forêt, apportez la table.

(Morin entre.)

MABILE.

Mettez-vous là, Roi des Tailleurs,
Et n'allez pas jouer ailleurs.

MORIN.

Ze suis prêt à tailler, puisqu'il plaît à ces Dames;
Et dans la vérité ze suis né pour les femmes:
Cependant ze demande à tous une amitié;
Qu'on ne me parle point de facer à moitié;
Ze ne ferai zamais ce tort à la Bassette,
Z'aimerois mieux parbleu zoüer à la Comette,
Ou perdre mon arzent aux Dez, au Triquetrac...
D'ailleurs fort serviteur de Monsieur de Saissac;
Ze le serai touzours, mais sa nouvelle mode,
A ses meilleurs amis le rend fort incommode.

ORIANE.

Taillez, dépêchez-vous.

MABILE.

Que de discours perdus!

MORIN.

Encore un mot ou deux & ze ne parle plus:
C'est le dernier avis, Mesdames, que ze donne;
Ze prête à qui me plaît, & ne marque personne.

MABILE.

Bel avis à donner à qui ne vous doit rien!

MORIN.

Madame, facun fait que vous payez fort bien;
Et ce n'eft pas pour vous; mais...... ze n'en marque aucune.

ORIANE.

C'eft le moyen de faire une belle fortune:
Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais.

MORIN.

Ze fais, ou doit favoir, un peu mes intérêts:
Il eft vrai que ze pers à ponter, ze l'avoue;
Mais ne pouvant tailler, il faut bien que ze zoue.
Que faire fans zouer? que peut-on devenir?
Lire n'eft pas mon fait.

ORIANE.

Ni nous entretenir.
Des cartes, La Forêt, je le chaffe, ou je meure;
Des cartes.....

LA FOREST.

En voilà.

ORIANE.

Mêlerez-vous une heure?
Qu'attendez-vous, Morin?

MORIN.

Pas un gros Ponte ici !
Si Roger, Mistris Hews, Mistris Stramford aussi ?
Voilà de quoi former une belle Bassette !
Mais Madame le veut.

ORIANE.

Taillez donc que l'on mette.

MORIN.

Mylord Douvre a paru, puis il s'en est allé ;
Et Mylord Feversham viendra-t-il ? Z'ai taillé.

LETTRE
AU JEUNE DERY. (1)

MON cher enfant, je ne m'étonne pas que vous ayez eu jusqu'ici une aversion invincible pour la chose du monde qui vous importe le plus. Des gens rudes & grossiers vous ont parlé brutalement de vous *faire châtrer :* Expression si vilaine & si odieuse qu'elle auroit rebuté un esprit moins délicat que le vôtre. Pour moi, mon cher Enfant, je tâcherai de procurer votre bien avec des

(1) Page de Madame Mazarin, qui chantoit agréablement. Voyez ci-dessus page 192.

maniéres moins désagréables ; & je vous dirai avec tous termes d'insinuation, qu'il faut vous faire adoucir par une opération légere, qui assûrera la délicatesse de votre teint pour long-temps, & la beauté de votre voix pour toute la vie.

Ces guinées, ces habits rouges, ces petits chevaux qui vous viennent, ne sont pas donnés au fils de Monsieur Dery, pour sa noblesse ; votre visage & votre voix les attirent. Dans trois ou quatre ans, hélas ! vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre, si vous n'avez la sagesse d'y pourvoir ; & la source de tous ces agrémens sera tarie. Aujourd'hui vous parlez aux Rois avec familiarité, vous êtes caressé des Duchesses, loué par toutes les personnes de condition : quand le charme de votre voix sera passé, vous ne serez que le camarade de Pompée (1), & peut-être le mépris de Monsieur Stourton (2).

Mais vous craignez, dites-vous, d'être moins aimé des Dames. Perdez votre appréhension : nous ne sommes plus au temps des imbécilles ; le mérite qui suit l'opération est aujourd'hui assez reconnu ; & pour une Maîtresse qu'auroit Monsieur Dery dans son naturel, Monsieur Dery adouci en aura cent. Vous voilà donc assuré d'avoir des maîtresses,

(1) Négre de Madame Mazarin.
(2) Page de Madame Mazarin.

c'eſt un grand bien ; vous n'aurez point de femme, c'eſt être exempt d'un grand mal : heureux de l'excluſion d'une femme, plus heureux de celle des enfans ! Une fille de Monſieur Dery ſe feroit engroſſer ; un garçon ſe feroit pendre ; & ce qui eſt le plus aſſûré, ſa femme le feroit cocu. Mettez-vous à couvert de tous ces malheurs par une prompte opération ; vous demeurerez attaché purement à vous-même ; glorieux d'un ſi petit mérite, qui ſera votre fortune, & vous donnera l'amitié de tout le monde. Si je vis aſſez longtemps pour vous voir quand votre voix aura mué, & que la barbe vous ſera venue, vous aurez de grands reproches à eſſuyer. Prévenez-les, & me croyez le plus ſincére de vos amis.



SUR LA RETRAITE DE MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ A CHANTILLY.

STANCES IRREGULIERES.

APRE's avoir réduit mille Peuples divers
Par l'effort glorieux d'une valeur extrême;
Pour vaincre tout dans ce vaste Univers
Il ne te restoit plus qu'à te vaincre toi-même;
Le dernier de tes ennemis.
A ta vertu, CONDE', tu t'es enfin soumis;
Tu n'étois pas encor au comble de ta Gloire,
Senef, Lens, & Fribourg, & Nortlingue, & Rocroi,
N'étoient que des degrés pour monter jusqu'à toi:
Le Vainqueur s'est vaincu, c'est la grande victoire,
Ennemis, ne murmurez plus,
Ce Prince est comme vous au rang de ses vaincus;

Jamais condition mortelle
Ne fut si douce, ni si belle ;
CONDÉ le premier des Héros
Unit la gloire & le repos,
Et jouit pleinement de l'heureux avantage
Dont les Dieux ont fait leur partage ;
Tranquille & glorieux
Il vit à Chantilly comme on vit dans les Cieux.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

NOus serions consumés du feu de vos regards,
O belle & charmante personne,
Si la puante odeur de vos vilains Petards
Ne guérissoit le mal que la beauté nous donne. (1)
J'en sauve ma raison ; Petard peu diligent,
Huit ou dix jours plutôt vous sauviez mon argent.
Ma raison reprend sa lumiere,
Et mon cœur, votre prisonnier,

(1) Madame Mazarin se divertissoit à faire jetter des Petards par son Négre, & par d'autres petits Garçons.

Trouve sa liberté premiere
Dans l'oreille de l'Aumônier.
Je pensois vous voir à confesse
En vous voyant à ses genoux;
Et crûs que vous faisiez au bon Dieu la promesse
De ne me voler plus chez vous.
J'admirois comme une merveille
Le repentir de votre cœur,
Et disois en secret, *Seigneur*;
Seigneur, *ta grace est sans pareille*,
Quand je vous vis couper l'oreille
A votre pauvre Confesseur. (1)
Les Loix pouvoient bien le proscrire;
De tous les Aumôniers c'est ici le destin;
Mais on veut le laisser pour un plus grand martyre
Chez Madame de Mazarin.

(1) Monsieur de Saint-Evremond entrant un jour dans la chambre de Madame Mazarin, la trouva à genoux aux pieds de M. Milon, qui étoit assis: il ne pouvoit d'abord comprendre ce que c'étoit: mais quand il fut plus près, il vit que Madame Mazarin avoit fait asseoir son Aumônier pour lui percer les oreilles, & qu'elle lui avoit coupé le bout d'une oreille.

REFLEXIONS SUR LA RELIGION.

A CONSIDERER purement le repos de cette vie, il seroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le genre humain. Elle contraint, & n'assujettit pas assez ; semblable à certaines politiques, qui ôtent la douceur de la liberté, sans apporter le bonheur de la sujetion. La volonté nous fait aspirer foiblement aux biens qui nous sont promis, pour n'être pas assez excitée par un entendement qui n'est pas assez convaincu. Nous disons par docilité que *nous croyons* ce qu'on dit avec autorité qu'il nous faut croire : mais sans une grace particuliére, nous sommes plus inquietés que persuadés d'une chose qui ne tombe point sous l'évidence des sens, & qui ne fournit aucune sorte de démonstration à notre esprit.

Voilà quel est l'effet de la Religion, à l'égard des hommes ordinaires ; en voici les avantages pour le véritable & parfait religieux. Le véritable dévot rompt avec la nature, si on

se peut dire ainsi, pour se faire des plaisirs de l'abstinence des plaisirs ; & dans l'assujettissement du corps à l'esprit, il se rend délicieux l'usage des mortifications & des peines. La Philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux : la Religion chrétienne en fait jouir ; & on peut dire sérieusement sur elle, ce que l'on a dit (1) galamment sur l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les maux qui lui viennent, sont des biens que Dieu lui envoye : les biens qui lui manquent, sont des maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est bienfait, tout lui est grace en ce monde ; & quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle, il envisage la fin de sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours.

Tel est le bonheur du vrai Chrétien, tandis que l'incertitude fait une condition malheureuse à tous les autres. En effet, nous sommes presque tous incertains, peu déterminés au bien & au mal. C'est un tour & un retour continuel de la nature à la Religion, & de la Religion à la nature. Si nous quittons

(1) Monsieur de Charleval.

le soin du salut pour contenter nos inclinations, ces mêmes inclinations se soulevent bien-tôt contre leurs plaisirs; & le dégoût des objets qui les ont flatées davantage, nous renvoye aux soins de notre salut. Que si nous renonçons à nos plaisirs par principe de conscience, la même chose nous arrive dans l'attachement au salut, ou l'habitude & l'ennui nous rejettent aux objets de nos premiéres inclinations.

Voilà comment nous sommes sur la Religion en nous-mêmes: voici le jugement qu'en fait le public. Quittons-nous Dieu pour le monde, nous sommes traités d'impies: quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles; & on nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la Religion, que la Religion à la fortune. L'exemple du Cardinal de Rets (1) suffira seul à justifier ce que je dis. Quand il s'est fait Cardinal par des intrigues, des factions, des tumultes, on a crié contre un ambitieux, qui sacrifioit, disoit-on, le public, la conscience, la Religion à sa fortune: quand il quitte les soins de la terre

(1) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Rets, & Archevêque de Paris, si connu durant les Guerres Civiles, sous le nom de *Monsieur le Coadjuteur*. Il mourut en 1679. On a publié ses MEMOIRES. Voyez la BIBLIOTHEQUE *historique de la France* du Pere le Long; N°. 9597.

pour ceux du Ciel ; quand la persuasion d'une autre vie lui fait envisager les grandeurs de celle-ci comme des chimeres, on dit que la tête lui a tourné, & on lui fait une foiblesse honteuse de ce qui nous est proposé dans le Christianisme pour la plus grande vertu.

L'esprit ordinaire est peu favorable aux grandes vertus ; une sagesse élevée offense une commune raison. La mienne toute commune qu'elle est, admire une personne véritablement persuadée ; & s'étonneroit beaucoup encore, que cette personne tout-à-fait persuadée pût être sensible à aucun avantage de la fortune. Je doute un peu de la persuasion de ces Prêcheurs, qui nous offrant le Royaume des Cieux en public, sollicitent en particulier un petit Benefice avec le dernier empressement.

La seule idée des biens éternels rend la possession de tous les autres méprisable à un homme qui a de la foi : mais parce que peu de gens en ont, peu de gens défendent l'idée contre les objets ; l'espérance de ce que l'on nous promet cedant naturellement à la jouissance de ce qu'on nous donne. Dans la plûpart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de créance : la volonté leur fait une espéce de foi par les desirs, que l'entendement leur re-

fuse par ses lumiéres (1). J'ai connu des Dévots, qui dans une certaine contrarieté entre le cœur & l'esprit, aimoient Dieu véritablement sans le bien croire. Quand ils s'abandonnoient aux mouvemens de leur cœur, ce n'étoit que zéle pour la Religion; tout étoit ferveur, tout amour: quand ils se tournoient à l'intelligence de l'esprit, ils se trouvoient étonnés de ne pas comprendre ce qu'ils aimoient, & de ne savoir comment se répondre à eux-mêmes du sujet de leur amour. Alors, *les consolations leur manquoient*, pour parler en terme de spiritualité; & ils tomboient dans ce triste état de la Vie Religieuse, qu'on appelle *Aridité* & *sécheresse* dans les Couvens.

Dieu seul nous peut donner une foi sûre, ferme, & véritable. Ce que nous pouvons faire de nous, est de captiver l'entendement malgré la répugnance des lumiéres naturelles, & de nous porter avec soumission à éxécuter ce qu'on nous prescrit. L'humanité mêle

(1) *Il est certain*, dit Monsieur Jurieu, *que l'homme croit cent choses, parce qu'il les veut croire sans aucune raison, & il les veut croire, parce que ses passions y trouvent leur intérêt.......... Je crois les Mysteres de l'Evangile, non par conviction, mais parce que je les veux croire, & je les veux croire, parce que je crois que cela est de la derniere importance pour la gloire de Dieu & pour mon salut.* TRAITE' DE LA NATURE ET DE LA GRACE, pag. 224. & 225.

aiſément ſes erreurs en ce qui regarde la créance : elle ſe mécompte peu dans la pratique des vertus ; car il eſt moins en notre pouvoir de penſer juſte ſur les choſes du Ciel, que de bien faire. Il n'y a jamais à ſe méprendre aux actions de juſtice & de charité. Quelquefois le Ciel ordonne, & la nature s'oppoſe : quelquefois la nature demande ce que défend la raiſon. Sur la juſtice & la charité, tous les droits ſont concertés : il y a comme un accord général entre le Ciel, la Nature, & la Raiſon.

Que la DE'VOTION *eſt le dernier de nos* AMOURS.

LA dévotion eſt le dernier de nos Amours, où l'ame qui croit aſpirer ſeulement à la félicité de l'autre vie, cherche ſans y penſer à ſe faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le vice eſt un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégoûts ; d'où vient d'ordinaire qu'on ſe tourne à Dieu par eſprit de changement, pour former en ſon ame de nouveaux deſirs, & lui faire ſentir les mouvemens d'une paſſion naiſſante. La dévotion fera retrouver quelquefois à une vieille des délicateſſes de ſentiment, & des tendreſſes

tendresses de cœur, que les plus jeunes n'auroient pas dans le mariage, ou dans une galanterie usée. Une dévotion nouvelle plaît en tout, jusqu'à parler des vieux péchés dont on se repent; car il y a une douceur secrete à détester ce qui en a déplû, & à rappeller ce qu'ils ont eu d'agréable.

A bien examiner un vicieux converti, on trouvera fort souvent qu'il ne s'est défait de son péché, que par l'ennui & le chagrin de sa vie passée. En effet, à qui voyons-nous quitter le vice dans le temps qu'il flatte son imagination dans le temps qu'il se montre avec des agrémens, & qu'il fait goûter des délices ? On le quitte lorsque ses charmes sont usés, & qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur. Ce n'est donc point ce qui plaisoit, qu'on quitte en changeant de vie; c'est ce qu'on ne pouvoit plus souffrir: & alors le sacrifice qu'on fait à Dieu, c'est de lui offrir des dégoûts, dont on cherche à quelque prix que ce soit à se défaire.

Il y a deux impressions du vice sur nous fort différentes. Ce qu'il a d'ennuyeux & de languissant à la fin, nous fait détester l'offense envers Dieu; ce qu'il a eu de délicieux en ses commencemens, nous fait regetter le plaisir sans y penser; & de-là vient qu'il y a peu de conversions où l'on ne sente un mêlange secret de la douceur du souvenir, & de la dou-

leur de la pénitence. On pleure, il est vrai, avec une pleine amertume, un crime odieux : mais le repentir des vices qui nous furent chers, laisse toûjours un peu de tendresse pour eux, mêlée à nos larmes. Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse ; & cette passion est en nous si naturelle, qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé. En effet, s'il souvient à une ame convertie d'avoir soûpiré ; ou elle vient à aimer Dieu, & s'en fait un nouveau sujet de soûpirs & de langueurs ; ou elle arrête son souvenir avec agrément sur l'objet de ses tendresses passées. La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ses feux, ne lui ôteront jamais l'idée d'un amant : car ce n'est pas à la crainte, c'est au seul amour qu'il est permis de bien effacer l'amour. Je dirai plus. Une personne sérieusement touchée, ne songe plus à se sauver, mais à aimer, quand elle s'unit à Dieu. Le salut, qui faisoit le premier de ses soins, se confond dans l'amour qui ne souffre plus de soins dans son esprit, ni de desirs en son ame que les siens. Que si on pense à l'Eternité dans cet état, ce n'est point pour appréhender les *maux* dont on nous menace, ou pour espérer la gloire que l'on nous promet ; c'est dans la seule vûe d'aimer éternellement, qu'on se plaît à envisager une éternelle durée. Où l'amour a sû régner une fois, il n'y a plus

d'autre passion qui subsiste d'elle-même; c'est par lui qu'on espére & que l'on craint; c'est par lui que se forment nos joies & nos douleurs: le soupçon, la jalousie, la haine même, deviennent insensiblement de son fond; & toutes ces passions, de distinctes & particuliéres qu'elles étoient, ne sont plus, à le bien prendre, que ses mouvemens. Je hais un vieil impie comme un méchant, & le méprise comme un mal-habile homme, qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profession de donner tout à la nature, il combat son dernier penchant vers Dieu, & lui refuse la seule douceur qu'elle lui demande. Il s'est abandonné à ses mouvemens, tant qu'ils ont été vicieux; il s'oppose à son plaisir, si-tôt qu'il devient une vertu. *Toutes les vertus*, dit-on, *se perdent au Ciel, à la reserve de la charité*, c'est-à-dire, l'*amour*; ensorte que Dieu qui nous le conserve après la mort, ne veut pas que nous nous en défassions jamais pendant la vie.



LETTRE
A UNE
DAME GALANTE,
QUI VOULOIT DEVENIR DE'VOTE.

A Ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir dévote, & j'en rends graces à Dieu de tout mon cœur ; ayant plus besoin dans nos entretiens de la pureté des sentimens que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inspirés dans le commerce des hommes. Je vous conjure donc, comme interessé avec le Ciel, de prendre une dévotion véritable : & pour rendre votre conversion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur pénitence ordinaire, à ce que j'ai pû observer, est moins un repentir de leurs péchés, qu'un regret de leurs plaisirs: en quoi elles sont trompées elles mêmes, pleurant amoureusement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croyent pleurer saintement ce qu'elles ont fait.

Ces beautés uſées qui ſe donnent à Dieu, penſent avoir éteint de vieilles ardeurs, qui cherchent ſecretement à ſe rallumer; & leur amour n'ayant fait que changer d'objet, elles gardent pour leurs dernieres ſouffrances, les mêmes ſoupirs & les mêmes larmes, qui ont exprimé leurs vieux tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du cœur amoureux ; des craintes, des ſaiſiſſemens, des tranſports : elles n'ont rien perdu de ſes plus chers mouvemens; des tendres deſirs, des triſteſſes délicates & des langueurs précieuſes. Quand elles étoient jeunes, elles ſacrifioient des Amans : n'en ayant plus à ſacrifier, elles ſe ſacrifient elles mêmes; la nouvelle convertie fait un ſacrifice à Dieu de l'ancienne voluptueuſe.

J'en ai connu qui faiſoient entrer dans leur converſion le plaiſir du changement : j'en ai connu qui ſe dévouant à Dieu, goûtoient une joie malicieuſe de l'infidélité qu'elles penſoient faire aux hommes.

Il y en a qui renoncent au monde, par un eſprit de vengeance contre le monde, qui les a quittées : il y en a qui mêlent à ce détachement leur vanité naturelle ; & la même gloire qui leur a fait quitter des Courtiſans pour le Prince, les flate ſecretement de ſavoir mépriſer le Prince pour Dieu.

Pour quelques-unes, Dieu eſt un nouvel Amant, qui les conſole de celui qu'elles ont

perdu : en quelques autres, la dévotion eſt un deſſein d'intérêt, & le myſtére d'une nouvelle conduite.

Vous en verrez de ſombres & de retirées ; qui préferent les Tartufes aux galans bien faits, quelquefois par le goût d'une volupté obſcure. Quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, & leur foibleſſe les fait repoſer en chemin avec les Directeurs qui les conduiſent. La dévotion a quelque choſe de tendre pour Dieu, qui peut retourner aiſément à quelque choſe d'amoureux pour les hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines femmes retirées, qui ſe donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une mere, ou à un mari. Il y en a de cent façons différentes, & fort peu où ne paroiſſe le caractére de la femme, ſoit dans leur humeur, ſoit dans leur amour

Pour bien juger du mérite des dévotes, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles faſſent. Car dans la vérité, toutes les mortifications qu'elles ſe donnent de leur propre mouvement, ſont autant d'effets agréables de leur fantaiſie ; & une femme eſt aſſez bien payée en ce monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles ſe comportent dans les choſes que Dieu éxige de leur ſoumiſſion : & quand elles au-

ront de la régle dans les mœurs, de la modeſtie dans le commerce, de la patience dans les injures ; alors je ſerai ſatisfait de leur dévotion par leur conduite.

Il eſt aſſez de dévotes paſſionnées, qui penſent avoir l'ardeur d'un beau zéle; il en eſt peu qui ſe poſſédent ſagement dans une bonne & ſolide piété : il en eſt aſſez qui ſauroient mourir pour Dieu, par les ſentimens de l'amour ; il y en a peu qui veuillent vivre ſelon ſes loix, avec de l'ordre & de la raiſon. Attendez tout de leur ferveur, où il ſe mêle du déréglement : n'eſpérez preſque rien d'une dévotion, où elles ont beſoin d'égalité, de ſageſſe, & de retenue.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres ; & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre cœur lui portera ſes mouvemens, au lieu de recevoir ſes impreſſions ; & vous ſerez toute à vous, quand vous penſerez être toute à lui.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y avoir un ſaint & heureux ajuſtement entre ſes volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime ; vous pouvez deſirer ce qu'il deſire : mais nous faiſons ordinairement par une douce & ſecrette impulſion, ce que nous deſirons de nous-mêmes ; & c'eſt ce qui doit nous rendre plus attentifs, & plus appliqués à toûjours

agir par la considération de ce qu'il veut.

Mais pour cela, Madame, ne vous assujettissez pas à la conduite de ces Directeurs qui vous font entrer en certaines délicatesses de spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les volontés de Dieu ne sont pas si cachées, qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre. Presque en toutes, vous aurez moins besoin de lumiére que de soûmission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs, sont nettement entendues, & agréablement suivies : celles qui choquent nos inclinations, s'expliquent assez ; mais la nature y répugne, & l'ame indocile se défend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé ; & pour finir plus salutairement encore, je desirerois deux choses de vous, dans la devotion nouvelle où vous vous engagez pensentement. La premiére est, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre amour, comme une passion inutile, à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde, que vous ne déguisiez jamais vos animosités, sous une apparence de zéle ; & ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de piété.

DISCOURS.

DISCOURS.

Que d'ennuis, de chagrins accompagnent la vie !
Qu'à de tristes malheurs on la voit asservie !
Qu'il nous faut essuyer de peines, de travaux,
Sans compter que chez nous est le fonds de nos maux !
Fâcheux entendement, tu nous fais toujours craindre;
Douloureux sentiment, tu nous fais toujours plaindre;
Funeste souvenir, dont je me sens blessé,
Pourquoi rappelles-tu le mal déja passé ? (1)
Pourquoi venir encor par de noires images
Affliger nos esprits, & troubler nos courages ?
Nos biens sont en idée, en espoir, en desir;
Posseder ce qu'on veut, est la fin du plaisir.

Le monde nous déplaît, & les lieux solitaires
En offrant du repos nous cachent des miseres.
D'un esprit inquiet le nouveau sentiment
Dans un autre séjour va changer de tourment;
Et ce trouble dernier, dont l'ame est agitée,
Fait regreter celui qui l'avoit tourmentée.

(1) Voyez le Tome I. page 145.

Les plus voluptueux à la fin sont touchés,
Et toutes les douceurs leur deviennent péchés;
Tout ce qu'ils ont aimé leur paroît une offense,
Ce n'est que repentir, ce n'est que pénitence;
Les desirs innocens sont pour eux criminels;
Tout leur prêche l'Enfer & ses feux éternels.

L'autre, de la Vertu hait la triste habitude,
Et ne peut plus souffrir son air fâcheux & rude;
De ses ordres chagrins, de son austérité,
Le sage quelquefois se trouve rebuté;
Comme un autre Brutus, il se plaint, il murmure,
Et reproche les maux que pour elle il endure.

Le bizarre, amoureux d'un chimérique honneur,
Se fait un faux devoir contraire à son bonheur;
Il traîne loin des Cours sa probité sauvage,
Traitant de corrompus le prudent & le sage:
Le travers généreux de son intégrité,
Ne voit rien qu'infamie, & tout est lâcheté;
De son indépendance il se fait une étude;
Mais le soin d'être libre est une servitude;
Et qui veut être seul à se donner la loi,
Farouche pour tout autre est esclave de soi.

Caton, cet ennemi de toute tyrannie,
Est son tyran lui-même en s'arrachant la vie,

César pardonne à tous au sortir des combats,
Et le cruel Caton ne se pardonne pas.
Vaincu, sur le vainqueur tu prens le droit du
crime,
Te rends ton oppresseur, & te fais ta victime:
Tu fais ce que tu crains des volontés d'un Roi,
Et ton ordre, Caton, s'éxécute sur toi.

Celui qui de tout faire a la pleine licence,
Ne se tient pas heureux avec tant de puissance:
Il gouverne le monde, & connoît en effet,
Que pouvoir ce qu'on veut, n'est pas un bien
parfait.

SYLLA, le grand Sylla, ce fier *Maître* de Rome,
Sentoit secretement les foiblesses de l'homme,
Découvrant quelquefois la tristesse d'un cœur,
Ennuyé du pouvoir, & de toute grandeur.
Il se nommoit heureux, s'élevant à l'Empire;
De se voir absolu, malheureux il soupire;
Et Dictateur qu'il est, ne songe qu'au moyen
De rentrer dans l'état de simple Citoyen.

Ne tirons pas toujours nos exemples de Rome;
Pourquoi les tirer de si loin?
Quand le sujet nous porte à parler d'un Grand-
homme,
La France en fournira plus qu'on n'en a besoin.

BOURBON, ce fier ſujet, ce fameux Connétable,
Aux Dames dédaigneux, aux Maîtres redoutable,
Pour & contre la France également vainqueur,
Au Pape, au Roi funeſte, & craint de l'Empereur,
Qui mettoit Rome aux fers, & ſans ſa deſtinée
Par un ordre abſolu qui l'auroit gouvernée ;
Ce Bourbon autrefois & ſi brave & ſi beau,
Laiſſe un nom inutile & manque de tombeau.

Amaſſons des tréſors ; une infame avarice,
Des treſors amaſſés fera notre ſupplice :
Ils nous troublent vivans par le ſoin d'acquérir ;
Et font notre embarras lorſqu'il nous faut mourir.
Le plus riche ſujet qu'ait jamais eu la France,
JULE (1) de qui les biens égaloient la puiſſance
Comme un nouveau Socrate auroit quitté le jour,
S'il avoit ſû quitter l'objet de ſon amour ;
Si l'intérêt du bien qui faiſoit ſa tendreſſe,
N'eût mêlé dans ſa mort quelque trait de foibleſſe,
La clarté du Soleil eut pour lui peu d'appas :
Il craignit peu les maux qui ſuivent le trépas ;
Et cette éternité qu'un mourant enviſage
Vint régler ſon devoir ſans troubler ſon courage ;
Là, dans un plein repos, il put s'entretenir
Des funeſtes diſcours d'un affreux avenir ;

(1) Le Cardinal Mazarin.

L'appareil de la mort le trouva sans allarme,
Il vit couler des pleurs sans jetter une larme:
Si l'amour de l'argent n'avoit sû l'attendrir,
Il eût pû même apprendre aux Anglois à mourir.
A son dernier moment ce fut l'unique chaîne
Dont le cœur attaché se défit avec peine.
Tout ce qu'on peut trouver de rare en l'Univers,
Ce qu'apporte à nos bords le commerce des mers;
Ce que peuvent tirer les Maîtres de la terre
D'une paix florissante & d'une heureuse guerre;
Plus riche, plus puissant que nos vieux Souverains,
Jule l'avoit entre les mains.
Mais, inutile fruit d'une fausse prudence!
Qu'étes-vous devenue, orgueilleuse abondance?
De tout ce vain amas que voit-on demeuré?
Hortence a tout perdu sans avoir murmuré.
CONDE' qui n'eut point de modelle,
Et qui doit en servir toujours,
Si l'on veut acquérir cette gloire immortelle,
Qui, des siécles futurs, sera tout le discours;
Condé, ce grand foudre de guerre:
Sera comme Alexandre un jour enséveli,
Et n'entendra point sous la terre,
Le bruit que fait un nom dont le monde est rempli.

Un Héros qui n'eſt plus eſt peu digne d'envie;
Les vivans ſont ſujets aux troubles de la vie;
Ils ne ſéparent point la gloire des malheurs,
Ni l'éclat des vertus des ſecrétes douleurs.
D'une raiſon tranquille ils ignorent l'uſage;
La douceur du repos eſt un tourment pour eux;
Et, ſi vivre content eſt le parti du SAGE;
Vivre dans les travaux pour mourir glorieux;
Du HEROS eſt le perſonnage.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN.

SAINT-EVREMOND.

DEMEUREZ, me diſoit Hortence;
Surmontez la tentation.
La ſurmonter en ſa préſence;
Dans le temps que l'impreſſion
Doit avoir plus de violence!
On ne peut; la commiſſion
Se devoit donner pour l'abſence.
Mais quand j'y fais réfléxion,

Son idée a trop de puissance,
Par elle mon émotion
Auroit eu plus de véhémence.
Quand nature & Religion
A mon âge ont fait alliance,
Et qu'il vient de cette union
Remontrance sur remontrance,
Pour l'exacte observation
Du précépte de continence;
Alors l'imagination
Laisse à nos sens l'obéissance;
Et vive en sa rebellion
Prend plaisir à l'extravagance
D'une amoureuse passion.
Telle est, telle est, divine Hortence,
D'un absent la condition,
Qu'il demande votre présence
Pour vaincre la tentation.

MADAME MAZARIN.

Et j'ai besoin de votre absence
Pour vivre sans affliction.
Le matin contre ma défense,
Prendre & lire devant mes yeux
Les Livres que j'aime le mieux;
A dîné, par un goût de France,

La Poularde aux œufs rejetter ;
Brawn & Venaiſon déteſter ;
Vins de Portugal, de Florence ;
Pour nous parler toujours de Vins
D'Ay, d'Avenet, & de Reims ;
De plus, avoir dans le ſilence
Un rire ſecret & malin ;
Puis d'un ridicule aſſez fin,
Dont vous poſſedez la ſcience ;
Honorer vos meilleurs amis ;
Croire que tout vous eſt permis :
Que par une DIVINE HORTENCE,
Et quelque malheureux Ecrit,
Vous gouvernerez mon eſprit :
C'eſt trop, c'eſt trop de confiance.
Le plus ſage quand il eſt vieux
Dans le commerce eſt ennuyeux ;
Et le plus méchant perſonnage
C'eſt d'être vieux ſans être ſage.
Il faut pourtant vous accorder
Un mérite qui m'a ſû plaire ;
C'eſt qu'à mes heures de gronder,
Vous pouviez ſouffrir & vous taire ;
Dans la diſpute me céder,
Quand la raiſon m'étoit contraire ;

Et toujours vous accommoder
Discrétement à ma colére.
J'en cherche un propre à succéder
Dans un emploi si nécessaire ;
En attendant il faut s'aider,
Comme on pourra de la Douairiere.

SAINT-EVREMOND.

Oui, je veux bien vous l'accorder,
C'est un fort méchant personnage,
Que d'être vieux sans être sage:
Mais à vos heures de gronder,
Si je puis souffrir, & me taire ;
Dans la dispute vous céder,
Quand la raison vous est contraire ;
On peut justemeut décider
Que la belle & *Divine Hortence*
Par la secréte autorité,
Que se donne la Vérité,
Me fait sage sans qu'elle y pense.
Que si je suis au rang des fous,
Ce ne peut être que par elle ;
Conserver sa raison en la voyant si belle ;
Seroit une vertu trop au-dessus de nous.

SUR LA MORT DE CHARLES SECOND. (1)

STANCES IRREGULIERES.

N'Attendez pas de moi ces merveilles
étranges,
Dont les faiseurs de Vers composent leurs louanges;
On ne me verra point recourir au Soleil
Pour la comparaison d'un Prince sans pareil.

Le Dieu Mars est usé dans les discours de guerre;
Jupiter fatigué de lancer le tonnerre,
Doit rompre tout commerce avecque les mortels,
Et quitter leurs écrits comme ils font ses autels.

Le triste & grand sujet de cette Poësie,
Rejette le secours de notre fantaisie;

(1) Charles II. Roi d'Angleterre, mourut à Witehall le 16, de Février 1685.

Toute fable l'offense : erreurs & vanités ;
Faites place en mes vers aux pures vérités.

CHARLES, CHARLES fut fait pour gouverner
les hommes,
Comme un Prince doit l'être en ce siécle où nous
sommes ;
Doux, clément, équitable, au bien toujours porté,
Punissant rarement, & par nécessité.

Pour des maux à venir, il ne fut jamais craindre,
Pour des maux arrivés moins encore se plaindre ;
Facile sans foiblesse, & ferme sans effort,
Intrépide en sa vie aussi-bien qu'à sa mort.

Je voudrois oublier ses disgraces passées,
Je voudrois effacer de mes tristes pensées,
Un misérable état mille fois rebattu ;
Mais couvrir ses malheurs d'un éternel silence ;
C'est trahir son mérite, & faire violence
Aux intérêts de sa vertu.

Qui n'a point admiré la grandeur de courage
Qui le porta cent fois au milieu du carnage ;
Dont il fut par miracles à la fin garanti ?

Son salut merveilleux étonne dans l'Histoire ;
Et lui fit plus d'honneur que ne fit la victoire
Au chef d'un funeste parti. (1)

Le dégoût des tyrans, le repentir du crime ;
Les droits & les vertus du Prince légitime,
Par des moyens cachés préparoient son retour,
Et de ce grand succès à tous imperceptible,
Quand les plus pénétrans le croyoient impossible,
On vit arriver l'heureux jour.

Jour à jamais fameux sur la terre & sur l'onde !
Les peuples, à l'envi, par des cris éclatans
Bénissoient un Monarque où leur bonheur se fonde ;
La fausse liberté vit achever son temps ;
Et cette factieuse en désordres féconde
Eût cherché dans la foule en vain deux mécontens.

Vous, que le Ciel forma d'une humeur vagabonde ;
Chercheurs de raretés, curieux importans,

(1) Charles II. ayant été défait par Cromwel à la bataille de Worcester (le 13. de Septembre 1651.) ne songea plus qu'à se sauver des mains des Parlementaires, qui avoient mis sa tête à prix. Il se déguisa en Paysan, & tâchant de gagner au plûtôt la Mer pour se retirer en France, il fut obligé de passer une nuit entiére sur un gros Chêne touffu, sans quoi il couroit risque d'être découvert.

Berniers, il vous falloit venir du bout du monde ;
Pour contempler un Prince & ses Sujets contens (1).

Ainsi, CHARLES s'est vû dans le cours de sa vie,
Ou plain[illegible]n malheureux, ou bien digne d'envie,
Au gré d'un destin inégal ;
Ainsi fut & disgrace & faveur peu commune,
Pour apprendre à jouir de sa bonne fortune,
Et pour se faire un bien du souvenir du mal.
Des maux & des périls l'affreuse violence
N'a jamais essayé d'abattre sa constance ;
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile effort :
Des pompes, des grandeurs la vanité flatteuse,
Des biens & des plaisirs la jouissance heureuse,
N'ont point changé ses mœurs au changement du sort.

Un autre parleroit du *Temple de Mémoire*;
Un autre prometroit de l'*immortaliser* ;
Mais CHARLES comme Grand sut acquérir la gloire ;
Acquise, comme sage, il sut la mépriser.

(1) M. Bernier, si connu par ses VOYAGES, & par son ABREGE' DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI, vint en Angleterre après la mort de Charles II.

Inſtruit par ſes malheurs à gouverner les hommes,
Il s'eſt fait avec eux un commun intérêt :
Au trône ſans orgueil, il ſait tout ce qu'il eſt,
Et de-là, ſans mépris, il voit ce que nous ſommes,
Je vais dire beaucoup ſans beaucoup diſcourir ;
S'il eût été ſujet, on l'eût choiſi pour maître ;
Pour le bien des Mortels il devoit plûtôt naître,
Et ne devoit jamais mourir.

SUR LES POEMES DES ANCIENS.

IL n'y a perſonne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les Ouvrages des Anciens. J'admire le deſſein, l'économie, l'élevation de l'eſprit, l'étendue de la connoiſſance : mais le changement de la Religion, du gouvernement, des mœurs, des maniéres, en a fait un ſi grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel Art pour entrer dans le goût & dans le génie du ſiécle où nous ſommes.

Et certes mon opinion doit être trouvée raiſonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car ſi l'on don-

ne des caractéres tout opposés lorsqu'on parle du Dieu des Israëlites & du Dieu des chrétiens, quoique ce soit la même Divinité ; si on parle tout autrement du Dieu des batailles, de ce Dieu terrible qui commandoit d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis, que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime ; si la création du monde est décrite avec un génie ; la Rédemption des hommes avec un autre : si l'on a besoin d'un genre d'éloquence pour prêcher la grandeur du Pere qui a tout fait ; & d'un autre, pour exprimer l'amour du Fils qui a voulu tout souffrir : comment ne faudroit-il pas un nouvel Art & un nouvel esprit, pour passer des faux Dieux au véritable, pour passer de Jupiter, de Cybele, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à JESUS-CHRIST, à la Vierge, à nos Anges, & à nos Saints ?

Otez les Dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses Poëmes; la constitution de la Fable est en désordre ; l'économie en est renversée. Sans la priére de Thétis à Jupiter, & le songe que Jupiter envoye à Agamemnon, il n'y a point d'ILIADE : sans Minerve, point d'ODYSSE'E : sans la protection de Jupiter, & l'assistance de Vénus, point d'ENEIDE. Les Dieux assemblés au Ciel déliberoient de ce qui devoit se faire sur la terre : c'étoit eux qui formoient les résolutions, & qui n'étoient pas

moins néceſſaires pour les éxécuter, que pour les prendre. Ces chefs imortels des partis des hommes concertoient tout, animoient tout; inſpiroient la force & le courage;combattoient eux-mêmes; & à la réſerve d'Ajax qui ne leur demandoit que de la lumiére, il n'y avoit pas un combattant conſidérable qui n'eût ſon Dieu ſur ſon chariot, auſſi bien que ſon Ecuyer: le Dieu pour conduire ſon javelot; l'Ecuyer pour la conduite de ſes chevaux. Les hommes étoient de pures machines, que de ſecrets reſſorts faiſoient mouvoir; & ces reſſorts n'étoient autre choſe que l'inſpiration de leurs Déeſſes, & de leurs Dieux.

La Divinité que nous ſervons eſt plus favorable à la liberté des hommes. Nous ſommes entre ſes mains, comme le reſte de l'Univers par la dépendance; nous ſommes entre les nôtres pour délibérer & pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer ſa protection. Lucréce la demande lui-même;& dans le livre où il combat la Providence de toute la force de ſon eſprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne, d'avoir la bonté de détourner les malheurs:

Quod procul à nobis flectat Natura gubernans (1)

(1) LUCRET. *Lib. I.* Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, à l'Article du Poëte LUCRECE.

Cependant

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette majesté redoutable, dont il n'est pas permis de prendre le nom en vain. Que les fausses Divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions ; ce sont fables elles-mêmes, vains effets de l'imagination des Poëtes. Pour les Chrétiens, ils ne donneront que des vérités à celui qui est la vérité pure ; & ils accommoderont tous leurs discours à sa sagesse & à sa bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des mœurs, qui pour être aujourd'hui civilisées & adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avoient de farouches & de sauvage en ce temps-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étrange les injures feroces & brutales que se disent Achille & Agamemnon (1). C'est par-là, qu'Agamemnon nous est odieux, lorsqu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui Ménélas pour qui se faisoit la guerre, pardonne généreusement. Agamemnon, le ROI DES ROIS (2), qui devoit des exemples de vertu à tous les Princes & à tous les peuples ; le lâche Agamemnon tue ce misérable de sa propre main. C'est par-là, qu'Achille nous devient en horreur, lorsqu'il tue le jeune

(1) Dans l'ILIADE, Achille appelle Agamemnon, *Sac à Vin*, *Jeux de Chien*, *&* *Cœur de Cerf*, c'est-à-dire, Ivrogne, impudent, & poltron,

(2) C'est ainsi qu'Homére le nomme.

Lycaon, qui lui demandoit la vie si tendrement. C'est par-là, que nous haïssons jusqu'à ses vertus, quand il attache le corps d'Hector à son chariot, & qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimois vaillant, je l'aimois ami de Patrocle; la cruauté de son action me fait haïr sa valeur & son amitié. C'est tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités reviennent dans notre esprit: nous le regrettons davantage: son idée devenue plus chere, s'attire tous les sentimens de notre affection.

Et qu'on ne dise point en faveur d'Achille, qu'Hector a tué son cher Patrocle. Le ressentiment de cette mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre sa vengeance, & d'attendre ses armes avant que d'aller combattre; une douleur si patiente ne le devoit pas pousser à cette barbarie le combat fini. Mais dégageons l'amitié de notre aversion. La plus douce, la plus tendre des vertus, ne produit point des effets si contraires à sa nature. Achille les a trouvés dans le fond de son naturel. Ce n'est point à l'ami de Patrocle, c'est à l'inhumain, à l'inéxorable Achille qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du Héros ne retomberont pas sur le Poëte. Homere a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyoit,

qu'à faire des Héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de passions que de vertus : les passions étant du fonds de la nature, & les vertus n'étant purement établies en nous que par les lumiéres d'une raison instruite & enseignée.

La politique n'avoit pas encore lié les hommes par les nœuds d'une societé raisonnable ; elle ne les avoit pas bien tournés encore pour les autres : la morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas assez nettement dégagées des mauvaises. Ulysse étoit prudent & timide ; précautionné contre les périls ; industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lorsqu'il y avoit moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. Achille étoit vaillant & feroce ; & (ce qu'Horace n'a pas voulu mettre dans le caractére qu'il en a donné) se relâchant quelquefois à des puérilités fort grandes. Sa nature incertaine & mal reglée, produisoit des mœurs tantôt farouches, tantôt puériles : tantôt il traînoit le corps d'Hector en barbare ; tantôt il prioit la Déesse sa mere en *enfant*, de chasser les mouches de celui de Patrocle son cher ami.

Les maniéres ne sont pas moins différentes que les mœurs. Deux Héros animés pour le combat ne s'amuseroient point aujourd'hui à se conter leur Génealogie : mais il est aisé de

voir dans l'ILIADE dans l'ODYSSÉE, & dans l'ENEIDE même, que cela se pratiquoit. On discouroit avant que de se battre, comme on harangue en Angleterre avant que de mourir.

Pour les comparaisons, la discrétion nous en fera moins faire : le bon sens les rendra justes ; l'invention, nouvelles. Le *Soleil*, la *Lune*, les *Etoiles*, les *Elemens*, ne leur prêteront plus une magnificence usée : les *Loups*, les *Bergers*, les *Troupeaux*, ne nous fourniront plus une simplicité trop connue.

Il me paroît qu'il y a une infinité de comparaisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un Milan qui fond sur une Colombe ; un Epervier qui charge de petits Oiseaux ; un Faucon qui fait sa descente : tous ces Oiseaux ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des Noms de *Milan*, d'*Epervier*, de *Faucon*, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un *Tourbillon* qui déracine les arbres, ressemble plus à celle d'une *Tempête* qui fait quelque autre désordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaison. Un Lion que la faim chasse de sa caverne ; un Lion poursuivi par les chasseurs ; une Lionne furieuse & jalouse de ses petits ; un Lion contre qui tout un village s'as-

ſemble, & qui ne laiſſe pas de ſe retirer fiérement avec orgueil : c'eſt un Lion diverſement repréſenté : mais toujours Lion qui ne donne pas des idées aſſez différentes.

Quelquefois les comparaiſons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal-à-propos une diverſion. Je m'attache à conſidérer deux Armées qui vont ſe choquer, & je prens l'eſprit d'un homme de guerre, pour obſerver la contenance, l'ordre, la diſpoſition des Troupes : tout d'un coup on me tranſporte au *bord d'une Mer que les Vents agitent*, & je ſuis plus prêt de voir des vaiſſeaux briſés, que des bataillons rompus. Ces vaſtes penſées que la Mer me donne, effacent les autres. On me repréſente *une Montagne toute en feu*, & une *Forêt toute embraſée.* Où ne va point l'idée d'un embraſement ? Si je n'étois bien maître de mon eſprit, on me conduiroit inſenſiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet embraſement ſi affreux, on me fait paſſer à un *éclat terrible de nues enfermées dans un valon* ; & à force de diverſions on me détourne tellement de la premiére image qui m'attachoit, que je pers entiérement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets en les comparant à des êtres éternels, immenſes, infinis, & nous les étouffons au lieu de les re-

lever. Dire qu'une femme est *aussi belle que Madame Mazarin*; c'est la louer mieux que si on la comparoit au *Soleil*; car le sublime & le merveilleux sont honneur; l'impossible & le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'étoit pas du goût des premiers siécles: un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisoit l'intérêt des imposteurs, & le plaisir des crédules. C'étoit le secret des grands & des sages pour gouverner les peuples & les simples. Le vulgaire, qui respectoit des erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues: la sagesse étoit de l'abuser. Le discours s'accommodoit à un usage si avantageux: ce n'étoient que Fictions, Allégories, Paraboles; rien ne paroissoit comme il est en soi: des dehors spécieux & figurés couvroient le fonds de toutes choses; de vaines images cachoient les réalités, & des comparaisons trop fréquentes détournoient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances.

Le génie de notre siécle est tout oposé à cet esprit de Fables & de faux mystéres. Nous aimons les vérités déclarées; le bon-sens prévaut aux illusions de la fantaisie; rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité, & la raison. Ajoûtez à ce changement du goût, celui de la connoissance. Nous envisageons la na-

ture autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle de tant de Divinités, ne ſont plus qu'un eſpace immenſe & fluide. Le même Soleil nous luit encore; mais nous lui donnons un autre cours: au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La Terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, & rien n'eſt égal à la rapidité de ſon mouvement. Tout eſt changé; les Dieux, la nature, la politique; les mœurs, le goût, les maniéres. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos ouvrages?

Si Homére vivoit préſentement, il feroit desPoëmes admirables, accommodés au ſiécle où il écriroit. Nos Poëtes en font de mauvais, ajuſtés à ceux des anciens, & conduits par des régles, qui ſont tombées, avec des choſes que le temps a fait tomber.

Je ſai qu'il y a de certaines régles éternelles, pour être fondées ſur un bon-ſens, ſur une raiſon ferme & ſolide, qui ſubſiſtera toujours: mais il en eſt peu qui portent le caractére de cette raiſon incorruptible. Celles qui regardoient les mœurs, les affaires les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guére aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieilleſſe; *ita verborum inte-*

rit ætas : les autres periſſent avec leur Nation, auſſi-bien que les maximes du gouvernement, leſquelles ne ſubſiſtent pas après l'Empire. Il n'y en a donc que bien peu qui ayent droit de diriger nos eſprits dans tous les temps ; & il ſeroit ridicule de vouloir toûjours regler des Ouvrages nouveaux, par des loix éteintes. La Poëſie auroit tort d'éxiger de nous ce que la Religion & la Juſtice n'en obtiennent pas.

C'eſt à une imitation ſervile & trop affectée, qu'eſt dûe la diſgrace de tous nos Poëmes. Nos Poëtes n'ont pas eu la force de quitter les Dieux, ni l'adreſſe de bien employer ce que notre Religion leur pouvoit fournir. Attachés au goût de l'antiquité, & neceſſités à nos ſentimens ; il donnent l'air de Mercure à nos Anges, & celui des merveilles fabuleuſes des Anciens à nos miracles. Ce mêlange de l'Antique & du Moderne leur a fort mal reuſſi : & on peut dire qu'ils n'ont ſû tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire un bon uſage de nos vérités.

Concluons que les Poëmes d'Homere ſeront toujours des chefs d'œuvres : non pas en tout des modéles. Ils formeront notre jugement ; & le jugement reglera la diſpoſition des choſes préſentes.



DU

DU MERVEILLEUX QUI SE TROUVE DANS LES POEMES DES ANCIENS.

SI l'on considére le merveilleux des Poëmes de l'antiquité, dégagé des beaux sentimens, des fortes passions, des expressions nobles dont les Ouvrages des Poëtes sont embellis; si on le considére destitué de tous ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je suis persuadé que tout homme de bon sens ne le trouvera guéres moins étrange que celui de la Chevalerie: encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux Diables & aux Magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, deshonnêtes; au lieu que les Poëtes ont remis ce qu'il y a de plus infâme au ministére de leurs Déesses & de leurs Dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les Poëmes ne soient admirés, & que les Livres de Chevalerie ne paroissent ridicules. Les uns admirés pour l'esprit & la science qu'on y trouve: les autres

trouvés ridicules pour l'imbécillité dont ils sont remplis. Le merveilleux des Poëmes soûtient son extravagance fabuleuse par la beauté du discours, & par une infinité de connoissances exquises qui l'accompagnent. Celui de la Chevalerie décrédite encore la folle invention de sa fable, par le ridicule du stile dont il semble se revêtir.

Mais, quoiqu'il en soit, le fabuleux du Poëme a engendré celui de la Chevalerie; & il est certain que les Diables & les Enchanteurs causent moins de mal en celui-ci; que les Dieux & leurs Ministres en celui-là. La Déesse des Arts, de la Science, de la Sagesse, inspire une fureur insensée au plus brave des Grecs (1), & ne lui laisse recouvrer le sens qu'elle lui a ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer lui-même par désespoir. La plus grande & la plus prude des immortelles favorise de honteuse passions, & facilite de criminelles amours. (2) La même Déesse employe toute sorte d'artifices pour perdre des innocens, qui ne devroient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son pouvoir & celui des Dieux, quelle a sollicités pour perdre Enée, elle corrompt le Dieu du sommeil, pour endormir infidelement Palinure, & faire ensorte qu'il

(1) Ajax, fils de Telamon.
(2) Junon dans l'ENEIDE.

pût tomber dans la mer, comme cette trahison l'y fit tomber, & l'y fit périr.

Il n'y a pas un des Dieux, en ces Poëmes, qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici-bas, qui ne s'éxécute par leur ordre, ou ne s'autorise par leur exemple; & c'est une des choses qui a le plus contribué à former la Secte des Epicuriens, & à la maintenir. Epicure, Lucréce, Pétrone, ont mieux aimé faire des Dieux oisifs, qui jouissent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agissans & funestement occupés à la ruine de la nôtre. Epicure même a prétendu s'en faire un mérite de Sainteté envers les Dieux; & de-là est venue cette Sentence que Bacon a tant admirée: *Non Deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones Diis applicare profanum* (1).

Or je ne dis pas qu'il faille rejetter les Dieux de nos Ouvrages; moins encore de ceux de la Poësie, où ils semblent entrer

(1) Diogéne Laërce nous a conservé ce mot d'Epicure. Monsieur de Saint-Evremond se sert ici de la Traduction de Bacon (SERM. FIDEL, *Cap. XVI*) mais en voici une plus litterale: *Impius est, non is qui multitudinis Deos tollit; sed is qui multitudinis opiniones Diis adhibet.* DIOG. LAERT. Lib. X. §. 123.

plus naturellement que dans les autres ;

Ab Jove principium Musæ.

Je demande autant que personne leur intervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la sagesse, de la justice, de la bonté, non pas comme on les y fait venir d'ordinaire, en fourbes & en assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout regler, non pas avec un déreglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des Fables & des Fictions, qui tombent dans les droits de la Poësie. Mais quel Art, ou quelle science peut avoir un droit pour l'exclusion du bon-sens ? S'il ne faut que faire des vers pour avoir le privilége d'extravaguer, je ne conseillerai jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule aussi-tôt qu'on s'éloigne de la bienséance & de la raison.

J'admire que les anciens Poëtes ayent été si scrupuleux pour la vrai-semblance dans les actions des hommes ; & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celles des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur nature, n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établissent leur être & leurs attributs, ils les font immortels, infinis, tout-puissans, tout sages,

tout bons : mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foiblesse où ils ne les assujettissent ; il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur fassent faire.

On dit communément deux choses qui paroissent opposées, & que je croi toutes deux fort vrai-semblables : l'une, que *la Poësie est le langage des Dieux* ; & l'autre, qu'*il n'y a rien de plus foû que sont les Poëtes*. La Poësie qui exprime fortement les grandes passions des hommes, la Poësie qui dépeint avec une vive expression les merveilles de l'Univers, éleve les choses purement naturelles comme au dessus de la nature, par une sublimité de pensées & une magnificence de discours, qui se peut appeller raisonnablement *le langage des Dieux*. Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination, dans une chose qui ne leur est pas assez connue ; & leur chaleur n'étant pas soûtenue d'une juste idée, au lieu de se rendre, comme on le croit, tout divins, ils se font *les plus extravagans de tous les hommes*. On n'aura pas de peine à se le persuader, si on considére que leur espéce de Théologie fabuleuse & ridicule, est également contraire à tout sentiment de Religion, & à toute lumiére du bon sens. Il y a eu des Philosophes qui ont fondé la Re-

ligion ſur la connoiſſance que les hommes pouvoient avoir de la Divinité par leur raiſon naturelle. Il y a eu des Légiſlateurs qui ſe ſont dits les interprêtes de la volonté du Ciel ; pour établir un Culte religieux ſans aucune entremiſe de la raiſon. Mais de faire comme les Poëtes, un commerce perpetuel, une ſocieté ordinaire, & ſi on le peut dire, un mêlange des hommes & des Dieux, contre la Religion & la raiſon, c'eſt aſſurément la choſe la plus hardie, & peut-être la plus inſenſée qui fût jamais

Il reſte à ſavoir ſi le caractére du Poëme a la vertu de rectifier celui de l'impieté & de la folie. Mais je ne penſe pas qu'on donne tant de pouvoir à la force ſecrette d'aucun charme. Ce qui eſt méchant eſt méchant par tout, ce qui eſt extravagant ne devient ſenſé nulle part. Pour la réputation du Poëte, elle ne rectifie rien, non plus que le caractére du Poëme. Le diſcernement ne ſe dévoue à perſonne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célebre, ce qui effectivement eſt mauvais : il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre, ce qui en effet eſt bon. Parmi cent belles & hautes penſées, un bon juge en démêlera une extravagante, qu'aura pouſſé le génie dans ſa chaleur, & qu'une imagination trop forte aura ſû maintenir contre des réflexions mal aſſurées. Au contraire, dans

le cours d'une infinité de choses outrées, ce même juge admirera certaines beautés, où l'esprit, malgré son impétuosité, s'est permis de la justesse.

L'élévation d'Homére & ses autres belles qualités, ne m'empêcheront pas de reconnoître le faux caractére de ses Dieux; & cette agréable & judicieuse égalité de Virgile, qui fait plaire à tous les esprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérite de son Enée. Si parmi tant de belles choses dont je suis touché dans Homére & dans Virgile, je ne laisse pas de connoître ce qu'il y a de défectueux; parmi celles qui me blessent dans Lucain pour être trop poussées, ou qui m'ennuyent pour être trop étendues, je ne laisserai pas de me plaire à considérer la juste & véritable grandeur de ses Héros. Je m'attacherai à goûter mot-à-mot toute l'expression des secrets mouvemens de César, quand on lui découvre la tête de Pompée; & rien ne m'échapera de cet inimitable discours de Labiénus & de Caton, quand il s'agit de consulter, ou de ne consulter pas l'Oracle de Jupiter Ammon, sur la destinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'antiquité avoient parlé aussi dignement des Oracles de leurs Dieux, je les préfererois aux Théologiens & aux Philosophes de ce temps-là; & c'est un endroit à servir d'exemple en cette matiere à

tous les Poëtes. Vous voyez dans le concours de tant de peuples qui viennent consulter l'Oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique où le zéle & la superstition se mêlent ensemble. Vous voyez en Labiénus un homme pieux & sensé, qui unit à la sainteté envers les Dieux la considération qu'on doit avoir pour la véritable vertu des gens de bien. Caton est un Philosophe religieux, défait de toute opinion vulgaire; qui conçoit des Dieux les hauts sentimens qu'une raison pure & une sagesse élevée en peuvent former (1). Tout y est poëtique, tout y est sensé; non pas poëtique par le ridicule d'une fiction, ou par l'extravagance d'une hyperbole; mais par la noblesse hardie du langage, & par la belle élevation du discours. C'est ainsi que la Poësie est le langage des Dieux, & que les Poëtes sont sages. Merveille assez grande, & plus grande de ne l'avoir sû trouver dans Homére, ni dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain!

AVERTISSEMENT,

La LETTRE *à* M. LE MARE'CHAL DE CREQUI *qui suivoit ici, se trouve dans la* VIE *de Monsieur de Saint-Evremond, sur l'année* 1685.

(1) Voyez le IX. Livre de la PHARSALE.

SUR LE GOUVERNEMENT DE JACQUES II.

STANCES IRREGULIERES.

SANS besoin & sans abondance,
J'oserois dire sans desirs,
Je vis ici, dans l'innocence,
Et d'un sage repos je fais tout mes plaisirs.

Non, qu'une triste solitude,
Le silence, l'obscurité,
L'attachement à quelque sombre étude;
Puisse faire ma volupté.

Je ne veux point cacher ma vie;
Au monde d'elle-même, elle se cache assez,
Par tout est la Retraite où cesse la folie
Des passions, & des soins empressés.

Au milieu de la Cour mon ame retirée
Laisse le faux éclat d'une pompe adorée;

Sans négliger les vrais appas,
De la grandeur qui plaît & qui n'éblouït pas.

Là, d'un eſprit ſain & tranquille,
Je me fais un plaiſir utile,
D'examiner & vices & vertus:
Mais par un changement notable,
Pour le mal indulgent, pour le bien équitable,
Je louë & ne cenſure plus.

Ici je ne voi rien d'auſtére
Dont le monde ſoit rebuté;
De ſoi-même important, ſans beſoin de le faire,
On donne un air facile à ſon autorité.

Fineſſe, artifice, myſtére;
Détour, vaine ſubtilité;
Politique en choſe légére,
Ménagée avec gravité;
Soit à parler, ſoit à ſe taire,
Air de ſuffiſance affecté;
Tout cela paſſe ici pour ſottiſe, chimére,
Fauſſe imitation de la capacité.

Au temps que le travail ſe trouve néceſſaire,

Il ſemble que jamais on n'ait connu plaiſir,
Il ſemble que jamais on n'ait connu d'affaire,
Quand on rentre en commerce aux heures de loiſir;
Ici l'on ne voit rien de cet art ordinaire,
Qui tient aux autres Cours notre eſpoir en lan-
gueur,
Ici l'on ne voit point le Miniſtre en colére,
Au refus que l'on fait ajoûter ſa rigueur.

La parole eſt inviolable;
Ce qui ſert à la feinte, & compoſe la fable,
N'eſt rien que ſon perdu dans le vague des airs;
La parole eſt ici ſolide & véritable,
Parmi les vents elle paſſe les mers,
Et porte ſon crédit au bout de l'Univers.

On y manque pourtant, mais c'eſt dans la me-
nace,
Quand des maux annoncés demeurent ſans effets;
La promeſſe eſt fidéle à l'égard de la grace,
On n'y manque jamais.

On voit de l'ordre & jamais d'avarice;
Le bien eſt fait quand il eſt mérité;
Sans rien devoir à l'aveugle caprice;

Vaine grandeur, molle facilité,
On voit par tout un esprit de justice,
Et nulle part de la sévérité.

SUR LE JOUR

DE LA NAISSANCE

DE LA REINE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

LE bonheur le plus grand que goûte une mortelle,
C'est de se voir au trône & d'être la plus belle:
Tout ce que la nature a de plus précieux,
Tout ce que la grandeur a de plus glorieux,
Est pour la Reine un doux partage,
Comme un éclatant avantage;
Eh! Pourquoi célébrer une nativité;
Qui marque un an perdu de sa félicité.

O triste, ô fâcheuse pensée!
Que n'êtes-vous d'ici chassée?

(1) Marie de Modéne, Epouse de Jacques II.

Que ne suit-on du Temps un insensible cours
Sans jamais remarquer la suite de ses jours ?

Dans notre plus grande jeunesse ;
Dans la fleur de nos plus beaux ans ;
Tout pas qu'on fait, se font vers la vieillesse ;
Il n'en est point qui ne soient importans ;
O triste, ô fâcheuse pensée !
Que n'étes-vous d'ici chassée ?
Que ne suit-on du Temps un insensible cours,
Sans remarquer jamais la suite de ses jours ?

A ce fameux jour de Naissance,
Qui donne à la Cour tant de soins,
Si la Reine pouvoit avoir un an de moins,
J'exhorterois chacun à la réjouissance,
Et ne voudrois pas être exclus
De montrer un essai de ma magnificence ;
Mais puisque ce jour-là fait voir un an de plus ;
C'est à ses ennemis à faire la dépense.

Je hais cette nativité :
Hélas ! Pourquoi nous apprend-elle ?
Que la Reine a son temps comme nous limité ?
Non, je la veux croire éternelle,

Je vois cette O DEACERTE' (1)
Qui nous parut plus immortelle
Que la Déesse de beauté.

Sortons, Madame la Duchesse ;
Retirons-nous, fendons la presse ;
Et vous ferez demain à la Reine un discours
Qu'on lui peut faire tous les jours.

COMPLIMENT
DE MADAME
LA DUCHESSE MAZARIN
A LA REINE.

LEs vertus sans appas ont un air trop sévere ;
Les appas sans vertus ne sont que vanité ;
L'ajustement est difficile à faire,
De l'extrême sagesse à l'extrême beauté ;
Cette merveille extraordinaire,
Une si juste égalité,

(1) Devise qu'on mit sur les Médailles frappées pour le Couronnement de la Reine.

Au monde ne se trouve guere :
On la voit pleinement en votre Majesté,
Une estime pure & sincére
N'entre point dans les droits de votre qualité ;
Et peut-être étes-vous la seule qu'on révére ;
Sans égard à la dignité :
Tout hommage, devoir, service nécessaire ;
S'exige par le rang & par l'autorité ;
Tous les cœurs ont pour vous un respect volontaire,
Qu'ils vous rendent plûtôt qu'à votre Majesté.

ECLAIRCISSEMENT,

Sur ce qu'on a dit de la Musique des Italiens. (1)

ON m'a rendu de si méchans offices à l'égard des Italiens, que je me sens obligé de me justifier auprès des personnes dont je desirerois l'approbation, & appréhenderois la censûre. Je déclare donc qu'après avoir écouté Syphace, Ballarini & Buzzolini avec attention ; qu'après avoir examiné leur Chant,

(1) Voyez les Réfléxions SUR LES OPERA, *Tome III, pag. 241.*

avec le peu d'esprit & de connoissance que je puis avoir; j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien: & si je savois des termes qui fussent au dessus de cette expression, je m'en servirois pour faire valoir leur capacité davantage.

Je ne saurois faire un jugement assûré des François. Ils remuent trop les passions: ils mettent un si grand désordre en nos mouvemens, que nous en perdons la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée pour trouver la sûreté de leur mérite dans la justesse de nos approbations.

La premiere institution de la Musique a été faite pour tenir notre ame dans un doux repos; ou la remettre dans son assiéte, si elle en étoit sortie. Ceux-là sont louables, qui par une connoissance égale des mœurs & du chant, suivent des ordres si utilement établis. Les François n'ont aucun égard à ces Principes; ils inspirent la crainte, la piété, la douceur; ils inquietent, ils agitent, ils troublent quand il leur plaît; ils excitent les passions que les autres appaisent; ils gagnent le cœur, par un charme qu'on pourroit nommer une espéce de séduction. Avez-vous l'ame, tendre, & sensible? Aimez-vous à être touché? Ecoutez la Rochouas, Baumaviel, Dumênil, ces maîtres secrets de l'intérieur, qui cherchent encore la grace & la beauté de l'action, pour mettre nos yeux dans leurs intérêts

rêts. Mais voulez-vous admirer la capacité, la ſcience, la profondeur dans les choſes difficiles ; la facilité de chanter tout ſans étude, l'art d'ajuſter la compoſition à ſa voix, au lieu d'accommoder ſa voix à l'intention du compoſiteur ; à ſa voix voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les tenues, une facilité de gozier ſurprenante pour les paſſages ? Entendez Syphace Ballarini, & Buzzolini, qui dédaignant les faux mouvemens du cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-même, & aſſujettiſſent les lumiéres les plus certaines de votre eſprit.

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

SONNET.

PASSER quelques heures à lire,
Eſt mon plus doux amuſement ;
Je me fais un plaiſir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la ſatire ;

L'art de louer malignement,
Céde au ſecret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France
Sans beſoin & ſans abondance;
Content d'un vulgaire deſtin;

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe;
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.



SUR

LES VAINES OCCUPATIONS DES SAVANS.

ET

DES CONTROVERSISTES

STANCES IRREGULIERES.

JE voudrois que l'ignorance,
S'exposât moins hardiment;
Je voudrois que la ſcience
Se montrât diſcretement,
Avec moins de ſuffiſance
Et plus de diſcernement.

Vieillir craſſeux ſur un livre;
C'eſt être mort en vivant;
Pour le temps où tu dois vivre;
Sois plus ſage que ſavant.

Peut-on paſſer tout ſon âge

Dans une profeſſion,
Qui met ſon ambition
A rétablir un paſſage;
Et ſouvent gâte l'ouvrage
Par la reſtitution?

On diſpute ſi Neptune;
A la BARBE *bleuë* ou *brune:*
S'il ne feroit pas plus beau,
De la faire *couleur d'eau.*

Un Critique ſedentaire,
Occupe tout ſon loiſir
A rendre une choſe claire,
Qui ne fait aucun plaiſir.

Que Heinſius trop avide,
Pour ſes NOTES ſur Ovide,
Ait dévoré, tout confus,
Huit cent volumes & plus (1).

Du vieil habit de Carthage,

(1) M. Heinſius dit un jour à M. de S. Evremond qu'il avoit lû plus de huit cens Volumes, pour faire ſes NOTES ſur Ovide.

De Philosophes porté,
Si nos Moines ont l'usage,
Quel fruit! Quel utilité!

O personnes fortunées
Comme on voit Madame Herval!
Que laissent les destinées
Dans un repos sans égal,
N'entendant en cent années,
Ni Perse, ni Juvenal!

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque maison,
Pleins de Terence & d'Horace,
En parler hors de saison!
Ils ne font point de visite
Sans chercher des Auditeurs,
Qui leur fassent un mérite,
De celui des vieux Auteurs.

Un esprit sec & stérile,
Sans fonds & sans agrément,
Sous Homere & sous Virgile,
Se cache fort prudemment;

Mais en quittant leur génie,
Lorſqu'au ſien il eſt rendu;
Quand il perd leur compagnie;
Tout ſon mérite eſt perdu.

Pourquoi laſſer une preſſe;
D'Ecrits de Religion?
Voit-on de Prêche & de Meſſe;
Finir la diviſion?

La TRADITION réſiſte
Au plus fort Controverſiſte;
Et ſans l'emploi du DRAGON,
Perſonne aujourd'hui n'ignore,
Que ſubſiſteroit encore
L'ECRITURE à Charenton.

De Meaux, Arnaud & Nicole,
Par écrit & par parole,
Ne venant à bout de rien,
On ne voulut plus attendre;
Et Louvois, comme Alexandre;
Coupa le nœud gordien.
La Raiſon honnête & bonne
Civile à toute perſonne,

Ne prenoit point de parti ;
L'Intérêt par ſon amorce,
Et le pouvoir par la force,
Sans ſon aide ont converti.

La Conſcience trompée,
Des droits de ces grands Edits
Que l'on reſpectoit jadis,
Tomba ſous ceux de l'épée.

Par-là, nous voyons ſa Foi,
En d'autres pays errante ;
Dans le ſien toujours tremblante,
Aux moindres ordres du Roi.

L'intérêt d'une autre vie,
Nous oblige à ſonger qu'il faut mourir un jour ;
Sans défendre à notre envie,
Les plaiſirs innocens de ce mortel ſéjour.

Des biens dont la terre abonde ;
Qui peut jouir en ſanté ?
Celui d'une paix profonde ;
Qui la douceur a goûté :

A comme un gage en ce monde,
De l'heureuse éternité.

Quel besoin de jouissance,
En adorant de beaux yeux!
Un Amour si précieux,
Lui-même est sa récompense.

Ajoûtons pour être mieux,
Dans cet état d'innocence,
Que des Vins délicieux,
Nous sont arrivés de France.



SUR LA MORT DE M. LE PRINCE, ET SUR SON CATAFALQUE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

QUE vous servent, CONDE', ces Tableaux
de Batailles?
Que vous sert ce pompeux orgueil
De pavillons & de murailles?
Ce chef-d'œuvre nouveau de tristesse & de deuil;
Tout ce grand art de funérailles,
CONDE', que vous sert-il dans le fond du cercueil?
Des célébres Condoms les ORAISONS FUNEBRES
Ne perceront point vos ténébres,
Les Eloges des Bourdaloûs (2),

(1) Le Prince de Condé, mourut le 9. de Decembre 1636.

(2) Le Pere Bourdaloue, Prédicateur ordinaire du Roi, a fait l'ORAISON FUNEBRE du Prince de Condé. Ce Jésuite mourut le 13. de Mai 1704.

Hélas! n'iront nous point jusqu'à vous;

Vous n'étes qu'une belle idée,
En nos cœurs encore gardée;
Tout l'être qui vous reste est notre propre bien;
Hors de nous, vous n'étes plus rien.

O Mort, ô funeste puissance!
Qui pourra résister à ton cruel effort?
La valeur n'a point de défense;
Le sang qu'on respecte si fort,
Ce sang t'oppose en vain l'honneur de la Naissance;
Tout se confond à ton abord!
Le Savoir & l'Intelligence
De la stupidité trouvent le même sort.
O Mort, ô funeste puissance!
Qui pourra résister à ton cruel effort?
Quand d'une affection aujourd'hui peu commune;
CONDE', l'on s'attachoit à toi;
Et qu'on se faisoit une loi
De suivre ta vertu plûtôt que ta fortune,
On trouvoit un charme au devoir;
Et qui servoit le mieux rencontroit son salaire
Dans l'avantage de bien faire,
Et dans le plaisir de te voir.

Quelle est, quelle est ta récompense,
D'avoir causé la décadence
Du grand & vaste Etat qui tenoit l'Univers
Dépendant de sa grace, ou chargé de ses fers (1) ?
Quel fruit dans le tombeau, d'avoir contre la France,
Qui n'attendoit pas ce revers;
Par cent & cent combats divers
Des Flamands abattus protégé l'impuissance ?

Ne nous engageons point au récit des combats;
La tristesse & le deuil ne le permettent pas:
D'ailleurs celui qui put acquérir tant de gloire,
Haïssoit le discours de ses fameux Exploits;
N'importunons point sa Mémoire,
Comme on importunoit sa Personne autrefois.
Le premier des Héros en merveilles étranges (2),
Au bien d'être loué mit son plus doux espoir;
CONDÉ, qui mérita d'aussi grandes louanges
N'en voulut jamais recevoir.

Telle de leurs esprits étoit la ressemblance,
Telle de leurs exploits étoit l'égalité,

(1) L'Espagne.
(2) Aléxandre.

Que nature eut perdu sans cette différence
Le plaisir qu'elle prend dans la diversité.

Son ame finement trompée
D'un tour ingénieux quelquefois se flattoit ;
A peine la louange étoit développée,
Que l'air de vanité soudain le rebutoit.

Sensible à tout plaisir, ennemi de tout crime,
Souvent fier ; jamais orgueilleux :
Charmé du grand & du sublime ;
Ennemi du faux merveilleux.

La gloire, le repos, la grandeur, l'innocence
Etoient à Chantilly dans un parfait accord ;
Les talens opposés quittant leur répugnance,
Commençoient à former entr'eux un doux rapport.

Toute sorte de connoissance ;
Tout ouvrage étoit du ressort
De cette vaste intelligence :
Mais, hélas! Le foible support
Qu'une si haute suffisance
Contre l'attaque de la Mort!
Tout finit, tout finit : CONDÉ laisse une vie
Des Héros les plus grands, ou l'exemple, ou l'envie

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

HORACE amoureux de ſon bois
Et de ſa petite campagne,
S'écrioit, d'un ton villageois,
O Champs, que la paix accompagne!
Quand pourrai-je vous voir & goûter à loiſir
D'un ſéjour innocent le tranquille plaiſir?
Puiſque vous m'ordonnez, Hortence,
De vous parler des Champs, voici ce que j'en penſe:
Le ſéjour en eſt aſſez bon,
Lorſque l'on trouve compagnie,
Dans une agréable maiſon
De toutes choſes bien fournie:
Et tel eſt maintenant Windſors;
Où tout me plaiît, où tout abonde;
Où je lis, je bois, mange, dors,
Et vois à mon réveil *la plus belle du monde.*
Mais dès que vient le mauvais temps,
Windſor eſt bien ſujet aux vents.

Déja la nature malade
Rend le plaisir des champs bien fade ;
Nous voyons les feuilles tomber,
Et le verd à nos yeux prêt à se dérober.
Pour cette lugubre verdure
D'ifs, de lauriers, houx & sapins,
Dont la couleur tout l'hyver dure,
Que les faux curieux en ornent leurs Jardins :
Je ne veux, durant la froidure,
Que de grands feux & de bons vins.
Retournons à la bonne Ville
En toutes choses si fertile :
Voyons les Huîtres arriver,
Voici le mois qu'il faut crever (1).

(1) C'est-à-dire, le mois de Septembre. Voyez dans le V. Tome, la *Lettre* à Madame Mazarin, qui suit le *Parallèle* de M. le Prince & de M. de Turenne.



A LA MESME,

QUAND je songe au respect que j'eus toujours
pour vous,
Je ne puis deviner d'où vient votre courroux:
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Quel peut-être le crime
Qui contre un serviteur fidéle vous anime?
Autrefois j'étois caressé,
Vous me consultiez sur l'Etude;
Maintenant votre esprit blessé
Vous fait dire d'un ton bien rude:
» Allez, allez à d'autres gens
» Porter *Honnête homme & bon sens*;
» Jargon aux François ordinaire,
» Que les Savans n'approuvent guére:
» Allez avec votre fausset,
» Chanter les Airs du vieux Boisset;
» Et lorsque vous serez à table,
» Plus dégoûté que délicat,
» Ne voyez servir aucun plat,
» Que vous ne trouviez déteſtable;
» Ou dont vous ne mangiez au moins à contre
» cœur,

» Si l'on n'en mangeoit pas chez votre Comman-
» deur (1).
» Puissiez-vous conserver pour votre pénitence ;
» Toujours le goût François sans jamais être en
» France !

Surpris du mauvais traitement,
Je cherchois inutilement,
Ce qui m'attiroit tant d'injure ;
Lorsqu'à la fin, par avanture,
M'étant tourné vers un miroir,
Où Loupe & Rides se font voir,
Où j'ai peine à souffrir moi-même mon image,
Je me suis dit avec douleur ;
On n'est point innocent avec un vieux Visage,
Dont les traits effacés font peur ;
Vieillard, ne cherche pas ton crime davantage.

(1) Le Commandeur de Souvré.



DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MORIN.

SAINT-EVREMOND.

TOUT est perdu, Morin, la maudite MARQUISE (1),
Si Dieu n'y met la main, va vous mettre en chemise,
On n'oseroit parler de Bassete un moment,
Tout est *Lune*, *Soleil*, *Cercle*, *Orbe*, *Firmament*.

MORIN.

Ze n'entens plus que des sornettes :
Que vent-on avec ces Planettes ?
Qui vont ruiner la Banque ? On verra ce que c'est
De n'avoir plus de banque, & de quel intérêt...

(1) M. de Saint-Evremond écrivit ce Dialogue en 1686. dans le temps que les ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES de M. de Fontenelle commençoient à paroître. Madame Mazarin étoit charmée de cet Ouvrage : elle en faisoit le sujet ordinaire de la conversation, & affectoit même de se servir de quelques termes d'Astronomie devant Morin, le plus ignorant de tous les hommes.

SAINT-EVREMOND.

Pour moi je n'ai pas vû faire grande fortune
Dans le commerce de la Lune.

MORIN.

Cette belle Dusseſſe à qui l'on fait la cour,
Pourroit bien s'en trouver Madame d'Arzent-court,
Quand ze voi préférer tant de folles Planettes
A de bonnes Baſſettes,
Z'ai fort meſſante opinion.....
Ecoutez, ze vous prie; un peu d'attention;
Ze vais vous raconter une ſoſe plaiſante:
Ze me trouvois hier dans mon humeur zouante;
Quoique pourtant mon œil me fiſt un peu de mal,
Zetons pour de l'Arzent, n'eſt pas un ſanze égal,
Ainſi ze ne voulois de Zetons, ni de Fiſſes,
Ni même zouer fort long-temps:
Pas long-temps, dit Madame, *ignorez-vous les Fixes,*
Qui n'achevent leur tour qu'en vingt-&-cinq mille ans?
Oui vingt-&-cinq mille ans, j'aime telle repriſe.

SAINT-EVREMOND.

Liſez une fois la MARQUISE,
Et rien ne vous étonnera
De tout ce que l'on vous dira.

MORIN.

Z'ai perdu ma premiere femme ;
Z'ai perdu deux fois tout mon bien ;
Z'ai perdu quinze fois le Valet & la Dame ;
(Mylord Douvre en étoit, & n'en sait encor rien).
Malade un mois plus que personne,
Zuzez par-là si ze m'étonne.

SAINT-EVREMOND.

Ces *vingt-&-cinq mille ans* vous surprennent un peu?

MORIN.

Ne connois-ze pas bien que cela n'est qu'un zeu?
Madame Mazarin aime un conte pour rire :
Ecoutez ; la suite est bien pire.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce un fâcheux événement?

MORIN.

Assez fâsseux assûrément :
La Banque perdoit tout, nos deux sacs étoient vuides :
Tout est en mouvement, & les Cieux sont fluides ;
Dit un impertinent, à quatre pas de moi :
Si ze n'avois été dans la Maison du Roi (1),
Ze vous puis assûrer que sa liqueur céléste,

(1) White-hall.

Me l'eût payé de reste.

SAINT-EVREMOND.

Vous êtes, à ce compte, assez maître de vous.

MORIN.

Il est des lieux sacrés où l'on sait filer doux.

SAINT-EVREMOND.

Mais cela se faisoit par ordre de Madame.

MORIN.

Ze m'en apperçûs bien, & z'enrazois dans l'ame,
D'entendre certains mots de conzuration,
Que l'on donne aux Sorciers dans leur communion;
Essentric, *Paralac*, d'autres mots effroyables....
Pour moi ze n'aime pas le commerce des Diables.

SAINT-EVREMOND.

Vous a-t'on point nommé quelques-uns des Sorciers ?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup ; voici les deux premiers
Si ze m'en souviens bien ; *Systême* & *Tolomée* :
Z'ai connu le dernier quand on zouoit POMPE'E,
Floridor l'a représenté ;
Aussi n'en fuz-ze pas beaucoup épouvanté.
Un vilain Copernic, leur seval de bataille,
Venoit à tout moment interrompre la taille :
Les Thiço, les Brahé se mettoient sur les rangs ;

D'autres, par ci par-là, sorciers moins importans;
Moi! ze ne suis pas plus escrupuleux qu'un autre;
Manzeur de Crucifix, diseur de Pate-notre,
Mais nous sommes Chrétiens; & zamais de tels noms,
Ne devroient, ce me semble, entrer dans nos maisons.
Vous riez; croyez-moi, que sur sose pareille
Il seroit assez bon de voir Monsieur d'Aubeille (1);
Z'avourai fransement que z'étois libertin
Avant que d'être époux de Madame Morin:
Auzourd'hui ni Voisin, ni Saze, ni MARQUISE;
Comme un simple bourzeois ze m'en vais à l'église;
Ze fais avant le Zeu le Signe de la Croix;
Et si ze n'ai jamais pû gagner une fois.
Contre la Banque & moi la Mazie est bien forte;
Mais cela reviendra; nous perdons, il n'importe;
Ze me suis vû plus mal, ze me suis vû plus bas.
Comme ze vous disois, ze ne m'étonne pas.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur, Monsieur, Morin, souffrez que je vous die,
Que ces étranges mots, sont mots d'Astronomie;

(1) Jésuite, Aumônier de M. de Barillon.

Madame Mazarin nous intéreſſe tous,
Dans l'ardeur dont elle eſt épriſe
Pour cette nouvelle MARQUISE ;
Et je n'y pers pas moins que vous.
Vous perdez à toute repriſe,
Et je pers du dîner le plaiſir le plus doux ;
Pendant que notre *Terre roule* ;
Que la *Lune eſt en mouvement* ;
Que le *Ciel eſt fluide* & coule ;
Qu'*à l'entour du Soleil tout tourne inceſſamment* ;
Nous ne feſſons aucune poule (1).
Et le Doyen ſe plaint de ce grand changement.

MORIN.

Peronne ici ne s'intéreſſe
Plus que moi pour notre Duſſeſſe,
Belle, aimable, de grand eſprit !
Que n'en avez-vous pas écrit !
Auſſi, faut-il une cuiſine ?
(Dont ma femme eſt aſſez ſagrine ;)
Faut-il un pizeon, ou lapin ?
A-t'on beſoin d'une poularde,
De quelque perdrix qui ſe larde ;

(1) Monſieur Saumarés Doyen de Gernezey, & Chanoine de Windſor, chez qui Madame Mazarin logeoit quand la Cour étoit à Vindſor, avoit accoûtumé de dire loſqu'il avoit bien bû ; *J'ai bien feſſé mes poules aujourd'hui.*

Qu'on aille vite sez Morin;
Cependant quand on voit Madame;
Madame rit, Madame pâme:
Venez, Messieurs, venez tous voir,
Quel visage a Morin ce soir:
Quel tein! Voyez, je vous en prie;
Ma foi c'étoit apoplexie;
Songez, Morin, au testament;
J'aime fort qu'un mourant me laisse;
Dépêchez-vous, car le temps presse,
Morin, vous pourriez bien mourir subitement;
Voilà toute la récompense,
De mes honnêtetés & de ma complaisance,
Qui va souvent jusques au cas
De voir passer sa Carte & ne la prendre pas.
A propos de notre Mazie.....

SAINT-EVREMOND.

Ce n'est Magie aucunement.
Ce sont termes d'Astrologie.

MORIN.

Vous m'obligez sensiblement:
L'Astrolozie est bonne aux pastres;
Propres à regarder les Astres:
Qu'on n'attende pas de Morin,
Pour observer le Ciel, qu'il se leve si matin;

Ze sai gouverner une Banque ;
Tenir maison où rien ne manque ;
Au moindre mal avoir sez moi,
Trois Médecins comme le Roi :
Non pas de ces coureurs de province en province;
Ze voi le Docteur Lower (1), & suis malade en
Prince,
La Lecture n'est pas mon fait ;
Un autre en sera satisfait :
Mais qu'on s'informe, que l'on sache
De Gautier (2), de Madame Harrache (3) ;
Lequel ils estiment le plus
De Morin ou de Vossius ?

SAINT-EVREMOND.

De Savans aujourd'hui toute la terre abonde ;
Mais il n'est qu'un Morin au monde.

(1) Richard Lower, si connu par son Traité *de Corde* ; le plus habile Médecin qu'il y eût alors à Londres. Il mourut le 27. de Janvier 1691.
(2) Marchand de Vin.
(3) Femme d'un Orfévre François.

A

A

MONSIEUR LULLI.

A Lulli seul le Monde est redevable
De l'OPERA dont on est enchanté;
Rome n'a rien qui lui soit comparable,
Et tout Venise en est déconcerté.
Il nous réduit à chercher dans la Fable,
Un Demi Dieu dont le charme est vanté;
Là son Orphée, à jamais vénérable,
Demande au Ciel pour sa félicité,
Que par Lulli, ce maître inimitable,
Soit son mérite & décrit, & chanté.
Si ce qu'on dit d'Orphée est véritable,
Il sut fléchir une Divinité,
Jusques alors trouvée inéxorable:
A son retour du lieu tant redouté,
Et l'ours affreux & le tigre implacable,
Se dépouilloient de leur ferocité;
L'arbre qu'on vit le plus inébranlable,
Perdant alors son immobilité,
Suivoit Orphée; à son Chant lamentable,
Il n'étoit plus d'insensibilité.

L'accent plaintif d'un amant miſérable,
Par les échos tendrement répété,
A ſa douleur rendoit tout pénétrable;
Un deuil lugubre avoit tout infecté ;
L'air du malheur rendu communiquable,
De ſa noirceur avoit tout attriſté ;
Tout s'affligeoit avec l'inconſolable.
On t'auroit vû bien plus de fermeté
Que n'eut Orphée en ſon art déplorable.
Perdre ſa Femme eſt une adverſité ;
Mais ton grand cœur auroit été capable,
De ſupporter cette calamité.
En tout, Lulli, je te tiens préférable,
Et chaque jour qu'on a repréſenté,
N'as-tu pas fait choſe plus incroyable,
Que le miracle en mes vers raconté ?
Lorſqu'il te plaît, un rocher pitoyable,
Se fond en pleurs malgré ſa dureté ;
Le vent te prête un ſilence agréable,
Des fiers torrens le cours eſt arrêté ;
Lorſqu'il te plaît, un ſommeil favorable,
Donne aux tourmens le repos ſouhaité ;
Et qui poſſéde une douceur aimable,
Eſt, ſi tu veux, auſſi-tôt agité.
Dans nos périls vient un Dieu ſecourable ;

De nos péchés un autre eſt irrité :
Pluton te ſert de ſon gouffre effroyable ;
Les Cieux ouverts ſelon ta volonté,
Nous laiſſent voir le palais adorable,
Où Jupiter régne en ſa majeſté.
D'Orphée & de Lulli le mérite eſt ſemblable ;
Je trouve cependant de la diverſité,
Sur un certain ſujet aſſez conſidérable :
Si Lulli quelque jour deſcendoit aux Enfers
Avec un plein pouvoir de graces & de peines,
Un jeune Criminel ſortiroit de ſes fers,
Une pauvre Euridice y garderoit ſes chaînes.



LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE ſuis trop diſcret, pour vous demander des approbations, & vous êtes trop judicieuſe pour m'en donner : mais comme le chagrin de l'humeur ſe mêle à l'exactitude des jugemens, je vous ſupplie, Madame, que je ne ſois pas cenſuré généralement ſur tout ce que je fais. Si je parle, je m'explique mal : ſi je me tais, j'ai une penſée malicieuſe : ſi je refuſe de diſputer, ignorance : ſi je diſpute, opiniâtreté ou méchante foi : ſi je conviens de ce qu'on dit, on n'a que faire de ma complaiſance : ſi je ſuis d'une opinion contraire, on n'a jamais vû d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes raiſons, Madame hait les raiſonneurs : quand j'allegue des exemples, c'eſt ſon averſion : ſur le paſſé je ſuis un faiſeur de vieux contes ; ſur le préſent on me met au nombre des radoteurs ; & un *Prophé-*

te Irlandois (1) feroit plûtôt crû que moi fur l'avenir.

Comme toutes chofes ont leur temps, la converfation finit & le Jeu commence, où fi je pers, je fuis une dupe ; fi je gagne, un trompeur ; fi je quitte, un brutal. Veux-je me promener ? j'ai l'inquiétude des jeunes-gens : le repos eft un affoupiffement de ma vieilleffe. Que la paffion m'anime encore, on me traite de vieux fou : que la raifon regle mes fentimens, on dit que je n'aime rien, & qu'il n'y eut jamais d'indifférence pareille à la mienne. Les contraires me font également defavantageux : penfant me corriger d'une chofe qui vous a déplû, j'en fais une autre oppofée, & je ne vous déplais pas moins. Dans la fituation où je fuis, j'ai appréhenfion de faillir, je meurs de peur de bien faire : vous ne me pardonnez aucun tort, vous me haïffez quand j'ai raifon ; & je me trouve affez malheureux pour m'attirer fouvent votre haine.

Voilà, Madame, les traitemens ordinaires que je reçois : voilà ce qui m'a fait defirer votre abfence. Mais pour compter trop fur vos chagrins, je n'ai pas fongé affez à vos charmes, ni prévû que le plus grand des malheurs devoit être celui de ne vous point voir. J'ai pû vous dire les maux que je fouffre auprès de vous : ceux que je fens, lorfque j'en fuis

(1) Voyez ci-deffus, Tome II. pag. 319.

éloigné, ne s'expriment point. Ma douleur est au dessus de toute expression :

Non je ne parle point, Madame, mais je meurs (1)

J'ai fini ma lettre en mourant : mais les Vers ont un charme pour faire revivre ceux que vous faites mourir. La premiére chose que je fais, Madame, c'est de vous supplier d'avoir un peu moins de rigueur pour moi, dans la nouvelle vie que je vais mener auprès de vous. Partagez la sévérité de votre justice ; qu'il en tombe une partie sur Monsieur de Villiers ; que *Dominé* (2) n'en soit pas exemt : que la bonne L o t n'en sauve pas la régularité de ses égards domestiques ; que les Princes & les Mylords soulagent quelquefois la Noblesse ; & qu'enfin, Madame, je ne sois pas seul à ressentir vos coléres, pour assûrer des douceurs & des honnêtetés aux autres :

Revenez cependant, soit douce, soit cruelle,
Vous reviendrez toujours du monde la plus belle ;
Et dûssiez-vous encor contre moi vous aigrir,
J'aime mieux vous voir & souffrir.

(1) Corneille.
(2) M. Milon, voyez ci-dessus page 274.

Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre.

FAUT-il avant que la nature,
Ait chaffé de l'hyver la froide obfcurité,
Mettre au foyer une verdure,
Qui tiendroit lieu de glace au milieu de l'été? (1)
Frais ornement de Chimenée,
Vous vous précipitez un peu;
Retournez au marais, herbe, où vous êtes née,
Et jufqu'au mois de Juin laiffez régner le feu.
Perdre le goût de l'huître & du vin de Champagne,
Pour revoir la lueur d'un débile foleil,
Et l'humide beauté d'une verte campagne,
N'eft pas, à mon avis, un bonheur fans pareil.
La faveur de la Marne, hélas! eft terminée,
Et notre montagne de Reims
Qui fournit tant d'excellens vins
A peu favorifé notre goût cette année.
O trifte, ô pitoyable fort!
Faut-il avoir recours aux rives de la Loire;

(1) En Angleterre, lorfque le froid eft paffé & qu'on ne fait plus de feu, on orne les foyers de fleurs, ou de branches d'églantier, &c.

Ou pour le mieux, au fameux Port,
Dont Chapelle nous fait l'hiſtoire (1) ?
Faut-il ſe contenter de boire,
Comme *tous les Peuples du Nord* ?
Non, non, quelle heureuſe nouvelle !
Monſieur de Bonrepaux arrive, il eſt ici;
Le Champagne pour lui toujours ſe renouvelle;
Fuyez Loire, Bourdeaux, fuyez Cahors auſſi.

DIALOGUE

SUR l'abſence de Madame MAZARIN, *qui étoit partie de Windſor pour aller à Londre avec Monſieur de* BONREPAUX.

SAINT-EVREMOND, MONSIEUR L'AMBASSADEUR. (2)

SAINT-EVREMOND.

CHACUN, abandonné purement à lui-même,
Sent un beſoin ſecret qu'il ne peut exprimer.

M. L'AMBASSADEUR.

On a beſoin de ce qu'on aim

(1) Voyez le VOYAGE DE BACHAUMONT & LA CHAPELLE.
(2) M. de Barillon.

Par

Par ce *besoin secret* c'est assez la nommer.

SAINT-EVREMOND.

Elle est partie, elle s'en est allée,
Elle a laissé sa Maison désolée.

M. L'AMBASSADEUR.

Objet si cher, si précieux
Qui vous retient éloigné de nos yeux!

SAINT-EVREMOND.

Celui qui couvriroit les plaines azurées,
De cent & cent vaisseaux divers,
Qui tient nos côtes assûrées,
Et conduit sagement le commerce des mers (1);
Seroit-il devenu Pirate,
Ce maître de nos matelots,
Pour enlever d'ici le seul bien qui nous flatte,
Et le commettre ensuite à la merci des flots?

M. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos soupçons l'injuste extravagance?
Plus on auroit d'amour on auroit d'innocence
Par un excès de zéle, à force de servir,
Par cette même violence
Qu'on emporte le Ciel, on songe à la ravir.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce que son Epoux auroit quitté la terre;

(1) M. de Bonrepaux étoit Intendant de la Marine.

Pour aller plaider dans les Cieux,
Et mettre en jugement le maître du tonnerre;
Afin d'être payé du service pieux,
Rendu dans une sainte guerre,
Que fit à tout plaisir son esprit ennuyeux?

M. L'AMBASSADEUR.

» Je vivrai, *dit l'Epoux*, en dépit de l'envie;
» La bonne Justice, aux dépens
» De ma femme & de mes enfans,
» Me rendra des arrêts tout le tems de ma vie;
» Le Procés est de droit divin;
» Le Ciel nous a laissé toute chose en dispute;
» Et l'accommodement vient de l'esprit malin.

SAINT-EVREMOND.

Ah! que de vains discours! Elle s'en est allée;
Et laisse trop long-tems sa Maison désolée.

M. L'AMBASSADEUR.

J'y vais le matin & le soir
Sans espérance de la voir,
Ni d'en apprendre des nouvelles;
Mais on remarque en toutes parts,
L'impression de ses regards,
Et tout luit des rayons qu'elle a laissés chez elle.

SAINT-EVREMOND.

Je vais entendre ses Oiseaux,

Qui d'un chant douloureux ſe plaignent de l'ab-
ſence;
Leur triſteſſe a remis la douce jouiſſance,
Et les nids commencés à des printems nouveaux;
Filis (1) en ſa petite cage
Se contente de ſon ramage,
Et garde au bonheur du retour,
Son prélude & ſon air, pour chanter ſon amour.
La bonne & fidéle Douairiere,
Triſte d'un mari mort, & d'un époux vivant, (2)
Dans ce temps ennuyeux qu'elle n'a rien à faire,
Viſite Chapelle & Couvent.
La *Signora* (3) toute affligée,
Toute en déſordre, négligée,
N'a que faire de ſes appas,
Dit-elle, où Madame n'eſt pas.
» Eſt-ce donc pour être ſi belle,
» Que Sara preſque en Demoiſelle;
» Aujourd'hui ſuit Madame & par monts & par
vaux;
» Et qu'Iſabelle abandonnée,
» Demeure ici comme enchaînée,

(1) Serin de Madame Mazarin.

(2) Femme de Chambre de Madame Mazarin, qui croyant que ſon Mari étoit mort, ſe maria en ſecondes nôces, & dont le premier Mari revint après la mort du ſecond.

(3) Femme de Chambre Eſpagnole nommée Iſabelle.

» A prendre ſoin des chiens, des guenons, des
oiſeaux?
J'entendis ce petit murmure,
(Jaloux effet de zéle & d'amitié:)
Si l'on ſavoit ce que chacun endure,
Peut-être en auroit-on pitié,
Milon affranchi de ſa Meſſe,
Et du ſoin d'aller à confeſſe,
Paſſe le Dimanche en repos:
Les autres jours de la ſemaine,
Le triſte Aumônier ſe promene,
Songeant à dix ou douze mots,
Qu'au reveil de la Souveraine (1)
Il diſoit aſſez à propos,
Et qui nous tenoient en haleine,
Attendant Voſſius des Doctes le Héros.
Depuis ce dure départ, ſi funeſte à la Chine,
Plus de Tableaux ſans ombre, adieu cet art divin
Qui rendroit, nous dit-on, d'un humeur bien cha-
grine,
Appelle, s'il vivoit, & Raphaël d'Urbin,
Adieu ce curieux langage,
Qui de Londres fait un village,
De Rome & de Paris à peine des hamaux;
Qui traite de groſſier ouvrage,

(1) Madame Mazarin.

La ſtructure de nos châteaux,
Voulant faire admirer des maiſons d'un étage,
Conſtruites à Nanquin de canne & de roſeaux.
Fameux par mille exploits de ſa dent meurtriére,
Chop (1) qui fut ſi terrible en ſa verte ſaiſon;
Qui du François armé (2) ſut braver la colére;
Le Batave effrayé (3) chaſſa de la maiſon;
Déchira le bien-aimé frére,
Du plus digne Héros qui fut ſur l'horiſon (4);
Qui répandit le ſang de Chipre originaire (5);
Qui d'une brillante façon,
D'un *brio* tout extraordinaire,
D'un intrépide *coraçon*,
Attaqua le grand Miniſtére,
Qui mit l'Eſpagne à la raiſon (6);
Chop maintenant déchû de ſa gloire premiére,
Mord à peine un petit garçon;
Et s'il ne vous revoit, ſa valeur ſanguinaire,
Se changera, Madame, en douceur de mouton.
La cuiſine auſſi peu ſalie.
Qu'une chambre de lit polie,

(1) Dogue de Madame Mazarin. Voyez ci-deſſus p. 143
(2) Monſieur de Barillon.
(3) Monſieur Van Beuning.
(4) M. de Canaples, frere de M. le Maréchal de Crequi.
(5) Le Prince Philippe de Savoye.
(6) Le Comte de Caſtelmelhor.

La cuisine autrefois qui fumoit nuit & jour,
Pourroit bien rafraîchir les vins de cette Cour.

M. L'AMBASSADEUR.

Mêlez à votre amour la cuisine & la table,
Faites du chien qui mord un éloge admirable;
Chacun à sa maniére explique ses besoins;
    Mais une passion plus pure,
    Pour le chef-d'œuvre de nature,
Auroit dû vous porter à de plus dignes soins.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur l'Ambassadeur parlera comme un Livre
    Du mal qui nous fait soûpirer;
    Mais son cœur jamais ne se livre,
    Au tourment qu'il veut figurer:
Un malheureux dont l'esprit est moins libre,
    Se tait, & ne sait qu'endurer.



SUR LA MORALE D'EPICURE;

A LA MODERNE LEONTIUM. (1)

VOus voulez ſavoir ſi j'ai fait ces REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, qu'on m'attribue. Je pourrois m'en faire honneur : mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point ; & je vous dirai ingénument qu'elles ne ſont pas de moi (2). J'ai un grand déſavantage en ces petits Traités qu'on imprime ſous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; & parmi les choſes que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de ſottiſes, que je ne prens pas la peine de dé-

(1) Mademoiſelle de l'Enclos. Voyez la VIE de *M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1685.

(2) Ces REFLEXIONS ſont de M. Saraſin. On les trouvera dans ſes NOUVELLES OEUVRES imprimées à Paris en 1674.

ſavouer. A l'âge où je ſuis, une heure de vie bien ménagée, m'eſt plus conſidérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. Qu'on ſe défait de l'amour propre difficilement! Je le quitte comme Auteur; je le reprens comme Philoſophe; ſentant une voloupté ſecrete à négliger ce qui fait le ſoin de tous les autres.

Le mot de VOLUPTE' me rappelle Epicure; & je confeſſe que de toutes les opinions des Philoſophes, touchant le ſouverain bien, il n'y en a point qui me paroiſſe ſi raiſonnable que la ſienne. Il ſeroit inutile d'apporter ici des raiſons cent fois dites par les Epicuriens; que l'amour de la volupté & la fuite de la douleur, ſont les premiers & les plus naturels mouvemens qu'on remarque aux hommes; que les richeſſes, la puiſſance, l'honneur, la vertu peuvent contribuer à notre bonheur: mais que la ſeul jouiſſance du plaiſir; la volupté, pour tout dire, eſt la véritable fin où toutes nos actions ſe rapportent. C'eſt une choſe aſſez claire d'elle-même, & j'en ſuis pleinement perſuadé. Cependant, je ne connois pas bien quelle etoit la VOLUPTE' d'Epicure; car je n'ai jamais vû de ſentimens ſi divers, que ceux qu'on a eus ſur les mœurs de ce Philoſophe. Des Philoſophes,& de ſes Diſciples même,l'ont décrié comme un ſenſuel & un pareſſeux, qui ne ſortoit de ſon oiſiveté que par la débauche. Toutes les Sectes ſe ſont

opposées à la sienne. Des Magistrats ont considéré sa Doctrine comme pernicieuse au public. Ciceron, si juste & si sage dans ses opinions; Plutarque, si estimé par ses Jujemens, ne lui ont pas été favorables: & pour ce qui regarde les Chrétiéns, les Peres l'ont fait passer pour le plus grand & le plus dangereux de tous les impies. Voilà ses ennemis; voici ses partisans.

Métrodore, Hermacus, Ménécée, & beaucoup d'autres qui philosophoient avec lui, ont eu autant de vénération que d'amitié pour sa personne. Diogene Laerce ne pouvoit pas écrire sa vie plus avantageusement pour sa réputation: Lucréce a été son adorateur; Séneque, tout ennemi de sa Secte qu'il étoit, a parlé de lui avec éloge. Si des Villes l'ont eu en horreur, d'autres lui ont érigé des Statues; & parmi les Chrétiens, si les Peres l'ont décrié, Monsieur Gassendi & Monsieur Bernier le justifient.

Au milieu de toutes ces autorités opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider? Dirai-je qu'Epicure est un corrupteur des bonnes mœurs, sur la foi d'un Philosophe jaloux, ou d'un Disciple mécontent, qui aura pû se laisser aller au ressentiment de quelque injure? D'ailleurs, Epicure ayant voulu ruiner l'opinion qu'on avoit de la Providence & de l'immortalité de l'ame, ne puis-je

pas me persuader raisonnablement que le monde s'est soulevé contre une doctrine scandaleuse, & que la vie du Philosophe a été attaquée pour décréditer plus facilement ses opinions ? Mais si j'ai de la peine à croire ce que ses ennemis & ses envieux en ont publié, aussi ne croirai-je pas aisément ce qu'en osent dire ses Partisans. Je ne croi pas qu'il ait voulu introduire une volupté plus dure que la vertu des Stoïques. Cette jalousie d'austérité me paroît extravagante dans un Philosophe voluptueux, de quelque maniére qu'on tourne sa volupté. Beau secret de déclamer contre une vertu qui ôte le sentiment au sage, pour établir une volupté qui ne lui souffre point de mouvement ! Le Sage des Stoïciens est un vertueux insensible; celui des Epicuriens un voluptueux immobile : le premier, est dans les douleurs, sans douleurs ; le second, goûte une volupté sans volupté. Quel sujet avoit un Philosophe qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, de mortifier ses sens ? Pourquoi mettre le divorce entre deux parties composées de même matiére, qui devoient trouver leur avantage dans le concert & l'union de leurs plaisirs ? Je pardonne à nos Religieux la triste singularité de ne manger que des herbes, dans la vûe qu'ils ont d'aquerir par-là une éternelle félicité : mais qu'un Philosophe, qui ne connoît d'autres biens que ceux de ce monde;

que le Doctenr de la volupté se fasse un ordinaire de pain & d'eau, pour arriver au souverain bonheur de la vie, c'est ce que mon peu d'intelligence ne comprend point. Je m'étonne qu'on n'établisse pas la volupté d'un tel Epicure dans la mort; car à considérer la misére de sa vie, son souverain bien devoit être à la finir. Croyez-moi, si Horace & Pétrone se l'étoient figuré comme on le dépeint, ils ne l'auroient pas pris pour leur maître dans la science des plaisirs.

La piété qu'on lui donne pour les Dieux, n'est pas moins ridicule que la mortification de ses sens. Ces Dieux oisifs, dont il ne voyoit rien à espérer ni à craindre; ces Dieux impuissans, ne méritoient pas la fatigue de son culte : & qu'on ne me dise point qu'il alloit au Temple de peur de s'attirer les Magistrats, & de scandaliser les citoyens; car il les eût bien moins scandalisés pour n'assister pas aux Sacrifices, qu'il ne les choqua par des Ecrits qui détruisoient des Dieux établis dans le monde, ou ruinoient au moins la confiance qu'on avoit en leur protection.

Mais quel sentiment avez-vous d'Epicure, me dira-t-on? Vous ne croyez ni ses amis, ni ses ennemis; ni ses adversaires, ni ses partisans : quel peut être le jugement que vous en faites? Je pense qu'Epicure étoit un Philosophe fort sage, qui selon les temps &

les occasions, aimoit la volupté en repos, ou la volupté en mouvement; & de cette différence de *volupté*, est venue celle de la réputation qu'il a eûe. Timocrate & ses autres ennemis l'ont attaqué par les plaisirs sensuels : ceux qui l'ont défendu, n'ont parlé que de sa volupté spirituelle. Quand les premiers l'ont accusé de la dépense qu'il faisoit à ses repas, je me persuade que l'accusation étoit bien fondée : quand les autres ont fait valoir ce petit morceau de fromage qu'il demandoit, pour faire meilleure chere que de coûtume ; je croi qu'ils ne manquoient pas de raison. Lorsqu'on dit qu'il philosophoit avec Leontium (1), on dit vrai : lorsqu'on soutient qu'il se divertissoit avec elle, on ne ment pas. *Il y a temps de rire & temps de pleurer*, selon Salomon : temps d'être sobre & temps d'être sensuel, selon Epicure. Outre cela un homme voluptueux l'est-il également toute sa vie ? Dans la Religion, le plus libertin devient quelquefois le plus dévot; dans l'étude de la sagesse, le plus indulgent aux plaisirs, se rend quelquefois le plus austere. Pour moi, je regarde Epicure autrement dans la jeunesse & la santé, que dans la vieillesse & la maladie.

(1) Dame d'Athenes, qui se rendit fameuse par ses galanteries, & par son application à la Philosophie, qu'elle étudia sous Epicure. Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

L'indolence & la tranquillité, ce bonheur des malades & des paresseux, ne pouvoit pas être mieux exprimé qu'il l'est dans ses écrits : la volupté sensuelle n'est pas moins bien expliquée dans un passage formel qu'allegue Ciceron expressement (1). Je sai qu'on n'oublie

(1) Voici le passage de Ciceron. Il parle à Epicure. » In eo quidem libro, qui continet omnem » disciplinam tuam (fungar enim jam interpretis » munere, ne quis me putet fingere) dicis hæc, » *Nec equidem habeo, quod intelligam bonum illud ;* » *detrahens eas voluptates, quæ sapore percipiuntur ;* » *detrahens eas, quæ auditus & cantibus : detrahens* » *eas etiam, quæ ex formis percipiuntur oculis, suavis* » *motiones, sive quæ aliæ voluptates in toto ho-* » *mine gignuntur quolibet sensu. Nec vero ita dici* » *potest, mentis lætitiam solam esse in bonis : lætan-* » *tem enim mentem ita novi, spe eorum omnium quæ* » *supra dixi, fore ut natura hic potiens dolore careat.* » Atque hæc quidem his verbis : quivis ut intelli- » gat, quam voluptatem norit Epicurus. Deinde » paulo infra : *Sæpe quæsivi* (inquit) *ex his, qui* » *appellabantur Sapientes, quid haberent, quod in bo-* » *nis relinquerent, si illa detraxissent : nisi si vellent* » *voces inanis fundere : Nihil ab his potui cognoscere ;* » *qui, si virtutes ebullire volent.* (M. Davies croit » qu'il faut lire NOTENT.) *& sapientias, nihil aliud* » *dicent, nisi eam vim, qua efficiantur eæ voluptates* » *quas supra dixi.* Quæ sequuntur in eandem sen- » tentiam sunt : totusque liber, qui est de summo » bono refertus est verbis & sententiis talibus. TUSCUL. DISPUT. *Lib.* II. §. 18. *edit. secund.* Davis. *Cantabr.* 1723.

rien pour le détruire ou pour l'éluder : mais des conjectures peuvent-elles être comparées avec le témoignage de Ciceron ; qui avoit tant de connoissance des Philosophes de la Grece & de leur Philosophie ? Il vaudroit mieux rejetter sur l'inconstance de la nature humaine l'inégalité de notre esprit. Où est l'homme si uniforme qui ne laisse voir de la contrarieté dans ses discours & dans ses actions ? Salomon mérite le nom de SAGE autant qu'Epicure pour le moins, & il s'est démenti également dans ses sentimens & dans sa conduite. Montagne étant jeune encore, a crû qu'il falloit penser éternellement à la mort pour s'y préparer : approchant de la vieillesse, *il chante*, dit-il, *la palinodie* ; voulant qu'on se laisse conduire doucement à la nature, qui nous apprendra assez à mourir.

Monsieur Bernier, ce grand partisan d'Epicure, avoue aujourd'hui qu'*après avoir philosophé cinquante ans, il doute des choses qu'il avoit crû les plus assurées* (1). Tous les ob-

(1) Voyez les DOUTES *de M. Bernier sur quelques-uns des principaux Chapitres de son Abregé de la Philosophie de Gassendi*, imprimés d'abord séparément, & ensuite insérés dans la seconde Edition de l'ABREGE' *de la Philosophie de Gassendi*, faite à Lyon en 1684. Tom. II. pag. 379. M. Bernier dédia ses *Doutes* à Madame de la Sabliere, & dans sa

jets ont des faces différentes, & l'esprit qui est dans un mouvement continuel, les envisage différemment selon qu'il se tourne; ensorte que nous n'avons, pour ainsi parler, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connoissances. Dailleurs, l'âge apporte de grands changemens dans notre humeur, & du changement de l'humeur se forme bien souvent celui des opinions. Ajoûtez, que les plaisirs des sens font mépriser quelquefois les satisfactions de l'esprit, comme trop séches & trop nues; & que les satisfactions de l'esprit délicates & rafinées, font mépriser à leur tour les voluptés des sens, comme grossieres. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner que dans une si grande diversité de vûes & de mouvemens, Epicure qui a plus écrit qu'aucun Philosophe, ait traité différemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir differemment pensée ou sentie.

Quel besoin y a-t-il de ce raisonnement général, pour montrer qu'il a pû être sensible à toutes sortes de voluptés? Qu'on le consi-

Dédicace on trouve ce même aveu modeste & sincére qu'il fit à M. de Saint-Evremond. *Il y a*, dit-il à cette Dame, *trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses; & voilà que je commence à en douter: c'est bien pis, il y en a dont je ne doute plus, desespéré de pouvoir jamais y rien comprendre.*

dére dans son commerce avec les femmes, & on ne croira pas qu'il ait passé tant de temps avec Leontium & avec Temista à ne faire que philosopher. Mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts; ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toûjours la luxure pour un vice; il vouloit que la sobrieté fût une économie de l'appétit, & que le repas qu'on faisoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire: *Sic præsentibus voluptatibus utaris ut futuris non noceas.* Il dégageoit les voluptés de l'inquiétude qui les précede, & du dégoût qui les suit. Comme il tomba dans les infirmités & dans les douleurs, il mit le souverain bien dans l'indolence: sagement, à mon avis, pour la condition où il se trouvoit; car la cessation de la douleur est la felicité de ceux qui souffrent. Pour la tranquillité de l'esprit, qui faisoit l'autre partie de son bonheur, ce n'est qu'une simple exemption de trouble: mais qui ne peut plus avoir de mouvemens agréables, est heureux de pouvoir se garantir des impressions douloureuses.

Après tant de discours, je conclus que l'indolence & la tranquillité devoient faire le souverain bien d'Epicure infirme & languissant: pour un homme qui est en état de pouvoir goûter les plaisirs, je croi que la santé se fait

sentir

ſentir elle-même par quelque choſe de plus vif que l'indolence ; comme une bonne diſpoſition de l'ame veut quelque choſe de plus animé qu'un état tranquille. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des ſens capables d'être touchés des uns, & bleſſés des autres : ſans tant de Philoſophie, un peu de raiſon nous fera goûter les biens auſſi délicieuſement qu'il eſt poſſible, & nous accommoder aux maux auſſi patiemment que nous le pouvons.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LE Philoſophe étoit jadis heureux,
Non pas de ce vrai bien qu'Epicure conſeille :
De ce bien indolent l'inſenſible merveille,
Ne ſe trouva jamais le ſujet de ſes vœux.
Son bonheur conſiſtoit au bout de votre oreille ;
Le baiſer, & ſentir l'odeur de vos cheveux,
Etoit pour lui volupté ſans pareille :
Ne vous offenſez pas du mot de *Volupté* ;

C'est la seule avec vous qu'il ait jamais goûté.
Un doux souvenir de ma gloire,
Me flatte encore quelquefois:
Hier j'en rappellai la mémoire,
Quand le Dieu du sommeil vous tenoit sous ses
loix.
Là, dans le fort d'une musique,
Que le profond repos vous faisoit entonner;
Et qui m'eût fait abandonner,
De voix & d'instrumens un concert Angelique;
Là, le vieux Philosophe à demi transporté,
Alloit quelque chose entreprendre,
Sur vôtre dormante beauté.
Eveillée, accordez ce qu'il auroit sû prendre,
Et n'appréhendez point le trop d'avidité:
Son larcin amoureux eût été limité.
Je me serois vangé sur votre belle bouche,
De ses désobligeans discours,
Par autant de baisers que l'aimable farouche,
Me dit impunément d'injures tous les jours.
Quand vous me verrez seul, ô beaux yeux que
j'adore!
Dormez, dormez encore:
Je punirai ce charme ambitieux,
Dont la nouvelle audace

Veut diſputer la place,
Qu'amour dans tous les tems a donnée aux beaux
yeux.
L'on n'a jamais parlé de la bouche d'Héléne;
Si Pâris dans ſes yeux n'eût trouvé plus d'appas,
Illion ſe verroit peut-être dans la plaine,
Où les Grecs ont donné jadis tant de combats.
Syphax auroit vécu ſans peine,
Exemt de tout périls, de ſoins & d'embarras,
Si des yeux ennemis de la grandeur Romaine,
N'avoient pas inſpiré leur haine,
A ce Roi malheureux qui perdit ſes Etats.
Céſar pour de beaux yeux arrête ſa victoire,
Il ſuſpend ſon ambition,
Prêt à défigurer l'honneur de ſa mémoire,
Pour ſe reſſentir trop de leur impreſſion.
C'eſt la fameuſe Cleopatre,
Pour qui l'on vit Antoine abandonner ſes Dieux;
Elle qui revient en ces lieux,
Pour animer notre théatre,
De l'amour de ſon idolatre,
Et de la gloire de ſes yeux.
Antoine auprès des yeux d'une Reine ſi belle,
N'a plus que pour l'amour l'uſage de ſon cœur:
De brave, audacieux, rendu tendre & fidelle,

Enchanté de sa molle erreur,
Il aime mieux mourir, que de se voir sans elle
Maître de Rome, & d'Auguste Vainqueur.
Lisez, & relisez ces illustres Ouvrages,
Qui pour venir à nous ont percé tous les âges;
Lisez des Nations les Poëmes divers,
Vous ne trouverez point de vers,
Où la bouche d'une maîtresse,
Ait les traits dangereux dont un amant se blesse;
N'ayant rien à conter de ses propres attraits,
Elle parloit des maux que les yeux avoient faits;
Asservie à des cœurs, qui sentoient des atteintes,
Elle formoit pour eux les soûpirs & les plaintes,
Simple interpréte des amans
Qui souffrent en amour de rigoureux tourmens.
Sous l'empire des yeux, tout sujet est fidelle;
La servitude est éternelle,
Et plus on est esclave, on hait la liberté:
De celui que la bouche a voulu reconnoître,
Elle se fait un maître,
Dont elle sent bien-tôt l'injuste autorité.
Telle peut s'exemter, d'un traitement si rude,
Qui tombe dans l'ennui d'une longue habitude,
Indolente, insensible en sa fade langueur:
Heureux, heureux le tems où tout plaît, où tout
flatte!

Qu'on s'attende en perdant la qualité d'ingrate,
De perdre tous les droits qu'on avoit ſur un cœur.
Là, ſe perdent nos ſoins, nos reſpects, nos ſervices,
Le dévoûment, les ſacrifices,
La triſte plainte, & les tendres ſoûpirs :
Celles dont les rigueurs nous ont coûté des larmes,
Aux dernieres faveurs ſe gardent peu de charmes,
Et nous laiſſent moins de deſirs.
Un Amour délicat penſe avoir tout à craindre,
Il hait, dans les tourmens, qui le veut conſoler ;
Ou le reſpect le fait contraindre,
Ou la douleur le fait parler ;
Mais malgré toute ſa ſouffrance,
Il ſubſiſte, on le voit durer ;
Son malheur le plus grand eſt dans la récompenſe ;
A peine l'obtient-il, qu'il lui faut expirer.
Jamais la brillante figure,
Qui fait toute choſe anoblir,
N'a daigné la bouche embellir
Par l'éclat de ſon impoſture :
Jamais bouche n'obtint de la comparaiſon
Plus grand, & plus précieux don,
Que de baiſer en tourterelle,
Ou de gémir douloureuſe comme elle.
Cependant on voyoit ériger les beaux yeux

En aſtres plus brillans que les aſtres des Cieux ;
L'on en faiſoit ſortir des flâmes,
Qui conſumoient toutes les ames ;
Et tandis qu'ils brûloient nos cœurs,
Tandis qu'ils nous donnoient de mortelles langueurs,
Que l'amour en dépôt leur laiſſoit ſa puiſſance ;
Pour exercer ſa violence,
Et diſpenſer ſes dures loix,
Dans les cours, les champs, & les bois ;
La bouche ſe gardoit pour la cérémonie
D'un baiſer de ſalut en quelque compagnie ;
Et l'on ne comptoit pas pour ſon moindre agrément,
La grace qu'elle avoit à faire un compliment.
Mais de ce vain mérite à préſent rebutée,
A de nouveaux emplois nous la voyons portée,
Afin de mieux gagner les ſuffrages des gens ;
Cent fois elle s'entr'ouvre, & nous montre ſes dents;
Pour trois ou quatre mots qu'elle voudra nous dire,
Mille fois ſans ſujet on la verra ſoûrire ;
Elle produit par tout ſon petit attirail,
De foſſettes, façons, de lévres de corail.
Dormez, ô beaux yeux que j'adore!
Dormez, dormez encore ;
Je ſaurai bien punir les charmes impudens.

De fossètes, lévres, & dents.

Lorsque j'ai parlé de la bouche,
Hortence, je songeois à vous :
Vous pouviez vous mettre en courroux;
Car c'est vous que la chose touche :
Ne rejettez point sur autrui,
Ce qu'on dit pour vous aujourd'hui.
Vous avez les *façons*, vous avez les *fossettes*;
Vous nous montrez des *dents* saines, blanches & nettes;
Pour accomplir mieux l'attirail,
Vous produisez par tout des *lévres de corail*,
Et pour cinq ou six *mots* qu'on vous entendra dire,
Cent fois malignement on vous verra *soûrire*:
Mais je puis jurer sûrement,
Qu'un baiser de cérémonie,
Suivi d'un grave compliment
En sérieuse compagnie,
N'a pas le vrai goût proprement,
Que vous demanderiez aux douceurs de la vie.
Qu'on ne me prenne point pour un séditieux,
Qui voudroit allumer une guerre civile,
Entre votre bouche & vos yeux :
Je prétens que la bouche en sujette docile,

Reconnoiſſe par tout un pouvoir glorieux,
Qui fait d'un ſeul regard, ou ſévére, ou facile ;
La peine ou le plaiſir des hommes & des Dieux;
Après avoir des yeux bien établi l'empire,
De l'emploi de la bouche il nous faut diſpoſer :
Que les yeux en tyrans faſſent notre martyre,
Que la bouche ſoumiſe ait ſoin de l'appaiſer,
Les yeux, ces beaux tyrans ont déja fait ma peine,
Ils me coûtent des maux pires que le trépas ;
La bouche qui doit être humaine
Sait le tourment, & ne l'appaiſe pas.

DE LA RETRAITE.

ON ne voit rien de ſi ordinaire aux vieilles-gens que de ſoupirer pour la retraite; & rien de ſi rare en ceux qui ſe ſont retirés, que de ne s'en repentir pas. Leur ame trop aſſujettie à leur humeur, ſe dégoûte du monde par ſon propre ennui : car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils ſouffrent auſſi peu la ſolitude que le monde ; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils ſe puiſſent ennuyer.

Une raiſon eſſentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous ſommes vieux, c'eſt qu'il

qu'il faut prévenir le ridicule où l'âge nous fait tomber presque toûjours. Si nous quittons le monde à propos, on y conservera l'idée du mérite que nous aurons eu : si nous y demeurons trop, on aura nos défauts, devant les yeux; & ce que nous serons devenus effacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs, c'est une honte à un honnête-homme de traîner les infirmités de la vieillesse dans une Cour, où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la fortune. Voilà ce qu'un sentiment d'honnêteté, ce que le soin de notre réputation, ce que le bon sens, ce que la nature exigent de nous. Mais le monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourni des plaisirs tant que nous avons été capables de les goûter : il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Pour moi, je me résoudrois à vivre dans le Couvent, ou dans le désert, plûtôt que de donner une espéce de compassion à mes amis; & à ceux qui ne le sont pas, la joie malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est, qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne suffit point de connoître que l'on est tombé tout-à-fait, il faut

ſentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme ſage la connoiſſance publique de ce changement.

Ce n'eſt pas que tous les changemens qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la réſolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieilliſſant, je l'avoue : mais parmi les pertes que nous faiſons, il y en a qui ſont compenſées par d'aſſez grands avantages. Si après avoir perdu mes paſſions, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaiſirs, & plus de diſcrétion dans mon procedé à l'égard des autres : ſi mon imagination diminue, je n'en plairai pas tant quelquefois, mais j'en importunerai moins bien ſouvent : ſi je quitte la foule pour la compagnie, je ſerai moins diſſipé : ſi je reviens des grandes compagnies à la converſation de peu de gens, c'eſt que je ſaurai mieux choiſir.

D'ailleurs, nous changeons parmi des gens qui changent auſſi-bien que nous, infirmes également, ou du moins ſujets aux mêmes infirmités. Ainſi je n'aurai pas honte de chercher en leur préſence des ſecours contre la foibleſſe de l'âge, & je ne craindrai point de ſuppléer avec l'art à ce qui commence à me manquer par la nature. Une plus grande précaution contre l'injure du temps, un ménagement plus ſoigneux de la ſanté, ne ſcandaliſeront

point les perſonnes ſages; & l'on ſe doit peu ſoucier de celles qui ne le ſont pas.

A la vérité, ce qui déplaît dans les vieilles-gens n'eſt pas le grand ſoin qu'ils prennent de leur converſation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même conſidération pour autrui: mais l'autorité qu'ils ſe donnent eſt pleine d'injuſtice & d'indiſcrétion; car ils choquent mal-à-propos les inclinations de ceux qui compatiſſent le plus à leur foibleſſe. Il ſemble que le long uſage de la vie leur ait déſappris à vivre parmi les hommes; n'ayant que de la rudeſſe, de l'auſtérité, de l'oppoſition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéiſſance. Tout ce qu'ils font leur paroît vertu: ils mettent au rang des vices tout ce qu'ils ne ſauroient faire; & contraints de ſuivre la nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppoſe à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de temps où l'on doive étudier ſon humeur avec plus de ſoin que dans la vieilleſſe; car il n'y en a point où elle ſoit ſi difficilement reconnue. Un jeune homme impétueux a cent retours où il ſe déplaît de ſa violence: mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu, & ſe plaiſent en leurs défauts par la fauſſe reſſemblance qu'ils ont à des qualités louables. En effet, à meſu-

ce qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'animer justement contre les vices. Le sérieux leur paroît du jugement; le flegme de la sagesse: & delà vient cette autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout; le chagrin, leur tenant lieu d'indignation contre le mal; & la gravité, de suffisance.

Le seul reméde, quand nous en sommes venus-là, c'est de consulter notre raison dans les intervalles où elle est dégagée de notre humeur; & de prendre la résolution de dérober nos défauts à la vûe des hommes. La sagesse alors est de les cacher: ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc-là qu'il faut mettre un temps entre la vie & la mort, & choisir un lieu propre à le passer dévotement, si on peut, sagement du moins; ou avec une dévotion qui donne de la confiance; ou avec une raison qui promette du repos. Quand la raison qui étoit propre pour le monde, est usée; il s'en forme une autre pour la retraite qui de ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous fait rendre véritablement sages pour nous-mêmes.

De toutes les retraites que nous pourrions faire quand nous sommes vieux, je n'en trouverois point de préférables à celles des Cou-

vens, si leur Régle étoit moins austére. Il est certain que la vieillesse évite la foule, par une humeur délicate & retirée, qui ne peut souffrir l'importunité ni l'embarras. Elle évite encore avec plus de soin la solitude, où elle est livrée à ses propres chagrins; & à de tristes, de fâcheuses imaginations. La seule douceur qui lui reste est celle d'une honnête société; & quelle société lui conviendroit mieux qu'une société religieuse, où les assistances humaines se donneroient avec plus de charité, & où les vœux seroient tous unis, pour demander à Dieu le secours qu'on ne peut attendre raisonnablement des hommes?

Il est aussi naturel aux vieilles-gens de tomber dans la dévotion, qu'il est ordinaire à la jeunesse de s'abandonner aux voluptés. Ici, la nature toute pleine pousse hors d'elle ce qu'il y a de trop dans sa vigueur, pour le répandre voluptueusement sur les objets: là, une nature languissante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer; & s'attache plus étroitement à lui, pour se faire comme une ressource dans sa défaillance. Ainsi le même esprit qui nous méne à la société dans nos besoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs; & si les Couvens étoient instituės comme ils devroient l'être, nous trouverions dans les mêmes lieux, & l'appui du Ciel, & l'assistance des hommes: mais de la façon

qu'ils sont établis, au lieu d'y trouver le soulagement de ses maux, on y trouve la dureté d'une obéïssance aveugle en des choses inutiles commandées, en des choses innocentes défendues. On y trouve un sacrifice ordinaire de sa raison; on y trouve des loix plus difficiles à garder, que celles de Dieu & du Prince; des loix rompues scandaleusement par les libertins, & endurées impatiemment par les plus soûmis.

J'avoue qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-ci connoissent les vanités du monde d'où ils sont sortis, & ce qu'il y a de grimace dans les lieux où ils sont entrés. Ce sont de véritables gens de bien, & de véritables dévots, qui épurent les sentimens de la morale par ceux de la piété: ils vivent non seulement exemts du trouble des passions: mais dans une satisfaction d'esprit admirable: ils sont plus heureux à ne desirer rien, que les plus grands Rois à posseder tout. A la vérité, ces exemples sont bien rares, & la vertu de ces Religieux est plus à admirer, que leur condition à être embrassée.

Pour moi, je ne conseillerois jamais à un honnête-homme de s'engager à ces sortes d'obligations, où tous les droits de la volonté généralement sont perdus. Les peines qu'on voudroit souffrir y sont rendues nécessaires;

le péché qu'on a dessein de fuir s'évite par ordre, & le bien qu'on veut pratiquer ne se fait qu'avec contrainte. La servitude ordinaire ne va pas plus loin qu'à nous forcer à ce que nous ne voulons pas : celle des Couvens nous nécessite même en ce que nous voulons.

La feu Reine de Portugal (1), aussi capable de se conduire elle-même dans le repos, que de gouverner un Etat dans l'agitation, eut envie de se faire Religieuse, lorsqu'elle remit le gouvernement entre les mains de son Fils (2) : mais après avoir examiné les Régles de tous les Ordres, avec autant de soin que de jugement, elle n'en trouva point qui laissât au corps les commodités nécessaires, & à l'esprit une raisonnable satisfaction. Il est certain que l'idée du Couvent est assez douce à qui cherche l'innocence & le repos; mais il est difficile d'y trouver la douceur que l'on s'est imaginée. Si on l'y rencontre quelquefois, ce qui est bien rare, on n'en jouit pas long-temps ; & la meilleure précaution qu'on puisse avoir pour n'y entrer pas, c'est de songer que presque tous les Religieux y

(1) Louise-Françoise de Gusman, fille du Duc de Médina Sidonia, & femme de Jean Duc de Bragance, ensuite Roi de Portugal. Elle mourut le 18. de Février *1666.*

(2) Dom Alfonse.

demeurent à regret, & en sortent, quand il leur est possible, avec joie.

Je souhaiterois que nous eussions des sociétés établies, où les honnêtes-gens se pussent retirer commodément, après avoir rendu au public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre. Quand ils y seroient entrés par le soin de leur salut, par le dégoût du monde, ou par un desir de repos, qui succederoit aux diverses agitations de la fortune, ils pourroient goûter la joie d'une retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honnête & agréable conversation : mais dans ce lieu de repos je ne voudrois d'autres régles que celles du Christianisme, qui sont reçûes généralement par tout. En effet, nous avons assez de maux à souffrir, & de péchés à commettre, sans que de nouvelles Constitutions fassent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes. C'est une folie de chercher loin des Cours une retraite où vous ayez plus de peine à vivre, & plus de facilité à vous damner que dans le commerce des hommes.

Je hais l'austérité de ces gens, qui pour donner au devoir plus d'étendue, ne laissent rien à la bonne volonté. Ils tournent tout à la néceffité d'obéïr, sans autre raison que d'éxercer toujours notre obéïssance, que de ce qu'ils se plaisent à jouir toujours de leur pouvoir. Or je n'aime pas l'assujettissement à

leur fantaisie ; je voudrois seulement de la docilité pour une bonne & sage discrétion. Il n'est pas juste que le peu de liberté que sauve la nature des loix de la politique & de celles de la Religion, vienne à se perdre tout à fait dans les Constitutions de ces nouveaux Législateurs ; & que des personnes qui entrent dans le Couvent par l'idée de la douceur & du repos, n'y rencontrent que de la servitude & de la douleur.

Pour moi, je m'y passerois volontiers des choses délicieuses, à un âge où le goût des délices est presque perdu : mais je voudrois toutes mes commodités dans un temps où le sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse, à mesure qu'il devient moins exquis pour ce qui nous plaît, & moins tendre pour ce qui nous touche. Ces commodités desirables à la vieillesse, doivent être aussi éloignées de l'abondance qui fait l'embarras, que du besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée ; je voudrois dans un Couvent une frugalité propre & bien entendue, où l'on ne regarderoit point Dieu comme un Dieu chagrin, qui défend les choses agréables parce qu'elles plaisent ; mais où rien ne plairoit à des esprits bien faits, que ce qui est juste ou tout à fait innocent.

A la prison de Monsieur Fouquet, Mon-

sieur le Maréchal de Clerembaut avoit la tête remplie de ces imaginations de retraite. » » Que l'on vivroit heureux, *me disoit-il*, en » quelque Société où l'on ôteroit à la fortu- » ne la jurisdiction qu'elle a sur nous ! Nous » lui sacrifions, à cette fortune, nos biens, » notre repos, nos années, peut-être inuti- » lement ; & si nous venons à posseder ses fa- » veurs, nous en payons une courte jouissan- » ce, quelquefois de notre liberté, quelque- » fois de notre vie. Mais quand nos gran- » deurs dureroient autant que nous, elles » finiront du moins avec nous-mêmes. Et » qu'ont fait des leurs ces grands favoris, qui » n'ont jamais vû interrompre le cours de » leur fortune ? Ne semblent-ils pas n'avoir » acquis tant de gloire, & amassé tant de » biens, que pour se préparer le tourment » de ne savoir ni les quitter, ni les retenir ? C'étoit-là ses entretiens ordinaires un mois durant que je fus avec lui ; & ce Courtisan agréable, dont la conversation faisoit la joie la plus délicate de ses amis, se laissoit posseder entiérement à ces sortes de pensées, quelquefois judicieuses, toujours tristes.

J'avoue qu'il y a des temps où rien n'est si sage que de se retirer : mais tout persuadé que j'en suis, je me remets de ma Retraite à la nature, beaucoup plus qu'à ma raison. C'est par ses mouvemens qu'au

milieu du monde, je me retire aujourd'hui du monde même. J'en ſuis encore pour ce qui me plaît : j'en ſuis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour je me dérobe aux connoiſſances qui me fatiguent, & aux converſations qui m'ennuyent : chaque jour je cherche un doux commerce avec mes amis, & fais mes délices les plus cheres de la délicateſſe de leur entretien.

De la façon que je vis, ce n'eſt ni une ſociété pleine, ni une Retraite entiére : c'eſt me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégoûté du vice comme trop groſſier, & bleſſé de la pratique de la vertu comme trop rude, je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la vieilleſſe, & qui ſont juſtement ſenſibles à proportion de ce que je puis encore agréablement ſentir.

Lorſque nous approchons du fatal monument,
La nature ſe plaît à vivre innocemment ;
Et la même autrefois qui dérégloit la vie,
D'un doux & ſaint repos nous inſpire l'envie.
Il n'eſt plus de beaux jours
Quand il n'eſt plus d'amours :
Mais notre eſprit défait de ſon ardeur premiere,
Garde pour ſon couchant une douce lumiere,
Qui nous fait oublier la plus vive ſaiſon
Par les derniers plaiſirs que donne la raiſon.

ENTRETIEN

De deux Dames avec une Religieuse, mal satisfaite de sa condition.

UNE DAME.

CONTEZ-NOUS un peu votre sort :
Que fait-on dans le Monastére ?
Madame & moi souhaitons fort
D'en apprendre tout le mystére.

LA RELIGIEUSE.

Sans égard au teint précieux
D'une beauté jeune & fleurie,
Celle qui se fouëtte le mieux,
De l'Abbesse est la plus chérie.
L'esprit est un mérite auprès d'elle odieux ;
Qui n'est pas imbécille y passe pour impie :
Un Directeur tendre & pieux
Avec une dévote amie,
Sur les autres impérieux
Veut exercer sa tyrannie ;
Notre Chœur est fastidieux,
J'en hais la fade mélodie :

Notre repas pernicieux,
La ſeule faim nous y convie ;
Car le troupeau religieux,
Qui ſouvent jeûne & toujours prie ;
Prend un appétit furieux
Et de tous mets ſe raſſaſie.
Un Prêcheur ignorant & vieux,
Avec grande cérémonie,
Touſſe, crache, léve les yeux ;
Et puis fait à la compagnie
Un long Sermon fort ennuyeux,
Dont il faut qu'on le remercie.
Après que le bon Pere a diſcouru des Cieux ;
Nous chantons Vêpres & Complies ;
Et le Salut fait les adieux
De notre méchante harmonie.
Suit le Soupé délicieux
D'une pomme cruë ou rôtie ;
Puis un ſommeil peu gracieux
Me tient au lit mal endormie,
Attendant l'ordre injurieux,
Qui m'en fait faire une ſortie
Par un tems froid & pluvieux ;
Enfin je me trouve aſſervie
A tant de peines en ces lieux ;

Qu'il me faut aspirer par force à l'autre vie.
Heureuse est une bonne Sœur,
Que cette espérance a charmée !
Mais il faut plaindre le malheur
Où tombe une pauvre enfermée,
Qui ne goûte point la douceur
Qu'apporte une si belle idée.
C'est un entretien assez doux,
A la plus prude, à la plus sage,
De songer quelquefois que la mort d'un époux
Rompt les liens du mariage:
Il n'en est pas ainsi chez nous;
Le mari qui nous tient en cage
Est éternel, & hors des coups,
Qui savent procurer le bonheur du veuvage.

LA DAME.

En vérité, ma Sœur, vos murmures sont grands.
Si c'est-là tout le mal qu'ont les Religieuses,
Vous traitez votre époux comme on fait les tyrans;
Et vos plaintes sur tout sont fort injurieuses.
Le Ciel nous a donné des états différens,
Mais nous n'en sommes pas pour cela plus heureuses:
Le chagrin des maris, l'embarras des enfans;
Des infidélités aux pauvres amoureuses

De qui les sots desirs ont été trop constans;
D'un amour emporté les suites trop fâcheuses;
D'un autre mieux conduit les égards trop gênans;
Les tendres mouvemens des ames vertueuses
Etouffés avec peine & toujours renaissans;
Le luxe des habits en quelques somptueuses,
Dont le crédit se perd avec tous les marchands;
La passion du jeu dans les nécessiteuses,
Le tourment qu'on se donne à disputer des rangs;
Une fiére hauteur que les impérieuses
Opposent vainement à la faveur du tems;
Un bas attachement, des foiblesses honteuses;
Qui ne servent de rien à l'intérêt des gens;
Le malheur du succès pour les ambitieuses,
Dont les cœurs élevés sont trop entreprenans;
L'inquiet mouvement qui perd des intrigueuses
Pour se mêler de tout avec trop peu de sens;
Voilà, ma chere Sœur, nos voluptés flatteuses:
Du Monde, qui vous plaît, voilà les doux présens;
Voilà ce grand bonheur qui vous rend envieuses.

LA RELIGIEUSE.

Ce lieu que mille fois j'ai nommé ma prison,
Sera votre Retraite assez-tôt, que je pense;
Car celle qui se voit dans l'arriére-saison,
Pourra faire l'expérience

Des Régles de notre Maiſon
Avec beaucoup de bienſéance.

L'AUTRE DAME.

A vous entendre diſcourir,
Trop heureux eſt le ſort des autres ;
Vous aimeriez, ma Sœur, à danſer, à courir ;
Nous aimerions en paix des jours comme les vô-
tres ;
Mais à ſon propre état chacun ſe doit tenir ;
Gardons notre embarras, dites vos Patenôtres ;
La ſageſſe eſt de bien ſouffrir.
Vous vos chagrins, & nous les nôtres.
Ecoutez vos devoirs, plûtôt que vos raiſons ;
Ayons plus de vertus chez nous que d'oraiſons :
Des maux qu'un Dieu ſouffrit ayez toujours l'image ;
Imitez-le dans ſes douleurs ;
Des biens que Dieu nous fait faiſons un bon uſage ;
Imitons-le dans ſes faveurs.
Vaincre de nos Amours la douce violence,
Ne permettre à nos cœurs que de juſtes deſirs ;
Un repos innocent, & d'honnêtes plaiſirs,
C'eſt pour nous aſſez de ſouffrance :
L'ordre nous coûte des ſoûpirs ;
Une bonne conduite eſt notre pénitence,

La

LA RELIGIEUSE.

Je ſens ranimer ma langueur
Par vos diſcours pleins de ſageſſe ;
Et ſi vous étiez mon Abbeſſe,
Rien n'égaleroit ma ferveur.

(*A la premiere Dame.*)

Pour vous, Madame la conteuſe
De tant de malheurs différens,
Ou faites chez vous la pleureuſe,
Ou ſoyez avec nous pénitente céans.



LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MONSIEUR
DE BONREPAUX;
A LONDRES. (1)

JE ne croyois pas, Monsieur, que les Négociations & les Traités vous laissassent penser à moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avoit érigé une Statue sur le sommet du Mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès de deux Dames qui me feront oublier les Traités & les Négociations, & peut-être les Rois aussi. Je voudrois que vous vissiez présentement Madame Hervart; on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain

(1) On a crû devoir mettre ici cette LETTRE, parce qu'elle sert à l'intelligence de celles qui suivent.

s'en étoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne est encore de celui-ci. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesses si mal plaisantes, elle a retenu la gaité & les graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré, qui véritablement nous négligent un peu; je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. Monsieur de Barillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisoient passer un vin médiocre, & une aumelette au lard, pour du nectar & de l'ambrosie. Nous pensions nous être repûs d'ambrosie, & nous soutenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les graces de la rue Saint Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates, à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foi, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte tantôt un mortel & tantôt un autre, & se moque du demeurant: sans considérer ni le Comte, ni le Marquis; aussi peu le Duc.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo;

Voilà la dévise. Il nous est revenu de Montpellier une des premieres de la troupe ; mais je ne voi pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses maniéres, elle ne relevera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ai rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhûme près, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhûmes, & je croi que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit été pleine que de ses louanges ; non qu'elle se souciât d'être louée ; elle le souffroit seulement, & ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vû le tems qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or,
Pour nous autres gens du bas monde)
J'ai vû, dis-je, le tems qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde ;
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange délicate
Avoit auprès d'elle son prix.

Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort, & s'il faut parler de bonne foi,
L'Eloge & les Vers sont pour elle,
Ce que maints Sermons sont pour moi.
J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniére ;
Mais puisque me voilà tombé sur la matiére,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi ;
Quarante beaux Esprits (1) certifieront ceci :
Nous sommes tout autant ; qui dormons comme d'autres
Aux Ouvrages d'autrui ; quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit ; si j'étendois la chose ;
Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,
Deviendroit, en Vers comme en Prose,
Ce que maints Sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc-là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame Hervart dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le parain de plusieurs

(1) Messieurs de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

belles, je veux & entend qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les Domaines que je possede sur le double Mont; & pour commencer,

C'est un plaisir de voir Silvie :
Mais n'esperez pas que mes Vers
Peignent tant de charmes divers;
J'en aurois pour toute ma vie.
S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des Cieux,
Ce quelqu'un, fût-il Roi des Cieux,
En auroit pour toute sa vie.
Votre ame en est encor ravie :
J'en suis sûr : & dis quelquefois,
» Jamais cette beauté divine
» N'affranchit un cœur de ses loix :
» Notre Intendant de la Marine (1)
» A beau courir chez les Anglois;
» Puisqu'une fois il l'a servie,
» Qu'il aille & vienne à ses Emplois,
» Il en a pour toute sa vie.
Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare & si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,

(1) Monsieur de Bonrepaux.

C'est un sort commun pour nous tous ;
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute sa vie.

J'ai tort de dire que *je m'en étonne*, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'une esprit doux, & qui l'aime de tout son cœur ? Vous voyez bien que toutes ces choses se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. J'ai tant de plaisir à en parler, que je reprendrai une autre fois la matiére. Que Madame Hervart ne prétende pas en être quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monsieur, en quel état est la chambre des Philosophes (1). Il sont cuits, & embellissent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir, avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes Philisophes cuits, j'ai voulu que Socrate,

(1) Monsieur de La Fontaine avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philosophes de l'Antiquité, qui faisoient l'ornement de sa chambre.

Et Saint-Diez, mon fidéle Achate,
Et de la gent porte-écarlate,
Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger Verger (1),
Puſſent avoir quelque Muſique,
Dans le ſéjour Philoſophique.
Vous vous moquez de mon deſſein:
J'ai cependant un Claveſſin.
Un Claveſſin chez moi! ce meuble vous étonne:
Que direz-vous ſi je vous donne
Une Cloris de qui la voix
Y joindra ſes ſons quelquefois?
La Cloris eſt jolie, & jeune, & ſa perſonne
Pourroit bien ramener l'Amour
Au philoſophique ſéjour.
Je l'en avois banni; ſi Cloris le ramene,
Elle aura chanſons pour chanſons.
Mes Vers exprimeront la douceur de ſes ſons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine;
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon déſormais,
Qu'à chanter les Cloris, & les laiſſer en paix.
Vous autres Chevaliers, tenterez l'avanture,
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau Berger (2)
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'eſt pas choſe qui ſoit sûre.

(1) L'Abbé Verger. (2) Pâris.

J'allois

J'allois fermer cette lettre quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à Madame de la Sabliere. Si j'eusse vû le témoignage si ample d'un souvenir à quoi je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure & l'étonnement; ou peut-être que je me serois tenu à une protestation toute simple, qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windsor. Il y a plusieurs choses considérables, entr'autres vos deux Anacréons, Monsieur de Saint-Evremond, & Monsieur Waller, en qui l'imagination & l'amour ne finissent point. Quoi ! être Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt deux ans ! Je n'espére pas du Ciel tant de faveurs : c'est du *Ciel* dont il est fait mention au Pays des fables que je veux parler ; car celui que l'on prêche à présent en France, veut que je renonce aux Cloris, à Bacchus & à Apollon, trois Divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me sera possible, & peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intérêts opposés ; & qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de Monsieur Waller,

que son approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci ayent le bonheur de vous plaire; (ils lui plairont par consequent) je ne me donnerois pas pour un autre ; & continuerai encore quelques années de suivre Cloris, & Bacchus, & Appollon, & ce qui s'ensuit ; avec la modération requise, cela s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez-vous point Madame de Bouillon, qui porte la joie par tout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie, qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princesse ? Sans lui,ce climat ne l'auroit point vûe; & c'est un plaisir de la voir, disputant, grondant, jouant, & parlant de tout avec tant d'esprit, que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du temps des Payens, on auroit déifié une quatriéme Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela Monsieur Waller. Mais qui est le Philosophe qu'elle a mené en ce Pays-là? La description que vous me faites de cette Riviere, sur les bords de laquelle on va se promener, après qu'on a sacrifié longtemps au sommeil; cette vie mêlée dePhilosophie, d'amour, & de vin, sont aussi d'un Poëte, & vous ne le pensiez peut-être pas être. La fin de votre Lettre, où vous dites que Monsieur Waller, & Monsieur de Saint-Evremond ne sont contens, que parce qu'ils

ne connoiſſent pas nos deux Dames, me charme. Auſſi je trouve cela très galant, & le ferai valoir dès que l'occaſion s'en préſentera. Sur tout je ſuivrai votre conſeil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez auſſi-tôt que les affaires le permettront. Monſieur Heſſein a la fiévre, qui lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, & puis a ceſſé; puis il eſt venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit été ſaigné trois fois juſques au jour d'hier. Je ne ſai pas ſi depuis on y aura ajoûté une quatriéme ſaignée. Il n'y a nul mauvais accident dans ſa maladie. Je ne doute point que les Hervart & les Saint-Diez ne faſſent leur devoir de vous écrire. Ce ſeront des Lettres de bon endroit, & ſi bon que je n'en ſai qu'un qui ſe puiſſe dire meilleur. Je vous le ſouhaite. Cependant, Monſieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, & croyez que je ſuis, *&c.*

A Paris le 31. *d'Août* 1687.



LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A
MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent si long temps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Isles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur cederois tout l'Océan même ; mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de Madame votre Sœur, que de l'Angleterre. On ne quitte pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde,

c'est-à-dire, d'enchantemens, & de graces de toutes sortes.

Moins d'amour, de ris & de jeux,
Cortége de Vénus sollicitoient pour elle,
Dans ce différend si fameux,
Où l'on déclara la plus belle
La Déesse des agrémens.
Celle aux yeux bleux, celle aux bras blancs,
Furent au Tribunal par Mercure conduites :
Chacune étala ses talens.
Si le même débat renaissoit en nos temps,
Le procès auroit d'autres suites,
Et vous, & votre sœur, emporteriez le prix
Sur les Clientes de Paris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auroient beau parler pour Cypris,
Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'amour, de jeux & de ris.
Vous excellez en mille choses,
Vous portez en tous lieux la joye & les plaisirs :
Allez en des climats inconnus aux Zéphirs,
Les champs se vêtiront de roses.
Mais comme aucun bonheur n'est constant dans son
cours,

Quelques noirs aquilons troublent de si beaux jours.
C'est-là que vous savez témoigner du courage,
Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir:
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage;
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir!

On m'a mandé que Votre Altesse étoit admirée de tous les Anglois, & pour l'esprit & pour les maniéres, & pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux, que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs: je me suis seulement apperçû qu'ils connoissent le vrai mérite, & en sont touchés.

Votre Philosophe a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce Systême que nous appellons la *Machine des Animaux*; & qu'un Espagnol l'avoit prévenu (1). Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, & ne sai que les Espagnols qui pûssent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelqu'Opinion de Descartes, répandue de côté & d'autre dans les ouvrages des Anciens, comme celle-ci; qu'il n'y a point de *Couleurs*

(1) Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle à l'Article PEREIRA.

au monde. Ce ne sont que de différens effets de la lumiére sur de différentes superficies. Adieu les lys, & les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur: & après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des Femmes?

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que fait Votre Altesse, & de ce qu'elle voudroit savoir, sans se donner d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie; mais je leur aprens que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de Livres, pourvû qu'ils soient bons.

Nul Auteur de renom n'est ignoré de vous;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers vos chiens ont beau se
battre,
Vous mettez le Hola en écoutant l'Auteur;
Vous égalez ce Dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me semble, Jule César; il faisoit à la fois quatre dépêches sur quatre matiéres différentes. Vous ne lui devez rien de

ce côté-là ; & il me ſouvient qu'un matin vous liſant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture, & à trois querelles d'Animaux. Il eſt vrai qu'ils étoient ſur le point de s'étrangler. *Jupiter le Conciliateur* n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, juſqu'où votre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille ſortes d'Ouvrages, & en jugez bien.

Vous ſavez diſpenſer à propos votre ei me,
Le pathétique, le ſublime ;
Le ſérieux, & le plaiſant,
Tour à tour vous vont amuſant.
Tout vous duit, l'Hiſtoire & la Fable,
Proſe & Vers, Latin & François:
Par Jupiter je ne connois
Rien pour nous de ſi ſouhaitable.
Parmi ceux qu'admet à ſa Cour
Celle qui des Anglois embellit le ſéjour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,
Anacréon & les gens de ſa ſorte,
Comme Waller, Saint-Evremond & moi,
Ne ſe feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacréon chez ſoi?
Qui banniroit Waller & la Fontaine?

Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi :
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrene,
Gens moins ridés dans leurs Vers que ceux-ci ?
Le mal est que l'on veut ici
De plus séveres Moralistes :
Anacréon s'y taît devant les Jansénistes.
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces Auteurs,
Pleins d'esprit, & bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une maniére ;
Les Sophocles du temps, & l'illustre Moliere,
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point,
Sur quoi ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son Ombre ; mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout-à-fait. Je m'en irai pour cela trouver un Gymnosophiste de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus. Il apprit tant de choses d'eux qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un vieux Poete. Vous & Madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre. Monsieur Waller, Monsieur de Saint-Evremond, le vieux Grec, & moi. Croyez,

vous, Madame, qu'on pût trouver quatre Poëtes mieux aſſortis ?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens,
Inſpirer le plaiſir, la triſteſſe combattre ;
Et de fleurs couronnés ainſi que le Printemps,
Faire trois cens ans à nous quatre.

Après une entrevûe comme celle-là, & que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs Eliſées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou ſix Anglois, & autant d'Angloiſes, (les Angloiſes ſont bonnes à voir, à ce que l'on dit.) Je ferai ſouvenir notre Ambaſſadeur, de la rue neuve des Petits-Champs, & de la dévotion que j'ai toujours eûe pour lui. Je le prierai, & Monſieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce ſont à peu près toutes les affaires, que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait auſſi deſſein de convertir Madame Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame Eland, parce que ce ſont des perſonnes que j'honore ; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les ſujets encore aſſez diſpoſés. Or je ne ſuis bon, non plus que *Perrin Dendin* (1), que quand les parties ſont

(1) Voyez RABELAIS Livre III, Ch. 39.

laſſes de conteſter. Une choſe que je ſouhaiterois avant toutes, ce ſeroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au Monarque ; mais je n'oſerois l'eſperer. C'eſt un Prince qui mérite qu'on paſſe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un Souverain, & de véritable paſſion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dûſſent faire en ces places-là.

Ce n'eſt pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur ;
Et STUART en ſon Royaume,
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un Amant à ſa Maîtreſſe.
Ennemi de la molleſſe,
Il gouverne ſon Etat
En habile Potentat.
De cette haute ſcience
L'Original eſt en France.
Jamais on n'a vû de Roi
Qui sût mieux ſe rendre Maître ;
Fort ſouvent juſques à l'être
Encor ailleurs que chez ſoi.
L'art eſt beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer :

Louis a sû s'y tracer
Un chemin par ses Conquêtes:
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'Histoire :
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces Moutons, Madame, c'est votre Altesse, & Madame Mazarin. Ce seroit ici le lieu de faire aussi son Eloge, afin de le joindre au vôtre: mais comme ces sortes d'Eloges sont une matiére un peu délicate, je croi qu'il vaut mieux que je m'en abstienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la loüange.
Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange,
Ne contenteroit pas en semblables desseins,
Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

Je suis avec un profond respect, &c.



RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A
MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.

SI vous étiez auſſi touché du mérite de Madame de Bouillon, que nous en ſommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous euſſiez trouvé des Dames qui vous connoiſſent autant par vos Ouvrages, que vous êtes connu de Madame de la Sabliere, par votre commerce & votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaiſir de vous voir, qu'elles ſouhaitoient fort : mais elles

ont celui de lire une Lettre assez galante & assez ingénieuse, pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivoit encore. Madame de Bouillon, Madame Mazarin, & Monsieur l'Ambassadeur, ont voulu que j'y fisse une espece de réponse. L'entreprise est difficile; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des Rois;
Ce sont des Dieux vivans que j'adore en silence
Loués à notre goût & non pas à leur choix,
Ils méprisent notre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelqu'autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits:
C'est, des vertus du temps, ôter la connoissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits;
Rendant toujours à leur puissance
A leurs volontés, à leurs loix,
Une parfaite obéissance.
Sans moi leur gloire a sçû passer les mers,
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée:
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma

Prose, après avoir lû le bel Eloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait, & sur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel; de savoir que d'agrément. En des contestations assez ordinaires, elle dispute toûjours avec esprit; souvent, à ma honte, avec raison; mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres, & que les délicats même auroient peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable.

Je passerai le chapitre de Madame Mazarin, comme celui des Rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, Monsieur, tout grand Poete que vous êtes, travaillez à vous former une belle idée; & malgré l'effort de votre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,
Fictions de la Poësie,
Dans vos chefs-d'œuvres inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés.
Loin d'ici figures usées,
Loin, comparaisons méprisées:
Ce seroit embellir la lumiére des Cieux,

Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.
Belle Greque, fameuse Héléne,
Ne quittez point les tristes bords
Où regne votre Ombre hautaine :
Vous êtes moins mal chez les morts ;
Vous ne souffrez pas tant de peine
Que vous en souffririez à voir tous les trésors
Que nature, d'une main pleine,
A répandu sur ce beau corps.
Quand le Ciel vous rendroit votre forme premiére,
Que vos yeux aujourd'hui reverroient la lumiére,
A quoi vous serviroient & ces yeux & ce jour,
Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour ?
Vous passez votre temps en vos demeures sombres,
A conter aux nouvelles ombres,
Amours, Avantures, Combats ;
A les entretenir là-bas
De la vieille guerre de Troye,
Qui sert d'amusement au défaut de la joye.
Mais ici que trouveriez-vous
Qui n'excitât votre courroux ?
Vous verriez devant vous des charmes ;
Maîtres de nos soupirs & de nos tendres larmes ;
Vous verriez fumer leurs autels,
De l'encens de tous les mortels,

Tandis

Tandis que morne & solitaire,
L'ame triste, l'esprit confus,
Vous vous sauveriez chez Homere,
Et passeriez les nuits avec nos Vossius,
A chercher dans un Commentaire
Vos mérites passés qu'on ne connoîtroit plus.
Belle Greque, fameuse Héléne,
Ne quittez pas les tristes bords
Où regne votre Ombre hautaine,
Tout regne est bon, & fût-ce chez les morts.
Et vous, Beautés, qu'on louë en son absence,
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,
Qu'on peut aimer où Mazarin n'est pas,
Empêchez-la de revenir en France:
Par tous moyens traversez son retour;
Jeunes beautés, tremblez au Nom d'Hortence;
Si la mort d'un Epoux la rend à votre Cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.
Mais à quoi bon tout ce discours
Que vous avez fait sur Héléne,
COMBATS, AVANTURES, AMOURS,
Ces TRISTES BORDS, & cet OMBRE HAUTAINE:
Sans vous donner excuse ni détours,
Je vous dirai, Monsieur de la Fontaine,

Que tels propos vous sembleroient bien courts
Si tel objet animoit votre veine.
La régle gêne, on ne la garde plus,
On joint Héléne au docte Vossius,
Comme souvent, de loisir, sans affaires,
On fait *dicter à quatre* Secretaires.
Les premieres beautés ont droit au merveilleux;
La basse vérité se tient indigne d'elles:
Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux,
Pour les Héros & pour les Belles.

La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez indifférent pour les louanges qu'on lui donne: mais quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, quelque sévére qu'il soit à lui-même, il ne laisse pas d'être touché secretement de ce que vous avez écrit pour lui. Je voudrois que ma Lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possedez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse:
Vous avez plus de feux que n'ont les jeunes gens;
Eux, moins que vous de goût & de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire quelque chose de votre morale.

S'accommoder aux ordres du destin ;
Aux plus heureux ne porter point d'envie ;
Du faux esprit que prend un libertin,
Avec le temps, connoître la folie :
Et dans les Vers, Jeu, Musique, bon Vin ;
Passer en paix une innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.

Monsieur Waller, dont nous regrettons la perte, a poussé la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans (1) :

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste & malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute Muse est morte ;
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel Orphée, ô vous de qui la veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,
Et le Dieu son époux, si terrible, dit-on,
Daignez, tout-puissant la Fontaine,
Des lieux obscurs où notre sort nous méne,
Tirer Waller au lieu d'Anacréon.

Mais il n'est permis de demander ces sor-

(1) M. Waller mourut le 31. d'Octobre 1687.

tes de soulagemens qu'en Poësie ; on sait qu'aucun mérite n'exemte les hommes de la nécessité de mourir, & que la vertu d'aucun charme, aucune priere, aucuns regrets ne peuvent les rendre au monde, quand ils en sont une fois sortis.

Si la bonté des mœurs, la beauté du génie,
Pouvoient sauver quelqu'un de cette tyrannie ;
Que la Mort exerce sur tous ;
Waller, vous seriez parmi nous.
Arbitre délicat en toute compagnie,
Des plaisirs les plus doux.

Je passe de mes regrets pour la Muse de M. Waller, à des souhaits pour la vôtre.

Que plus long-temps votre Muse agréable
Donne au public ses Ouvrages galans !
Que tout chez vous puisse être CONTE & FABLE,
Hors le secret de vivre heureux cent ans !

Il ne seroit pas raisonnable que je fisse tant de vœux pour les autres, sans en faire quelqu'un pour moi.

Puiſſe de la beauté le plus parfait modèlle,
A mes vers, à mes ſoins, laiſſer leurs foibles droits;
Que l'avantage heureux de vivre ſous ſes loix
Me tienne lieu de mérite auprès d'elle!
Que le feu de ſes yeux m'inſpire les eſprits
Qui depuis ſi long-temps m'ont conſervé la vie!
Qu'une ſecrette ardeur anime mes Ecrits!
Que me ſerviroit-il de parler d'autre envie?
Où ceſſe l'amoureux deſir
Il faut que la raiſon nous ſerve de plaiſir.

REPONSE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

NI vos leçons, ni celles des neufs Sœurs
N'ont ſçû charmer la douleur qui m'accable:
Je ſouffre un mal qui réſiſte aux douceurs

Et ne sçaurois rien penser d'agréable.
Tout Rhumatisme, invention du diable;
Rend impotent & de corps & d'esprit;
Il m'a fallu, pour forger cet Ecrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi, dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux Vers,
A votre Prose, & galante & polie.
Deux Déités par leurs charmes divers,
Ont d'agrémens votre lettre remplie:
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens;
Le mal me tient, Hortence vous amuse,
Cette Déesse, outre tous vos talens,
Vous est encore une dixiéme Muse:
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussi-tôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me louez de mes Vers & de ma Morale, & cela de si bonne grace, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'Eloge qui vient de vous,
Est glorieux & bien doux :
Tout le monde vous propose
Pour modele aux bons Auteurs;
Vos beaux Ouvrages sont cause,
Que j'ai sû plaire aux neuf Sœurs.
Cause en partie, & non toute;
Car vous voulez bien sans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens :
Je ne sai qui fut son Maître ;
Que ce soit qui le peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliois Maître François (1), dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de Maître Vincent, & celui de Maître Clément. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railler; où vous excellez, je prétens en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hipocrene; (bien

(1) Rabelais.

entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent.) Nous serons entourés de Nimphes & de Nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les voi d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration & avec finesse.

Vous possedez cette Science ;
Vos jugemens en sont les regles & les loix ;
Outre certains Ecrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortence & les deux Rois.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi bien à Madame Mazarin qu'aux deux Princes ; vous me faites son Portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des Beautés & des Graces à ma fantaisie. Si j'entreprens d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour, si je me laissois rebuter par de telles difficultés. Il faut vous représenter votre Héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi,

que

que l'on a crû jusqu'ici ne savoir représenter que des Animaux. Toutefois, afin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le Pays des Muses, & n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là, j'ai passé au Pays des Graces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les jeux & les ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi, le mieux que je puisse faire, est de dire tout simplement que rien ne manque à votre Héroïne de ce qui plaît, & de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage ?
Hortence eut du Ciel en partage
La Grace, la Beauté, l'Esprit ; ce n'est pas tout :
Les qualités du cœur ; ce n'est pas tout encore :
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France :
Votre Héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ses dévots à toute outrance,
Faites-nous l'Eloge d'Hortence !
Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux Saint-Evremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puisque vous voulez que la gloire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allât au-delà ; ne dormons ni vous, ni moi, que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table ronde ; aussi bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en notre équipage ; & au haut de ces deux tentes, les deux Portraits des Divinités que nous adorons.

Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,
Nos Hérauts publieront ce Ban à haute voix :
MARIANE sans pair, HORTENCE sans seconde,
Veulent les cœurs de tout le monde.
Si vous en êtes crû, le parti le plus fort
Panchera du côté d'Hortence ;
Si l'on m'en croit aussi, Mariane d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortence ou Mariane, il faut y venir tous :
Je n'en sai point de si profane
Qui d'Hortence évitant les coups,
Ne cede à ceux de Mariane.
Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur

Que ſans égard à notre ardeur,
Il faſſe le partage; à moins que des deux Belles
Il ne puiſſe accorder les droits.
Lui dont l'eſprit foiſonne en adreſſes nouvelles
Pour accorder ceux des deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma ſanté; autrement il me faudroit chercher en litiere les avantures. On m'appelleroit le *Chevalier du rhumatiſme*; Nom qui, ce me ſemble, ne convient guére à un Chevalier errant. Autrefois que toutes ſaiſons m'étoient bonnes, je me ſerois embarqué ſans raiſonner.

Rien ne m'eût fait ſouffrir, & je crains toute choſe;
En ce point ſeulement je reſſemble à l'Amour:
Vous ſavez qu'à ſa Mere il ſe plaignit un jour
Du pli d'une feuille de Roſe.
Ce pli l'avoit bleſſé. Par quels cris forcenés
Auroit-il exprimé ſa plainte,
Si de mon rhumatiſme il eût ſenti l'atteinte?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'eſt dommage que Monſieur Waller nous ait quittés, il auroit été du voyage. Je ne

devrois peut-être pas le faire entrer dans une Lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je croi toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au de-là du Fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, & c'en est peut-être un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elisées:
Ils veulent tous en leurs départemens
Waller pour hôte, Ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit: *J'ai vos raisons pesées.*
Cet Homme sut en quatre Arts exceller,
Amour & Vers, Sagesse & Beau parler;
Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine?
» Sire Pluton, vous voilà bien en peine
» S'il possedoit ces quatre Arts en effet,
» Celui d'Amour, c'est chose toute claire;
» C'est un métier qui les autres fait faire

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, & suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous, du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre ;
Mais la raiſon m'oblige à vivre
En ſage citoyen de ce vaſte Univers ;
Citoyen qui voyant un Monde ſi divers,
Rend à ſon Auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux Vers, les doux ſons ;
Il eſt vrai, ſont peu néceſſaires :
Mais qui dira qu'ils ſont contraires
A ces éternelles leçons ?
On peut goûter la joye en diverſes façons ;
Au ſein de ſes amis répandre mille choſes,
Et rechercher de tout les effets & les cauſes ;
A table, au bord d'un bois, le long d'un claire ruiſſeau,
Raiſonner avec eux ſur le Bon, ſur le Beau ;
Pourvû que ce dernier ſe traite à la légere,
Et que la Nimphe ou la Bergere
N'occuppe notre eſprit & nos yeux qu'en paſſant.
Le chemin du cœur eſt gliſſant ;
Sage Saint-Evremond, le mieux eſt de m'en taire ;
Et ſurtout n'être plus Chroniqueur de Cythere,
Logeant dans mes Vers les Cloris,
Quand on les chaſſe de Paris.
On va faire embarquer ces belles,

Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours (1);
Que maint Auteur puisse avec elles,
Passer la Ligne pour toujours,
Ce seroit un heureux passage!
Ah! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour appanage!
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhûmatisme, va-t-en. Suis-je ton héritage?
Suis-je un Prélat? Crois-moi, consens à notre adieu:
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes Vers comme toi deviennent mal-plaisans.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans,
Fera sans ton secours cette métamorphose;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Evremond, vous vous moquez de moi:
De bonne heure! Est-ce un mot qui me convienne encore!
A moi qui tant de fois ai vû naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend.

Madame de la Sabliere se tient extréme-

(1) Dans le temps que M. de la Fontaine écrivit cette LETTRE, on fit enlever à Paris un grand nombre de Courtisanes, qu'on envoya peupler l'Amérique.

ment honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'espere que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, & que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, Monsieur, & vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, Votre, &c.

A Paris, ce 18. Décembre 1687.

SUR LA MORT DE MONSIEUR LE MARECHAL DE CREQUI. (1)

CREQUI, dont le mérite eut pour nous tan de charmes,
Dont la valeur faisoit l'ordinaire entretien;
Honneur des Lettres & des Armes;
Contre nos ennemis le plus ferme soutien,
Et pour eux un sujet d'éternelles allarmes:
De tant de qualités il ne te reste rien;

(1) Le Maréchal de Créqui mourut en 1687.

CREQUI, nos soupirs & nos larmes,
Nos regrets aujourd'hui sont ton unique bien.

LETTRE
A MONSIEUR ***

JE n'ai jamais vû de question agitée si longtemps, & si fortement que celle de l'HONNEUR & de la RAISON l'a été chez Madame Mazarin; & ce qu'il y a eu de merveilleux, c'est que les Disputans ont passé l'un & l'autre dans le parti de leur adversaire sans y penser.

Monsieur de Villiers, le tenant de l'*Honneur* & de la *Raison* (1), a soutenu son sentiment avec tant d'ardeur & de véhémence, qu'il sembloit favoriser les passions par ses mouvemens propres. Madame Mazarin qui faisoit l'office de l'assaillant, attaquoit les ennemis jurés des plaisirs, avec tant de sang froid, qu'elle sembloit être dans l'intérêt de la *Raison*. Elle ne laissoit pas de demander à M. de Villiers ce que c'étoit que l'HON-

(1) M. de Villiers, un des Receveurs de l'Echiquier, tournoit toujours la conversation sur l'*Honneur* & sur la *Raison*.

NEUR & la RAISON. Monsieur de Villiers répondoit que c'étoit assez pour lui qu'il y eût telles choses dans le monde, sans qu'il eût besoin de les définir. Il ne laissa pas d'apporter quelques définitions un peu vagues; & comme il voyoit que la compagnie ne s'en contentoit pas trop, il alloit passer aux exemples, quand la Musique vint à propos pour finir la contention, & appaiser des esprits, qui commençoient plus que raisonnablement à s'échauffer.

LES NOCES D'ISABELLE;

SCENE EN MUSIQUE.

UN VIEUX POETE, UN JEUNE MUSICIEN, ISABELLE, MILONIO.

LE POETE *à Isabelle.*

ON vous trouve belle,
Chacun vous le dit;
Mais être cruelle,
Nourrie à Madrid,

C'eſt, Dame Iſabelle,
Choſe aſſez nouvelle,
Qui ſur mon eſprit
A peu de crédit.

Les Violons répetent l'Air entier.

LE MUSICIEN.

Chaſſons de notre ame
L'amoureux tourment;
Heureuſe une Dame,
Heureux un Amant
Qui donne à ſa flâme
Prompt contentement.

Les Violons répetent l'Air entier.

ISABELLE.

Que dure en notre ame
L'amoureux tourment;
Heureuſe une Dame,
Heureux un Amant
Qui garde ſa flâme
Eternellement.

Les Flûtes.

LE POETE.

Bien que chaque jour un rhume me mette
En vieillard caduc proche du trépas;
J'eſpere au braſier de l'Eſpagnolette,

Aux feux souterrains, au fond des appas,
Que je trouverai la vigueur secrette,
Qu'un plus jeune ailleurs ne trouveroit pas.

LE MUSICIEN.

Avant que de tenter la douteuse carriere
Tu devrois imiter les dévots Amadis,
En faisant au ciel ta priere,
Comme ces Preux faisoient au temps jadis.

LE POETE.

Pourquoi d'inutiles paroles
Irois-je fatiguer les cieux ?
Avec les Dames Espagnoles
Il n'est gens ni foibles, ni vieux.

LE MUSICIEN.

Si la vertu de tes paroles
N'obtient un Miracle des cieux,
Avec tes Dames Espagnoles
Tu seras bien foible & bien vieux.

UN TRIO.

Voix, Instrumens,
Agréable Harmonie,
De nos sons différens
Soit la douceur unie.

ISABELLE.

Faites que nos tendres accens
Expriment bien nos desirs innocens.

LE POETE.

Jeunes & vieux, chantons tous qu'une Belle
Née à Madrid doit être moins cruelle :
Que chacun tâche à flatter ses desirs
Par des Amours, des Jeux, & des Plaisirs.

Les Violons.

ISABELLE.

L'Espagnolette
N'est point coquette :
C'est flater envain ses desirs
Que d'en esperer des plaisirs.

Les Flûtes.

LE POETE & LE MUSICIEN *ensemble*

L'Espagnolette
N'est point coquette ;
Mais sans trop flatter nos desirs
Nous en esperons des plaisirs.

Les Violons.

UN TRIO.

Non, non, c'est flater vos desirs
Que d'en esperer des plaisirs :
Non, non, non, non, c'est flater vos desirs

Que d'en eſperer des plaiſirs.

ISABELLE.

Que Don Milonio s'apprête ;
Sans lui point d'amoureuſe fête ;
Pour trouver un moment ſi doux
Il faut devenir mon Epoux.

MILONIO.

Parlez, Vieillard; parlez, Paiſible (1)
Goûterez-vous un bonheur ſi ſenſible ?

LE POETE.

Je veux bien lui donner ma foi.

LE MUSICIEN.

Je veux bien vivre ſous ſa loi.

MILONIO.

Et pour vous, Madame Iſabelle ?

ISABELLE.

Autant que je pourrai, je leur ſerai fidelle.

LE POETE & LE MUSICIEN *enſemble*.

Dépêchez-vous, le temps ſe pert.

MILONIO.

Conjungo vos tout le Concert,
Et dure à jamais l'Alliance
Entre la Caſtille & la France.

(1) Fameux Muſicien.

LE CHOEUR.

Et dure à jamais l'alliance
Entre la Caſtille & la France.

ISABELLE.

Que d'Epoux à Londres, à Paris,
Pluralité ſoit établie:
Pour venger les Femmes d'Aſie,
Ayons ici des ſérails de Maris.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Noces d'Iſabelle
Choſe nouvelle:
Chantons tous
Pluralité d'Epoux.
Le Vieillard fournira tous les jours.
Oilles, perdrix, & vin nouveau pour elle;
Paiſible aura ſoin des amours
Pour ſervir à toute heure la belle.

Les Violons & les Voix.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais uniſſons nos vœux,
Et conſervons de ſi beaux nœuds.

Les Violons & les Hautbois.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Nôces d'Iſabelle,
Choſe nouvelle,

Chantons tous,
Pluralité d'Epoux.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais unissons nos vœux,
Et conservons de si beaux nœuds.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON, SUR SON DE'PART D'ANGLETERRE.

VOUS nous avez sauvé les larmes
Qu'on répand aux tristes Adieux;
Mais le souvenir de vos charmes
Tous les jours en coûte à nos yeux.
Monsieur l'Ambassadeur (1) a bien voulu paroître
Capable de ce déplaisir,
Quand les soins de servir son maître,
De pouvoir s'affliger lui laissoient le loisir.

(1) Monsieur de Barillon.

Monsieur de Bonrepaux a loué le mérite
De votre résolution,
Et parle hautement à la Cour, en visite,
Du brio de votre action.
Un Héros tout à vous, & sur mer, & sur terre (1)
Retourne glorieux d'avoir eu dans son sein
La confiance d'un dessein,
Qui sentoit la ruse de guerre.
Tel sur qui vous avez, dites-vous le cœur net (2);
A fait cent & cent vœux pour votre heureux passage;
Pour ses propres périls il garde son courage,
De vos moindres dangers il paroît inquiet.
La belle & dolente Duchesse (3)
Porte dans le Jeu sa langueur,
Et nous découvre la tristesse
Que votre prompt départ a laissé dans son cœur,
Là, par amusement tentant une fortune
Qui l'attire en public, en secret l'importune;
Là, voyant des Metteurs l'étrange emportement,
Rêveuse, elle s'attache à votre éloignement;
Et malgré qu'elle en ait, la douleur & les larmes

(1) Le Marquis de Miremont.
(2) Le Comte de Roye.
(3) Madame Mazarin.

Qu'elle

Qu'elle voudroit cacher, embelliſſent ſes charmes,
Dans un état ſi languiſſant
Elle empoche quelques guinées
Du jeu prudemment détournées,
Pour ſe donner entiere à l'ennui qu'elle ſent.
Hélas que ne peut point l'amitié ſur une ame!
Elle ſe retire à l'inſtant;
Je connois votre cœur, Madame,
Vous en ferez pour elle autant.
Ce n'eſt plus que condoléance,
Mademoiſelle (1) s'attendrit,
Et fait paſſer pour impudence
L'air libre de quiconque rit.
La douleur fait la bienſéance,
Le ton lugubre eſt en crédit;
Par tout on pleure votre abſence,
Hors chez les Banquiers où l'on dit
Qu'il paroît beaucoup de conſtance.
Le Ponte ici déconcerté,
Va demandant à tout le monde,
Si l'appui des Metteurs s'eſt enfin abſenté.
» N'aurons-nous plus, dit-il, d'autorité qui gronde
» Un Tailleur inſolent prêt à nous déſoler;
» Et, ſi nous le volons, qui fierement réponde,

(1) Mademoiſelle Béverweert.

» Et soutienne les Droits qu'a le Ponte à voler ?
Dix femmes, comme échos, répetent à la ronde
En *soutenant les Droits qu'a le Ponte à voler.*
Le spectateur oisif, & stérile en guinées ;
Attendant du souper le desiré moment,
Se joint à ces infortunées,
Heureux de pouvoir dire un mot impunément.
De nos joueurs d'Echets les ames condamnées
A rêver éternellement,
De leur profond silence ont été détournées ;
Et tous les corps unis ont crié hautement :
Qu'elle revienne promptement,
Je me ressens de la misere
Où les Pontes sont destinés,
Monsieur Mata me désespere,
Madame, au nom de Dieu. Madame, revennez.



JUGEMENT
SUR LES TROIS
RELATIONS DE SIAM,
ET
SUR LE LIVRE
DE CONFUCIUS.
A MONSIEUR
LE FEVRE. (1)

J'AI lû avec soin les trois Relations de SIAM, que vous m'avez envoyées, & voici le Jugement que je fais de leurs Auteurs.

Monsieur le Chevalier de CHAUMONT (2) nous apprend peu de chose des Nations

(1) M. le Févre a sû joindre aux lumieres d'un habile & judicieux Médecin, toutes les qualités d'un galant homme.

(2) RELATION *de l'Ambassade de M. de Chaumont à la Cour du Roi de Siam*, imprimée en 1686.

qu'il a vûës. Occupé de son caractére, il n'a pû contenter sa curiosité dans le voyage, ni satisfaire la nôtre à son retour : mais quiconque aspire à l'honneur de l'Ambassade, ne sauroit apprendre de personne mieux que de lui, la hauteur & l'exactitude qu'on doit avoir aux moindres cérémonies.

Le Pere TACHARD (1) a les talens de Missionnaire pour toutes sortes de Religions; capables de planter la Foi des Orientaux dans l'Europe, comme celle des Européens dans l'Orient; aussi propres à faire des Talapoins à Paris, que des Jesuites à Siam.

M. l'Abbé de CHOISI (2) m'ennuye fort avec son Journal de vents & de routes ; mais les Lettres où il parle de lui me réjouissent. Je suis ravi de le voir se faire Prêtre, pour avoir l'occupation de dire la Messe dans l'inutilité où il se trouve sur le vaisseau. Il écrit naturellement ; & à lui rendre justice, il n'y a point de voyageur moins entêté qu'il est du faux merveilleux. Il n'est pas fâché de paroître sur un grand Eléphant ; de se trouver devant le Roi avec Monsieur l'Ambassadeur, & Monsieur l'Evêque ; d'entretenir en particulier

(1) VOYAGE *de Siam, des Peres Jesuites, envoyés par le Roi aux Indes & à la Chine*, &c. publié en 1686.

(2) JOURNAL *du Voyage de Siam*, imprimé en 1686.

Monsieur Constance : mais il n'en juge pas la simphonie de ce pays-là moins détestable ; la Comédie Chinoise & l'Opera Siamois, ne l'en accommodent pas mieux ; il n'en trouve pas la Peinture meilleure que la Musique. Pour les rafraîchissemens & pour les régals, poules, canards, cochons, ris éternel : chose triste au goût de Monsieur l'Abbé, malgré l'esprit de mortification que lui donne sa condition nouvelle.

Le Tonquin & la Cochinchine sont peu de chose ; ces Royaumes-là ont besoin d'être embellis par des imaginations amoureuses de merveilles étrangeres. J'ai passé de ces relations au livre de CONFUCIUS (1) le plus ennuyeux Moral que j'aye jamais lû. Ses Sentences sont au-dessous des Quatrains de Pibrac, où il est intelligible : au-dessus de l'Apocalypse, où il est obscur.

(1) CONFUCIUS, *Sinarum Philosophus, sive Scientia sinica latinè exposita*, &c. publié par le Pere Couplet en 1687.

Vous aurez bientôt la Relation du Pere Magaillans, attendue impatiemment par les amateurs des merveilles étrangéres. Ces Messieurs trouveront à se consoler des vérités simples & sensées du Pere Couplet (1), dans les exagérations du Portugais, plus entêté du merveilleux, qu'attaché sévérement au véritable. Ils verrònt dans ce Livre curieux les douze Excellences de la Chine, à l'éxemple de douze Excellences de Portugal, que l'Auteur a bien voulu donner aux Chinois (2).

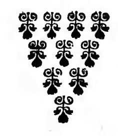
Quel Pays que cette Chine, à ce que j'ai appris du sincere & judicieux Pere Couplet (3)! Point de blé à Pékin, point de vin dans tout l'Empire, point d'huile d'olive, point de beurre, point d'huîtres! On y trouve de la Peinture sans ombre, de la Musique sans parties, des Palais de bois sans architec-

(1) Le Pere Couplet publia en 1688. l'HISTOIRE *d'une Dame Chrétienne de la Chine, où par occasion les usages de ces Peuples, l'établissement de la Religion, &c. sont expliqués.*

(2) Le Pere Magaillans, Jesuite Portugais, mort à la Chine en 1677. laissa un Manuscrit, intitulé, LES *douze Excellences de la Chine*, qui a été traduit du Portugais en François, & publié à Paris en 1686. sous le titre de NOUVELLE *Relation de la Chine, contenant la description des particularités les plus considérables de ce grand Empire.*

(3) M. de Saint-Evremond avoit vû le Pere Couplet en Angleterre.

ture ; beaucoup de Sciences perduës, à ce qu'on dit ; une ignorance presque de toutes choses, à ce qu'on voit ; un Aphabet de soixante mille lettres ; une Langue toute de monosyllabes. Il n'y auroit point de Géométrie, point d'Astronomie, si le zele des conversions n'y faisoit aller des Jésuites, qui doivent la tolérance de notre religion, après la grace de Dieu, aux Calendriers & aux Almanachs. Vous voyez qu'il manque bien des choses à ce Pays si renommé : mais en récompense la Morale y est bonne, la Politique excellente, le Peuple innombrable, les Sujets obéissans, & le plus grand des Empereurs, moderé.



A

A

MONSIEUR LE COMTE

DE

GRAMMONT. (1)

A Ce fameux évenement
Pour témoigner l'excès de son contentement,
La Cour de France nous envoye
Celui-même qui fait sa joye :
Lui qui chasse pleurs & soupirs
Dans un vrai sujet de tristesse,
Et qui dans les tems d'allégresse
Augmente encore les plaisirs.
Il est vrai que son enjoûment
Auprès de l'Archiduc n'eût pas beaucoup à faire :
Le bon Prince rioit fort difficilement :
Une gravité trop févere,
Estimoit médiocrement

(1) M. le Duc d'Orléans l'avoit envoyé en Angleterre en 1688. pour complimenter le Roi sur la Naissance du Prince de Galles.

Le mérite agréable, & le talent de plaire.
Comte, vous n'aurez point d'Archiduc en ces lieux;
Le goût délicat de la Reine
Vous est un gage précieux,
Que tous vos agrémens seront connus sans peine;
Ajoûtons aux talens de Cour,
D'avoir couru toute la terre;
Donné trente étés à la guerre
Et quarante hivers à l'amour.
Faut-il un Gouverneur? on a l'expérience;
Faut-il un Envoyé? l'on a la suffisance;
Et sans nous amuser en discours superflus,
Le Ministre succede au Héros qui n'est plus.
Celui qui se plaisoit au tumulte des armes:
Qu'on voyoit intrépide au milieu des allarmes;
Comme tout change avec le temps,
Laisse aller le Roi dans ses camps;
Et l'attend au retour pour lui parler d'affaire,
Quand il est nécessaire.
Je ne reconnois plus la martiale ardeur
De son héroïque génie;
Nonce, Ministre, Ambassadeur,
Sont aujourd'hui sa compagnie.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE vous ſupplie de m'excuſer, Madame, ſi je ne me trouve point au repas où vous me faites l'honneur de me convier ; un infirme ne doit pas être ſouffert dans la compagnie des gens qui ſe portent bien. Je m'en abſtiendrai donc par la juſtice que je me fais, & que vous avez la bonté de ne me pas faire. Mon infirmité eſt aſſez connue ; la ſanté de vos autres conviés ne l'eſt pas moins : je commencerai par l'heureuſe conſtitution de Monſieur l'Ambaſſadeur (1).

Monſieur l'Ambaſſadeur a la ſanté d'athlete,
Habitude pleine & parfaite,
Selon notre Hippocrate à craindre quelquefois :
Cependant il pourra ſe paſſer d'Eſculape,
Un auſtere diſcours des herbes de la Trape,

(1) Monſieur de Barillon.

Servira de diete une ou deux fois le mois (1)

Malgré cette rude bataille
Que nature essuye en la Taille,
Canaple (2) a conservé son visage fleuri :
Sa vigueur n'est pas redoutable,
Mais il est assez agréable,
Pour allarmer encore un timide mari.
Comte (3), galant, époux & pere même;
Qui possedez dans un degré suprême
Plus de talens & de perfections
Qu'il n'en faudroit pour vingt conditions;
Aimable Comte à qui les destinées
Laissent l'humeur des plus jeunes années,
Que tenez-vous de l'arriere-saison
Qu'un peu plus d'ordre, un peu plus de raison?
Vous retenez de votre premier âge
Un tendre cœur qu'aisément on engage;
Vous retenez une ardeur pour le jeu,
A quoi l'Amour oppose en vain son feu;
Puisque Morin a les soins & les veilles,
Que refusez à Dames sans pareilles:

(1) Voyez vers la fin du V. Tome, le BILLET à M. *Silvestre*, qui commence : *Deux de vos amis*, &c.
(2) Le Marquis de Canaple.
(3) Le Comte de Grammont.

C'est assez fait pour le jeu, pour l'amour,
Et l'esprit mûr mérite bien son tour.
De temps en temps certain air de sagesse
Qu'un politique auroit en sa vieillesse,
Un entretien sérieux ou sensé;
Montre le fruit de votre âge avancé,
Si mon Héros demandoit davantage
Que d'être Amant, d'être Joueur & Sage.

Ajoutons-y *l'Original*,
Qui n'aura jamais son égal:
Ajoûtons-y la noble *Vie*
Tant admirée & peu suivie (1)
Afin qu'on trouve ramassés
Eloges présens & passés.

Vous l'entendez sans qu'on la nomme,
Celle que je veux dire en disant la *Beauté*;
Jamais expression n'eut moins d'obscurité;
C'est l'honneur de la France & la gloire de Rome.
La Beauté qu'avec tant de soin
Jadis la nature a formée,
Eut pour résister au besoin

(1) Voyez Tome II. page 341. & le Tome III. page 372.

Jadis la Grecque & la Romaine
S'amusoient à filer la laine:
On ne file plus aujourd'hui.
C'est amour, jeu, repas, ou bien mortel ennui.

J'ai commencé ma Lettre par des excuses de ne me trouver point à votre repas: Je la finis, Madame, par de très-humbles remercimens de l'honneur que vous m'avez fait de m'y convier.

LE POUVOIR DES CHARMES DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

DEMANDEZ-vous à quel usage
Hortence aime à porter des Fleurs,
C'est pour effacer leurs couleurs
Par celles de son beau visage.

Le teint de nos jeune s Philis
N'ose exposer roses ni lis :
Les plus beaux yeux baissés de honte
Trouvent un feu qui les surmonte :
L'étude des ajustemens ,
La richesse des ornemens ,
L'artifice de la parure ,
Tout se perd, ou se défigure
Auprès de ses charmes puissans ,
Dont le vrai naturel est maître de nos sens.
Ah ! qu'il nous coûte cher de la trouver si belle !
Nous perdons le plaisir de la diversité ,
Il n'est plus pour nos cœurs d'impression nouvelle ;
Par trop d'attachement à la même beauté ,
On ne sauroit plus aimer qu'elle ;
De ce charme une fois goûté
L'habitude continuelle
Devient une nécessité.
Quand la dévotion a son ame tentée
Par la triste douceur de ses dolens appas ;
Et que l'esprit du ciel enfin l'a dégoûtée
Des plaisirs naturels que l'on trouve ici-bas ;
On la suivroit au Monastere ,
Avec elle on prendroit la haire ;
Et ce qui doit être compté

Pour le grand coup d'autorité,
Miremont auroit de la joye
De renoncer à la Savoye (1)
A sa Suite, à toute sa Cour;
Pour lui témoigner son amour.
Par mille endroits cette beauté nous frape:
Qui n'oseroit en Amant s'attendrir (2)
Parle en dévot des Herbes de la Trape,
Dont avec elle il voudroit se nourrir.
Quelqu'un sans murmure & sans plainte;
Souffre sa douloureuse atteinte;
L'autre impétueux en discours
La maudit & l'aime toujours.
Tel à qui ses beaux yeux feront toujours la guerre,
Se cache autant qu'il peut sa secrete langueur,
Et se prend à l'air d'Angleterre
Des maux dont la source est au cœur (3).
Son propre sexe y rencontre sa peine;
Une orgueilleuse liberté
Qui se moquoit de toute chaîne
A soumis enfin sa fierté.

(1) Eglise que Charles II. donna, en 1661. aux Protestans François, à Londres, dans le vieux Palais de la Savoye.
(2) Monsieur de Barillon.
(3) Le Marquis de Saissac.

Qu'avez-vous fait, Mademoiſelle (1)
De ce cœur jadis ſi rebelle?
A la honte de la raiſon
Qui vous avoit ſi bien ſervie,
Vous éprouvez la tyrannie
Du charme impérieux qui nous tient en priſon.
Vainement à ſes yeux j'oppoſe ma ſageſſe,
Eſperant que mon cœur en ſera défendu :
» Hélas! me dit-elle ſans ceſſe,
„ N'ai-je pas aſſez combattu?
» Puiſque celui de Lot aujourd'hui s'eſt rendu
» C'eſt en vain que pour vous la raiſon s'intéreſſe.

(1) Mademoiſelle de Béverwert.



LETTRE
A MONSIEUR
DE LA BASTIDE. (1)

Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada. (2)

IL n'est pas possible, Monsieur, de mieux expliquer la question que vous l'avez expliquée ; mais il paroît que vous la décidez plutôt par rapport au génie d'Horace, que par les vraies notions qu'on peut avoir de la chose dont il s'agit. Croyez-vous que si Malherbe avoit souhaité à quelqu'un de ses amis un heureux passage de Caen à Londres, il eût eu d'autre objet que la Mer qui sépare la

(1) M. de La Bastide est connu par sa RE'PONSE à M. l'Evêque de Meaux, par sa révision des PSEAUMES de Marot & de Beze, & par quelqu'autres Ouvrages. Il sortit de France en 1687. & mourut à Londres le 15. de Mars 1704.

(2) Horat. ODAR. *Lib. I. Ode III.*

France de l'Angleterre ? Il auroit pû s'étendre poëtiquement sur les tempêtes, les gouffres, les bancs ; sur toutes sortes d'écueils, mais toujours par rapport au trajet que son ami auroit eu à faire.

Le génie moderne qu'une nature moins élevée a laissé dans la dépendance de l'ordre & de la raison ; ce génie n'auroit pas la hardiesse de s'élever tout d'un coup à la création du Monde, & à la séparation de la Terre d'avec les Eaux. En effet il n'est pas besoin d'aller aux Indes pour se noyer, & soixante lieues de Mer auroient suffi pour animer Malherbe contre l'Inventeur de la Navigation.

Je vous parle en homme qui n'a que des vûes basses & communes. Pour vous, Monsieur, qui connoissez Horace parfaitement (1), vous pouvez croire que ses enthousiasmes le mettoient en droit de quitter si brusquement la *moitié de son ame* (2), & de passer de la tendresse de son amour au merveilleux d'une seconde GENESE. A parler sérieusement, si quelque chose me fait souffrir votre opinion, c'est que celui qui retourne à la *guerre des Géans* n'a guére plus de chemin à faire pour aller à la *Création de l'Univers*.

(1) M. de La Bastide avoit traduit en François quelqnes ODES d'Horace, & entre autres celle dont on parle ici.

(2) C'est ainsi qu'Horace appelle Virgile.

Toutes choſes conſidérées, je me trompe, ou les deux ſentimens ſont ſoutenables : celui de Monſieur Barillon plus naturel, vient d'un bon ſens qui juge des choſes par elles-mêmes ; & le vôtre eſt peut-être aſſez conforme au goût d'Horace, qui ſe détourne de ſon ſujet fort aiſément. La beauté de ſon génie lui donne un privilége pour des hardieſſes heureuſes, pour de nobles extravagances, que notre imagination gênée par un ſcrupule de juſteſſe, ne ſe permet pas. Mais quelque ſens qu'on veuille donner aux paroles d'Horace, ſon ODE eſt également belle & extraordinaire. Je penſe qu'on n'a jamais vû à aucun Poëte un cœur ſi tendre, & un eſprit ſi libre dans le même temps.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

C'Est un ſervice bien douteux
Que celui de Votre Excellence!
Daniel & La Forêt chaſſés comme peteux
Nous en font voir l'expérience,
Et montrent en vain l'air piteux
De leur malheureuſe innocence.
Par ſa grande fidélité,
La Douairiere eſt bien peu regardée ;
Peut-être moins recommandée
Par ſa catholique bonté :
Par où donc eſt-elle gardée ?
D'où peut venir ſa ſûreté ?
C'eſt pour ſouffrir d'être grondée
Avec toute docilité.
Iſabelle au teint noir, du Soleil ſi chérie
Qu'elle confondroit la beauté
De la blonde la plus fleurie

Par sa brune vivacité ;
Pour avoir manqué de souplesse,
N'avoir pas soumis son esprit
Aux volontés de sa Maîtresse,
Va reporter son cœur aux amans de Madrid ;
De l'humide froideur du climat qu'elle laisse
Peu satisfaite, à ce qu'on dit.
Tirons de ce discours un avis salutaire :
En nos états divers puisqu'il faut la servir,
Valets, Amis, Amans, apprenons que bien faire
Auprès d'elle vaut moins que savoir bien souffrir.

SUR UN PORTRAIT DE SAINT ANTOINE, FAIT PAR GERARD.

SONNET.

IL est bien beau, ce Moine frais tondu :
Point sec de jeûne, aussi peu morfondu ;
Tel qu'un dévot & très-amoureux Moine
Etre convient ; tel est le bon Antoine.

TABLE

DES MATIERES

Principales contenues dans le quatriéme Tome.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A.

Académie Françoise, quels droits elle a sur notre Langue, 2. *& suiv.*
Achille, sa férocité condamnée. 305. Son caractére. 306
Adoration du Sacrement, ne devroit pas être un obstacle à la réunion des Protestans. 136
Agamemnon, son caractére. 305, 306
Agésilas, pourquoi il avoit si peu de penchant pour les Femmes. 112
Aléxandre le Grand, caractére de son esprit & de sa valeur. 12, 13. D'où vient qu'il avoit si peu d'attachement pour les femmes. 112. Il aimoit trop les louanges. 339
Ami : caractére d'un véritable ami. 117, 338. Il faut user de beaucoup de discernement dans le choix de ses amis. 119, 120. Différentes espéces d'amis incommodes & dangereux. *ibid.* Le trop grand nombre d'amis est à charge. 123

Amitié, espéce d'amitié dangereuse. 117. Comment se doit former l'amitié. 118. Idée chimérique qu'on se fait de l'amitié. 121, 122. Caractére de la véritable amitié. 122. *& suiv.* Combien l'amitié est recommandée par les Philosophes & les honnêtes gens. 122, 123
Amour, ce que c'est. 121. Si les Poëtes ont eû raison de dire qu'il étoit aveugle. *ibid.* Combien nous serions ridicules si nous faisions l'amour comme les Anciens. 88. Maximes sur l'amour. 161, 162. Si l'amour des vieilles gens doit être condamné. 217, 218. L'amour est très-propre à nous inspirer de la dévotion. 282
Anciens, éloge de leurs Ouvrages. 302. L'usage que nous en devons faire. 87, 88
Aristote, caractére de ses Ouvrages. 11
Arria, sa mort héroïque. *n.* 149
Athées, qui sont les plus grands Athées. 195
Auguste, pourquoi il se laisse gouverner par Livie. 116

B.

BAcon, quelle sorte de gens il regardoit comme les plus grands Athées. 195. Maxime d'Epicure qu'il admiroit. 316
Balzac. Défauts de son stile. 3
Banier (le Baron de) tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. *n.* 189. Madame Mazarin est inconsolable de sa mort. 189. *& suiv.*
Bassette, passion de Madame Mazarin pour la Bassette. 142, *& suiv.* 264, *& suiv.* Portrait des Joueurs de Bassette de la Banque de Madame Mazarin. 147, 148
Bernier, va en Angleterre. *n.* 301. doutoit dans sa vieillesse des choses qu'il avoit crû les plus assurées. 396

Beverweert, son éloge. 35. & *suiv.* 462. Sa passion pour la Bassette. 147
Boheme (Elisabeth Stuart Reine de), son triste sort. 199
Boisset, éloge de ses Airs. 207
Bossuet (Jacques Benigne,) Evêque de Condom, comment les Réformés auroient dû recevoir son *Exposition de la Foi Catholique*. 137
Bouche, charmes d'une belle bouche. 380
Bouillon (la Duchesse de) son caractére. 410. Son éloge. 412, 413. & *suiv.* 447
Bourbon (le Connétable de), son éloge. 292
Bourdaloue (le Pere,) a fait l'*Oraison Funèbre* du Prince de Condé. *n.* 437. Sa mort. *ibid.*
Buckingham (le Duc de,) raillé sur sa prodigalité. 69. Sa Comédie intitulée, *The Rehearsal*. *n.* 54
Bussi d'Amboise, son éloge. 31, 32. Sa mort tragique. *n. ibid.*

C.

Campagne, comment on y peut passer agréablement le temps. 341
Cantique des Cantiques, s'il faut y chercher un sens mystique 113. Pour qui Salomon l'a composé. 114
Castelmelhor (le Comte de) son éloge. *n.* 56
Catilina, son caractére. 14. 15
Caton d'Utique, ses maniéres étoient grossiéres & rustiques 7. Est son propre Tyran. 290
César, ses bonnes & ses mauvaises qualités. 15, 16. Aima également les deux Sexes. 112. Pardonna à Caton. 291
Charles-Quint, caractére de son esprit & de sa conduite. 18. & *suiv.* Voulut assister à ses Funerailles. 238

Charles II. Roi d'Angleterre, fait demander en Mariage Hortence Mancini, Niéce du Cardinal Mazarin. 240, 241. Son Eloge 299. *& suiv.* Comment il se sauva après la Bataille de Worcester n. 300. Cérémonial qu'il fait observer à l'Ambassadeur de Maroc. n. 149, 150. sa mort n. 298
Chaumont (le Chevalier de) Jugement sur la *Relation* de son Ambassade à la Cour de Siam. 451. *& suiv.*
Chine, combien il y manque de bonnes choses. 455. *& suiv.*
Choisi (l'Abbé de) Jugement sur sa Relation de Siam. 452, 453
Ciceron, cité au sujet d'Epicure. n. 373
Clemrembaut (le Maréchal de) idées qu'il avoit sur la Retraite. 394, 395
Coeffeteau, ses métaphores outrées. 3
Cœur, ses égaremens. 120. *& suiv.* De quelle nature sont les amours & les amitiés fondées sur le cœur, *ibid.*
Cohon, Evêque de Nismes, son stile fleuri n'avoit ni force, ni solidité. 3
Comparaisons, sont trop fréquentes dans les Poëmes Epiques. 308, 309. Ont plus de ressemblance entr'elles qu'avec les choses comparées. 308. N'embellissent pas toujours les sujets. 309, 310. sont présentement usées 298. Combien il est difficile d'y réussir. 420
Condé (le Prince de) son Eloge. 293. 337. *& suiv.* se retire à Chantilli 272. Combien cette retraite lui est glorieuse 273. sa mort. n. 337
Confucius, Jugement sur ce Philosophe Chinois, 453
Controverses, aigrissent les esprits. 138. Leur inutilité. 334. *& suiv.*

Controversistes, Combien leur travail est inutile. 334
Couvens, Description vive des inconveniens qui se trouvent dans les Couvens, 174. *& suiv.* 388. *& suiv.* Un honnête homme, ne doit pas s'y mettre, 390. Idée d'une Societé préférable à celle des Couvens, 392, 393. D'où viennent les plus grands désordres des Couvens. 73
Conversion, ce que l'on sent dans la plûpart des conversions 281, 282. Comment se sont faites les conversions des Protestans en France. 334, 335
Corneille (Pierre) court risque de perdre sa réputation à la répresentation d'une de ses meilleures Piéces. 206. *& suiv.*
Couplet (le Pere) son éloge. 455
Créance, Désordre prodigieux que la diversité de Créance a produit. 134. 135
Créqui (le Maréchal de) bat les Allemands. 96. regrets sur sa mort. 439
Crofts (Mademoiselle) son éloge. *n.* 66

D.

D*Ery*, jeune garçon qui chantoit fort joliment, on lui conseille de se faire Eunuque 269. *& suiv.*
Despreaux (Boileau) quitte la Poësie pour se jetter dans l'Histoire. 85, 86. Maltraite Madame Mazarin dans un Sonnet contre M. le Duc de Nevers 223. A bien sû profiter de la raison des Anciens. *n.* 29
Dévotes, divers caractéres des Dévotes. 285. *& suiv.*
Dévotion, ce qu'on appelle dévotion n'est souvent qu'une vapeur de Rate. 204. Maximes sur la dévotion. 162. 163. La dévotion est le dernier

de nos amours, & pourquoi 280. Comment elle se forme 73, 281. & *suiv.* 285. & *suiv.* Elle demande moins de lumiére que de soûmission à la volonté de Dieu. 288. Deux écueils à éviter dans la dévotion. *ibid*

Dévots n'ont pas toujours une foi vive & assûrée. 73, 74. avantages des véritables Dévots. 275. Il y a des Dévots qui aiment Dieu sans le bien croire. 279. Caractére des dévots du Siécle. 244

Dieux, combien ils étoient nécessaires dans les Poëmes des Anciens. 304, 305. Ils y font tout 304. On leur donne le ministére des actions les plus méchantes. 313, 314. Avantage qu'Epicure en a tiré. 315. Avec quelle précaution on devroit les faire entrer dans les ouvrages. 315, 316

Discernement, moyen d'avoir un bon discernement. 211, 212

Douvre (Mylord) sa maison de Chively. n. 39

Dragons, sans le ministre des Dragons la Religion reformée subsisteroit encore en France. 334, 335

E.

EMilie, justifiée sur la conspiration où elle fit entrer Cinna. 48. & *suiv.*

Enclos (Mademoiselle de l') son éloge. 127. & *suiv.*

Enfans, ce qu'il faut juger de l'Arrêt que l'on fit en France pour obliger les enfans de faire choix d'une Religion à l'âge de sept ans. 140, 141

Epicure, pourquoi il a ôté aux Dieux l'administration des choses du monde. 315. a cru que le Souverain bien consistoit dans la volupté. 368. Il n'est pas facile de savoir ce qu'il

entendoit par cette *volupté*, & pourquoi *ibid.* Il a eu des ennemis & des partisans, mais leurs sentimens sont également outrés. *Ibid & suiv.* Ce qui a dû donner occasion à des jugemens si opposés. 371, 372. Juste idée de sa morale. 371. & *suiv.*

Esprit vaste, voyez *Vaste*.

Estrées (le Maréchal d') se marie à l'âge de 91. ans *n.* 116. Ses liaisons avec M. de Seneterre. 119

Eunuques, avantages des Eunuques. 270, 271

Evremond (Saint) idée qu'il avoit de ses vers. 99, 100. Caractére de son amitié. 117. Se veut retirer du monde. 216. Dans quelle vûe il aimoit le commerce des belles femmes. 217, 218. N'avoit pas été fort dévot dans sa jeunesse. 226. Est accusé dindifférence, & pourquoi. *n.* 228. Est mécontent de Madame Mazarin. 212. & *suiv.* 234. & *suiv.* 556. & *suiv.* Comment il s'entretenoit quelquefois avec cette Duchesse. 294. & *suiv.* Dans quelle situation d'esprit il vivoit en Angleterre. 321, 322. 329, 395, 396. Ce qu'il pensoit sur les plaisirs des Champs. 341, 342. Il étoit quelquefois maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi. 343. & *suiv.* Ouvrage de Sarasins qu'on lui attribue. 367, 368

F.

FEmmes, d'où vient le peu d'attachement que les grands-hommes de l'antiquité avoient pour elles, 112 & *suiv.* Ce que c'est que l'enfer des femmes. *n.* 127

Févre (le) célébre Médecin de Londres, son éloge. *n.* 451

Filles de joie, envoyées en Amérique *n.* 438

Floridor, très bon Acteur. 206, 207

Foi, Dieu ſeul peut nous donner une foi ſûre & véritable 279

Fontaine (de la) ſon éloge. 421. Idée de ſa morale. 426, 427, 436, 437

Fontenelle, le cas que Madame Mazarin faiſoit de ſes *Entretiens* ſur *la pluralité des mondes*. n. 345

France, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux eſprit y ont regné tour à tour. 205, 206 Exemples de cela. 206. 207. Quelle en eſt la cauſe. 207. La multitude y étouffe le petit nombre de Connoiſſeurs. 208. La raiſon eſt aſſez rare en France; mais quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. *ibid.*

François, quoique leur génie ordinaire paroiſſe aſſez médiocre, ceux qui ſe diſtinguent parmi eux ſont capables de produire les plus belles choſes, 205. Les François ne ſont pas toûjours juſtes eſtimateurs du mérite des hommes, & des ouvrages d'eſprit. 206, 207. Se laiſſent trop entraîner au charme de la nouveauté. 207. Leur caprice a quelque choſe de ſi noble que les Etrangers renoncent à leur bon-ſens pour s'y ſoumettre. 208. Avantage que les François tirent de cette prévention. 209. Les étrangers connoiſent mieux le prix de nos ouvrages que nous-mêmes. *ibid.*

G.

GAulmin, idée de ſa Religion. 454

Grammont (le Comte de) ſon éloge. 457. & *ſuiv.*

Goût, comment on peut avoir le goût exquis, en matiére d'eſprit. 211

Grands hommes, les plus grands hommes de l'antiquité ont eû peu d'attachement pour les femmes, & pourquoi. 111, 112

Guiche (le Comte de) son ajustement ridicule. 33, 34

H.

Harvey (Madame) sœur de Mylord Montaigu. n. 224
Heinsius (Nicolas) combien il avoit lû de Livres pour faire ses *Notes* sur Ovide. n. 332
Heywod (Thomas) caractére de ses Tragédies. n. 152
Homere. Il a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des Héros fort accomplis. 306. Comment il feroit un Poëme Epique, s'il vivoit présentement. 311. Son élévation & ses autres belles qualités n'empêchent pas de reconnoître le faux caractére de ses Dieux. 319
Horace, Son éloge. 3
Hipocrites, sont de grands Athées. 195

I.

Jacques II. Roi d'Angleterre, éloge de son Gouvernement. 321, 322. 419.
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. 456
Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. 131 & *suiv*.
Impie, combien un vieil impie est haïsable. 283
Industrie, tient lieu de mérite en France. 207, 208
Innocent, XI. Eloge de ce Pape. 83 90
Interim, ce que c'est. n. 19
Italiens, leur Musique préférée ironiquement à à celle des François. 327. & *suiv*.

Jurieu, pourquoi il croit les mystéres de l'Evangile. n. 279
Justel (Henri) son élogé. n. 129. Avec quel regret il se voyoit obligé de vivre hors de France. 130

L.

LAngue Latine, en quel temps elle a été dans sa perfection. 2
Langue Françoise, par qui elle a été mise dans sa perfection. 1
Leontium, éleve d'Epicure. n. 372
Leti (Gregorio) son Histoire de Sixte-Quint. 144
Limborch, éloge de son Livre sur la verité de la Religion chrétienne. 454
Louis XIV. son éloge. 94. & *suiv.* 420
Louvigny (le Comte de) sa beauté. 34
Louvoy (le Marquis de) la part qu'il a eu aux conversions des Réformés en France. 334
Lucain, avec combien de justesse il a exprimé le caractére de ses Héros. 319, 320
Luigi, fameux Musicien, le cas qu'il faisoit des Airs de Boisset. 207
Lulli, son éloge, & son caractére. 353. & *suiv.*

M.

MAgaillans (le pere) jugement sur sa Relation de la Chine. 455
Malherbe, divers jugemens qu'on en a fait en France en divers temps. 206, 207
Maniéres, nos maniéres sont très-differentes de celles des Anciens. 88, 89
Maroc (Hamet ben Hamet ben Haddu Attar, Ambassadeur du Roi de) son éloge. n. 149, 150.
Marquemont (Denis Simon de) Archevêque de

Lyon & Ambassadeur à Rome, son caractére. 20, 21
Mazarin (le Cardinal) son avarice. 292. Marie sa Niéce avec le Duc de la Meilleraye. *n.* 82, 242. Une faute de cette nature efface ses plus belles qualités 242 Comment il peut être excusé. 243, 244. Comparé avec le Cardinal de Richelieu. 27
Mazarin (le Duc) combien il étoit à plaindre d'avoir épousé la Niéce du Cardinal. 243, 244. Se livre aux dévots du siécle. 244. Fait couvrir des Nudités, & mutiler des Statues. *ibid.* Dissipe les biens immenses que sa femme lui avoit apporté. *ibid.* Ennemi du bon-sens, & plein de Fanatisme. 246. Prétend que les Procès sont de droit divin. 362
Mazarin (Hortence Mancini Duchesse de) sa Naissance. 239. Et demandée en mariage par Charles II. Roi d'Angleterre. 240. Pourquoi le Cardinal la donna au Duc de la Meilleraye. *n.* 83, 241. Est tyrannisée par les mauvais traitemens de son mari, & poussée à bout par ses visions prophétiques. 245, 246. Forcée enfin de le quitter, elle sacrifie toutes ses richesses à sa liberté & à sa raison. 246, 247. Combien cette résolution lui est glorieuse. *ibid.* Va en Italie. 248. Repasse en France. 249. Se retire à Chamberri où elle demeure trois ans. *ibid.* Forme le dessein d'aller en Angleterre. 251, 252. Passe en Hollande. 253. Arrive en Angleterre. *ibid.* Combien elle y est admirée. 254. Agrémens qu'on trouvoit chez elle. 255. *& suiv.* Tombe dangereusement malade. 256. Sa santé se rétablit. 257. On lui retient en France ses Pierreries. 31. Son éloge. 58. *& suiv.* On lui demande un baiser. 102. *& suiv.* Fait imprimer un pe-

tit ouvrage de M. de Saint Evremond. *n.* 111.
Pendant les six premiéres années qu'elle demeura en Angleterre, elle avoit beaucoup de passion pour les Sciences & les Ouvrages d'esprit. 142. *& suiv.* Elle donne ensuite dans les fureurs de la Bassete. 143. Quelque préjudiciable que lui fût cette passion, elle n'a jamais pû détruire ses charmes. 150. *& suiv.* Sa beauté l'emporte sur celle des plus belles femmes qu'il y ait jamais eû, 165. *& suiv.* Forme le dessein d'aller en Espagne dans le même Couvent où étoit la Connétable sa sœur. 172. N'étoit pas assez convaincue de l'éxistence d'un Dieu. 173. *& suiv.* Devint inconsolable de la mort de son Amant. 189. *& suiv.* Est mécontente de M. de Saint Evremond. 212. *& suiv.* Trompoit quelquefois M. de Saint-Evremond à l'Hombre. 224. *& suiv.* Aimoit à le railler. 230. *& suiv.* 295, 296, 343, 344. Souhaite de savoir ce qu'on dira d'elle après sa mort. *n.* 238, 239. Qui est l'Auteur de ses *Mémoires*. *n.* 240. Devient passionnée pour la lecture des *Amadis*. 259. *& suiv.* Coupe l'oreille de son Aumonier. *n.* 274. Admiroit les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* de M. de Fontenelle. *n.* 345, 346. Son éloge 423. *& suiv.* 429, 461.

Medicis (Marie de) Combien elle fut malheureuse. 199

Melos (le Comte de) son éloge 36. *n.* 41, 42, 51

Merveilleux, ce que c'est que le merveilleux des Poëmes des Anciens. 313. *& suiv.*

Milon, Aumonier de la Duchesse Mazarin, comment traité par cette Dame. 274

Modene (Marie de) Reine d'Angleterre, son éloge. 324. *& suiv.*

Monasteres, d'où viennent les désordres des Monastéres. 73
Mondori Comédien, meurt pour avoir fait trop d'efforts à une représentation de la *Mariane*. *n.* 118
Montsoreau (le Comte de) fait assassiner Bussi d'Amboise, *n.* 31, 32
Montfleuri, Comédien, cause de sa mort. *n.* 118
Morin, fameux Joueur de Bassette, son caractére, 153. *& suiv.* 267. *& suiv.* 345. *& suiv.*

N.

N*Ervese*, son galimatias. *n.* 8

O.

O*Reste*, fameux exemple d'amitié, ce qu'il en fait juger. 117, 118
Ornemens, combien les ornemens des Prêtres & des Eglises sont nécessaires. 133

P.

P*Ape*, la populace de Londres le brûle tous les ans. 90
Parure, combien la parure fait tort aux beautés du premier ordre. 29. *& suiv.*
Patru, son éloge. *n.* 29
Peres, variations des Peres sur le culte des Images, 132. Sur le dogme de la réalité. 135
Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de perdre ses Bénéfices. 197
Poëmes des Anciens, ne doivent pas toujours nous servir de régle. 302. *& suiv.* Leur merveilleux comparé avec celui de la Chevalerie errante,

314. Le caractére du Poëme ne rectifie pas celui de l'impiété & de la folie. 318

Poësie, en quel sens elle est le langage des Dieux. 317, 320. Ses régles doivent changer selon les temps. 310. & *suiv.*

Poëtes, pourquoi on a dit qu'il n'y avoit rien de plus fou que les Poëtes. 317, 318. Comment les Poëtes de l'Antiquité peuvent être préférés aux Théologiens & aux Philosophes de ce temps-là. 319

Portugal (Louise-Françoise de Gusman, Reine de) raisons qui l'empêcherent de se faire Religieuse. 391

Poules, réfléxions sur les Poules de Madame Mazarin. 158. & *suiv.*

Précieuse, caractére d'une Précieuse. 124. & *suiv.*

Prince, respect que l'on doit avoir pour la Religion du Prince. 139

Protestans, on devroit les tolérer. 134

Prude, son caractére. 124. & *suiv.*

Pyrrhus, son caractére. 14

R.

Racine, passe de la Poësie à l'Histoire. 85, 86 Maltraite la Duchesse Mazarin. 223. S'est bien servi de la raison des Anciens. *n.* 29

Real (l'Abbé de Saint-) Eloge de son histoire de *Dom Carlos*. 47. Est Auteur des *Memoires* de la Duchesse Mazarin. *n.* 240

Réalité, les Peres ne conviennent pas entr'eux sur le dogme de la réalité. 135. La réalité des Calvinistes n'est pas moins difficile à comprendre que celle des Catholiques. 136

Régime, son utilité. 161. Comment doit être ménagé. *ibid.*

Religieuses, plaintes d'une Religieuse mal satisfaite de sa condition 396. & *suiv.*

Religion, ce n'est pas la raison qui nous fait changer de Religion. 74. La morale est la plus sûre partie de la Religion. 75. Il seroit à souhaiter que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le genre humain. 275. Ses avantages pour les véritables dévots. *ibid.* Effets qu'elle produit dans l'esprit des autres. 276. Jugement que fait le Public de ces deux sortes de personnes, 277. 278. Liens qui attachent un homme à la Religion où il a été élevé. 140. Egards que l'on doit avoir pour la Religion de son pays. 141

Religion Catholique, dans quel pays on pourroit la trouver dans sa pureté. 137

Religion Réformée, comment a été détruite en France. 334

Religion du Prince. Voyez *Prince.*

Retraite, raisons qui portent les vieilles gens à soupirer pour la retraite. 384. & *suiv.* Idée d'une retraite raisonnable. 392. Voyez *Convens.*

Rets (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) divers jugemens qu'on fit sur sa retraite. 277

Richelieu (le Cardinal de) ses bonnes qualités. 21. & *suiv.* Ses défauts. 25. & *suiv.* Comparé avec le Cardinal Mazarin. 27

Roche Guilhen (Mademoiselle de la) son éloge. *n.* 38

Rodogune, Tragedie de Corneille, défendue.. 45 & *suiv.*

Ruvigny (le Marquis de) ses liaisons avec M. de Turenne. 119

Ruz (Madame du) envoyée en Angleterre par le Duc Mazarin, pour engager la Duchesse sa femme à se retirer dans un Couvent. *n.* 192

S.

Sacremens, adoration du Sacrement. Voyez *Adoration*.

Sage, Le Sage peut s'abandonner impunément à l'amour des femmes, & pourquoi. 113

Salomon, son attachement pour les femmes. 112, Les aima différemment selon ses differens âges. 113. & *suiv*. Si on a eû raison de blâmer sa conduite à cet égard-là. 115

Santé, maximes pour conserver la santé. 160, 161

Sarasin, un de ses Ouvrages attribué à M. de Saint-Evremond. 367. *n. idem.*

Savans, leurs vaines occupations. 333. & *suiv.* Stérilité de leur génie pour le commerce des honnêtes gens. *ibid.*

Saumarés, Doyen de Windsor. *n.* 350

Savoye (la) Eglise des Protestans François à Londres, pourquoi ainsi nommée. *n.* 465

Scipion, dans quel sens il doit être loué de sa continence. 112

Sermons, combien certains Sermons sont propres à faire dormir. 405

Shakespear, Poëte tragique Anglois, sa mort. *n.* 152

Senectere (Monsieur de) se marie sur ses vieux jours. 116. Ce qu'il disoit pour se justifier auprès de ceux qui le blâmoient. *ibid.* Son amitié pour le Maréchal d'Estrées. 119

Simon (Richard) avoit dessein de faire imprimer à Londres son *Histoire critique du Nouveau Testament.* 144, 145

Soissons (le Comte de) désordre qui seroit arrivé en France, s'il n'avoit pas été tué à la bataille de Sedan. 27, 28

Sylla

Sylla, sa Dictature lui étoit à charge. 291. Il s'en démet. *ibid.*
Syphax, pourquoi il s'abandonna aux volontés de Sophonisbe. 116

T.

TAchard (le Pere,) ses talens de Missionnaire pour toutes sortes de Religions. 452
Tempérament, combien la diversité des tempéramens a de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur la Religion. 74
Ténébres, ce que c'est qne les *Leçons de Ténébres*, n. 192
Théophile, divers jugemens qu'on a fait en France de ses Poësies. 206
Thomand (Henry O Briand, Comte de) grand Parieur aux combats des Cocqs. 152
Tolérance, les Catholiques & les Protestans devroient se l'accorder réciproquement. 134
Trape (l'Abbaye de la,) ce qu'on doit penser des austérités de la Trape. 103. Le Duc de Mazarin auroit dû s'y retirer. 83
Turenne (le Vicomte de,) comment il comparoit les vûes du Cardinal de Richelieu avec celles du Cardinal Mazarin. 27. Son amitié pour M. de Ruvigny. 119

V.

VAste, quelle est la véritable signification de ce mot. 6. & *suiv.* Dans quel sens on peut dire qu'un homme a l'*Esprit vaste*. 9. & *suiv.*
Verdure, Vers contre la Verdure qu'on met aux cheminées en Angleterre. 359
Vice, ce qui fait ordinairement quitter le vice. 280 & *suiv.* Deux impressions différentes qu'il fait sur nous. 281

Vie de l'homme, à combien de malheurs elle est sujette. 289. *& suiv.*
Vieillard, caractére d'un Vieillard. 210
Vieilles gens, s'il leur est permis d'être amoureux. 217. Quelles femmes sont les plus propres pour leur commerce. 59. *& suiv.* Ce qui déplaît en eux. 387, 388. Moyen de le corriger. 388. Il leur est naturel de tomber dans la dévotion. 389. 390
Vieillesse, ce qu'elle est par rapport aux femmes. *n.* 127
Virgile, beauté de son *Eneïde*. 319. Ne sauroit cacher le peu de mérite d'Enée. *ibid.* En quoi il est inférieur à Lucain. 320
Vossius (Isaac,) raillé sur son entêtement pour la Chine, & pour la grandeur de l'ancienne Rome. 143, 364

W.

Waller, son éloge. 409, 410, 427, 428; 436. Sa mort. *n.* 427
Wrangel, Général des Troupes Suedoises. 96
Wurts, comment il concevoit qu'on pouvoit accorder les différends des Chrétiens sur la Religion. 74

Y.

Yeux, malheurs causés dans le monde par de beaux yeux. 379

Fin de la Table des Matieres du Tome quatriéme.





